Agatha Christie

L'HEURE ZÉRO

Le Livre de Poche

AGATHA CHRISTIE

L'HEURE ZÉRO

(Towards Zero)

Traduction et adaptation
de Michel LE HOUBIE

PROLOGUE

LE 19 NOVEMBRE

Le groupe réuni auprès du feu ne comprenait guère que des magistrats et des hommes de loi. Il y avait là Martindale, l'avoué, Rufus Lord, l'avocat, le jeune Daniels, dont le nom était sorti de l'ombre lors du procès Carstairs, et d'autres juristes distingués : le juge Cleaver, Lewis – de Lewis et Trench – et, enfin, le vieux Mr. Treves.

Mr. Treves allait sur ses quatre-vingts ans. Plein d'expérience, mais l'esprit encore alerte, il était toujours, malgré son âge, le grand homme de la célèbre étude dans la raison sociale de laquelle son nom figurait. Il avait arrangé sans recourir aux tribunaux bien des affaires délicates, il connaissait mieux que quiconque les dessous de l'histoire contemporaine de l'Angleterre et faisait autorité en matière de criminologie. Des gens qui ne réfléchissaient pas disaient qu'il aurait dû écrire ses mémoires. Il s'en gardait bien. Il savait trop de choses et il s'en rendait compte. Bien qu'il fût depuis longtemps retiré des affaires, il n'était personne dont les avis fussent plus écoutés de ses confrères. Toutes les fois que s'élevait sa petite voix fluette, un silence respectueux se faisait autour de lui.

La conversation roulait sur un procès qui avait fait beaucoup de bruit et dont la dernière audience s'était tenue dans l'après-midi devant le tribunal d'Old Bailey. Il s'agissait d'un meurtre et l'accusé avait été acquitté. Les causeurs passaient en revue tous les détails de la cause et les critiques techniques allaient leur train.

L'accusation avait commis une lourde erreur en accordant un crédit excessif à l'un des témoignages. Le vieux Depleach aurait dû s'aviser que, ce faisant, il ouvrait à la défense un

champ immense de possibilités. Le jeune Arthur ne s'y était pas trompé, qui avait tiré un magnifique parti de la déposition de la domestique. Bentmore, dans son résumé, avait placé l'affaire dans sa vraie lumière, mais, à ce moment-là, le mal était fait : le jury était convaincu. Drôles de corps, les jurés ! Impossible de dire par avance ce qu'ils avaleraient ou rejetteraient ! Mais, une fois une chose entrée dans leur caboche, on ne pouvait plus l'en faire sortir ! À propos de cette pince, ils étaient persuadés que la fille disait la vérité. On ne les en ferait pas revenir. La déposition du médecin légiste passait au-dessus de leur tête. Avec leurs grands mots et leur jargon hermétique, les scientifiques étaient toujours de mauvais témoins, tournant autour du pot, embrouillant tout, incapables de répondre par oui ou par non à la question la plus précise, toujours prêts à déclarer que « dans certaines circonstances, il était possible que », etc.

Ils avaient dit à peu près tout ce qu'ils avaient à dire et n'échangeaient plus que des remarques accessoires et fragmentaires. On avait pourtant l'impression que quelque chose manquait et les visages se tournaient vers Mr. Treves, qui n'avait pas pris part à la discussion. Il était clair que tout le monde attendait du vieil homme qu'il dit son mot dans le débat.

Renversé dans son fauteuil, Mr. Treves polissait les verres de ses lunettes. Il avait l'air très loin. Le silence lui fit lever la tête.

— Excusez-moi ! dit-il. Vous m'avez demandé quelque chose ?

Après une courte hésitation, le jeune Lewis répondit qu'ils parlaient du procès Lamorne.

— Justement, fit Mr. Treves, c'est à ça que je songeais !

Il continuait à polir ses verres. Tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Mais, poursuivit-il, j'ai bien peur d'avoir sur l'affaire des vues chimériques. C'est peut-être parce que je vieillis… À mon âge, on a le droit, s'il vous en prend fantaisie, de caresser des chimères.

— Certes ! dit le jeune Lewis.

Il était, comme tous, passablement surpris.

— Et ce n'est pas tellement aux points de droit que je pensais, reprit Mr. Treves. Ils sont intéressants, très intéressants, et j'estime que, si le verdict avait été autre, on aurait eu une base solide pour aller en appel, mais ce n'est pas sur eux que je portais mon attention. Je ne songeais pas, je le répète, aux points de droit, mais aux gens mêlés à l'affaire…

L'étonnement se peignit sur les visages. Ces gens, qu'il s'agit de l'accusé ou des témoins, tous ceux qui étaient là, les avaient considérés comme des êtres abstraits, à propos desquels une seule question se posait « Que peut-on retenir de ce qu'ils disent ? » Aucun d'eux n'était allé jusqu'à se demander si l'accusé était coupable ou aussi innocent que l'avait proclamé le jugement.

— Voyez-vous, dit pensivement Mr. Treves, ce sont des êtres humains. Des hommes, simplement. Tous différents, physiquement et intellectuellement. Certains sont intelligents. D'autres non. Ils viennent de partout : du Lancashire, d'Écosse et d'ailleurs. Le propriétaire du restaurant arrivait d'Italie, la maîtresse d'école, de quelque part dans le Middlewest. L'affaire les concerne tous par certain côté et ils se retrouvent tous, par un sombre jour de novembre, devant un tribunal de Londres. Chacun apporte sa petite contribution et l'ensemble donne un procès criminel…

Il s'interrompit. Ses doigts battaient doucement la charge sur ses genoux.

Il poursuivit :

— J'aime les bons romans policiers. Mais ils commencent généralement mal parce que neuf fois sur dix, le crime se place au début. Or le crime, c'est l'aboutissement. L'histoire commence plus tôt – parfois, des années plus tôt – avec tous les menus événements qui amènent certain jour certaines personnes à se trouver réunies en un même endroit. Prenez le témoignage de cette petite bonne ! Si sa collègue ne lui avait pas chipé son amoureux, elle n'aurait pas donné ses huit jours dans un coup de tête, elle ne serait pas entrée chez les Lamorne et elle ne serait pas devenue le principal témoin de la défense. Pour Guiseppe Antonelli, c'est la même chose ! Il vient remplacer son frère pour un mois. Le frère est aveugle comme une taupe. Il

n'aurait jamais vu ce qu'a vu Guiseppe, qui, lui, a de bons yeux. Si l'agent de police n'avait pas conté fleurette à la cuisinière du 48, il n'aurait pas fait sa ronde en retard.

Il hocha la tête et conclut :

— Et tous ces menus événements convergent vers un point unique… L'heure venue, tout explose !… C'est l'heure H…

Il répéta « l'heure H » et fut secoué d'un frisson.

— Vous avez froid ? dit quelqu'un. Approchez-vous du foyer.

— Mais non, répondit-il. C'est, comme disent les bonnes gens, quelqu'un qui marche sur ma tombe. Je vais rentrer…

Il salua à la ronde d'un mouvement de tête, se leva et sortit, d'un pas lent, mais ferme.

Il y eut un moment de gêne. Puis Rufus Lord, l'avocat, fit remarquer que le vieux Treves prenait de l'âge.

— C'est un esprit très remarquable, ajouta sir William Cleaver. Mais à la longue, les années finissent par avoir le dessus !

— Et puis, dit Lord, le cœur n'est plus très fort. Il peut passer d'un moment à l'autre.

— C'est vrai, admit le jeune Lewis. Mais il se surveille.

Cependant, douillettement installé dans sa Daimler, une voiture douce et bien suspendue, Mr. Treves rentrait chez lui. Il habitait un petit hôtel, sur une placette retirée et tranquille. Un valet, aux gestes prévenants, l'aida à se défaire de son manteau et il passa dans sa bibliothèque, où brûlait un bon feu de charbon. La chambre à coucher ouvrait de l'autre côté de la pièce. Par égard pour son cœur, Mr. Treves ne montait jamais le moindre escalier.

Il s'assit devant la cheminée, son courrier à la main.

Il songeait à ce qu'il avait dit au club.

« En ce moment même, pensait-il, quelque drame, quelque assassinat est en cours de préparation. Si j'avais à écrire une histoire de mystère et de sang, je commencerais comme ça : un vieux monsieur s'assied devant son feu et ouvre son courrier ; il ne s'en doute pas, mais il va vers l'heure H… »

Il décacheta une première lettre et la parcourait d'un regard distrait quand soudain, son expression changea. Il redescendait sur terre.

— Sapristi ! murmura-t-il. C'est extrêmement ennuyeux… Et avec ça, terriblement vexant !… Après tant d'années !… Voilà qui va changer tous mes projets !

OUVREZ LA PORTE !
VOICI LES PERSONNAGES !

11 janvier.

L'homme se retourna doucement dans son lit, avec un gémissement étouffé.

L'infirmière de garde quitta sa table et vint à son chevet. Elle arrangea ses oreillers et l'installa dans une position plus confortable.

Angus MacWhirter ne la remercia que d'un grognement.

Il se sentait amer et révolté.

À l'heure qu'il était, tout aurait dû être fini ! Il aurait dû être délivré de tout souci ! Pourquoi avait-il fallu qu'un arbre poussât bêtement au flanc de cette falaise ? Et pourquoi y avait-il des amoureux qui, bravant le froid des nuits d'hiver, se donnaient des rendez-vous au bord de la mer ?

Sans ces deux imbéciles et sans l'arbre, maintenant, tout serait terminé ! Un plongeon dans l'eau glacée, une courte lutte peut-être, et puis le néant, la fin d'une vie gâchée, inutile et sans intérêt.

Au lieu de cela, où en était-il ? Stupidement allongé sur un lit d'hôpital, avec une épaule cassée et la perspective d'être traîné devant les tribunaux pour avoir tenté de mettre fin à ses jours !

Ce qui ne rimait à rien, car c'était sa vie à lui, après tout !

Et, s'il ne s'était pas raté, on l'aurait enterré chrétiennement, en disant qu'il avait agi dans un moment de folie !

Un moment de folie ! Jamais il n'avait été plus lucide qu'en cet instant qu'il croyait être le dernier de sa vie.

Se tuer ? Mais, dans sa situation, c'était ce qu'on pouvait faire de mieux. Aussi vaincu qu'on peut l'être, toujours entre deux maladies, solitaire depuis le départ de sa femme qui l'avait quitté pour un autre, que pouvait-il attendre de l'existence ? Pas de travail, pas d'affection, pas d'argent, pas de santé, pas d'espoir ! Le suicide restait la seule solution.

Et, maintenant, il allait falloir affronter ces poursuites grotesques ! Au nom de ses vertueux principes, un magistrat lui donnerait un sévère avertissement, simplement parce qu'il avait cru avoir le droit de faire ce que bon lui semblait d'une chose qui lui appartenait et qui n'était qu'à lui : sa vie !

Il grogna de colère. Il se sentait furieux.

La nurse revint près de lui. Elle était jeune, avec des cheveux roux et un visage gentil, mais plutôt banal.

— Vous souffrez ? demanda-t-elle.

— Non.

— Je vais vous donner quelque chose qui vous fera dormir.

— Je n'en veux pas.

— Mais…

— Est-ce que vous vous figurez que je ne peux pas supporter un peu de douleur et une nuit d'insomnie ?

— Le docteur a dit qu'il fallait vous faire prendre un somnifère si…

— Je me moque de ce qu'a dit le docteur !

Elle refit sa couverture et posa sur la table de chevet un verre de limonade.

Il dit, un peu honteux :

— Pardonnez-moi de vous avoir bousculée !

— Oh ! Il n'y a pas de mal !

Encore une chose qui agaçait Angus MacWhirter ! Ses pires accès de mauvaise humeur, elle les supportait d'une âme égale. Indifférence professionnelle. Indulgente par devoir, elle ne réagissait pas. Un malade n'est pas un homme.

Il grommela :

— Ce besoin de toujours s'occuper des gens !

— Allons ! Allons !… Ce n'est pas très gentil, ce que vous dites là !

Elle parlait doucement, sur un ton d'amical reproche.

— Gentil ? fit-il. Gentil ? Ah ! là, là !

— Vous vous sentirez mieux demain matin.

Il avala sa salive.

— Sale infirmière que vous êtes ! Vous êtes toutes pareilles ! Des infirmières ! Tout ce qu'on veut, mais pas de cœur !

— La vérité, voyez-vous, c'est que nous savons ce qui vous convient…

— Et c'est pour ça que vous êtes exaspérantes ! Jamais on ne vous fiche la paix ! C'est vous, c'est l'hôpital, c'est la terre entière ! Il faut qu'on s'occupe de vous ! Il faut qu'on vous dise ce qui convient ! Savez-vous seulement que j'ai voulu me tuer ?

Elle fit oui d'un mouvement de tête.

— Eh bien ! reprit-il, que je me jette ou non du haut d'une falaise, ça ne regardait personne ! Ma vie était finie ! J'étais nettoyé, je m'en allais…

Elle fit entendre un petit claquement de langue plusieurs fois répété. Elle compatissait. C'était un malade.

Elle était là pour le calmer. Il fallait, puisque ça le soulageait, lui laisser dire ce qu'il avait sur le cœur.

— Pourquoi, demanda-t-il, ne me tuerais-je pas si ça me fait plaisir ?

Elle répondit, convaincue :

— Parce que c'est mal.

— Et pourquoi est-ce mal ?

Elle le regarda. La réponse lui manquait. Pour elle la question ne se posait pas. Elle croyait. C'était mal, elle le savait. Mais elle n'était pas assez instruite pour expliquer pourquoi.

— C'est mal, dit-elle enfin, parce que c'est mal. Il faut continuer à vivre, que cela vous plaise ou non !

— Et pourquoi ça ?

— Mais parce qu'il faut aussi penser aux autres…

— Pas dans mon cas ! Je peux mourir, personne ne s'en portera plus mal.

— Vous n'avez pas de parents ? Une mère ? Une sœur ? Personne ?

— Non. J'avais une femme, mais elle est partie. Elle a bien fait. Elle avait compris que je ne valais rien…

— Mais, enfin, vous avez bien des amis ?

— Non, je ne suis pas de ceux qui ont des amis. À une certaine époque de ma vie, nurse, j'ai été heureux. J'avais un emploi intéressant et une jolie femme. C'est un accident d'auto qui a tout gâché. Mon patron conduisait et j'étais dans la voiture. Il m'a demandé de dire qu'il allait à moins de quarante à l'heure au moment de l'accident. Or, il roulait à près de soixante-dix. Il n'y a pas eu de victime, mais à cause de l'assurance, il ne voulait pas être dans son tort. J'ai refusé le faux témoignage. Moi, je ne mens pas !

— Vous avez bien fait. Très bien fait même !

— Vous trouvez ?... Eh bien ! mon entêtement m'a coûté ma place. Mon patron, furieux, s'est arrangé pour que je n'en retrouve pas une autre. Ma femme s'est fatiguée de me voir traîner à droite et à gauche sans jamais réussir à me faire embaucher. Elle est partie avec un type qui se disait mon ami. Il faisait de bonnes affaires et gagnait de l'argent. Moi, je suis allé à la dérive, dégringolant peu à peu. Je me suis mis à boire. Pas beaucoup, mais assez pour que ça ne m'aide pas à obtenir un emploi. Finalement, je suis devenu manœuvre dans une carrière. C'était trop dur pour moi. Ça m'a ruiné la santé et le médecin a déclaré que mes forces ne reviendraient jamais. Alors, à quoi bon vivre ? La seule chose à faire, la plus propre, c'était de disparaître. Ma vie ne servait à rien. Ni à moi, ni à personne...

La petite infirmière murmura :

— Vous n'en savez rien.

Il rit. Il se sentait de meilleure humeur et l'obstination naïve de la nurse l'amusait.

— Ma chère enfant, demanda-t-il, à qui diable suis-je utile ?

Elle dit, confuse :

— On ne sait pas... Et, en tout cas, vous pouvez l'être un jour...

— Un jour ?... Ce jour-là n'arrivera jamais ! La prochaine fois, je m'arrangerai pour être sûr de mon coup !

Elle secoua la tête avec énergie.

— Oh ! non... Maintenant, vous ne vous tuerez pas !

— Pourquoi non ?

— Parce qu'on ne recommence jamais.

Il la regarda, les yeux grands de surprise. On ne recommence jamais ! Il serait donc de ces gens qui vivent parce qu'ils ont manqué leur suicide ! Il ouvrit la bouche pour protester, mais son honnêteté naturelle l'en empêcha.

Recommencerait-il ? En avait-il vraiment l'intention ?

Il s'aperçut tout à coup qu'il ne recommencerait pas. Un parti qu'il avait pris sans s'en douter et sans savoir pourquoi. Peut-être simplement, comme elle l'avait dit tout à l'heure du haut de sa connaissance professionnelle, parce qu'on ne recommence pas un suicide manqué. Sans raison. Parce que c'est comme ça.

Tout de même, il entendait obtenir d'elle qu'elle reconnût qu'il n'avait pas tort sur le plan théorique.

— En tout cas, dit-il, vous êtes bien forcée d'admettre que j'ai le droit de faire de ma vie ce que bon me semble !

— Non, certainement pas !

— Mais pourquoi, ma chère enfant, pourquoi ?

Elle rougit. Ses doigts jouaient avec la petite croix d'or attachée à la chaînette qu'elle portait au cou.

— Vous ne pouvez pas comprendre, répondit-elle. Dieu peut avoir besoin de vous.

Stupéfait, et bien qu'incapable de se moquer de ces croyances, si enfantines qu'elles fussent, il dit d'une voix ironique :

— Très bien ! Je suppose qu'un de ces quatre matins j'arrêterai un cheval emballé, sauvant ainsi de la mort une enfant à blonde chevelure. C'est bien ça ?

Elle secoua la tête et dit, essayant d'exprimer des choses qu'elle sentait nettement, mais qu'elle avait peine à traduire avec des mots :

— Ce sera peut-être beaucoup plus simple. Il se peut qu'il suffise que vous soyez là… Vous ne ferez rien, mais vous vous trouverez à un certain moment à un certain endroit… Je m'explique mal, n'est-ce pas ?… Il est possible que vous soyez en train de vous promener… Et, parce que vous serez passé dans la rue juste à cette minute-là, vous aurez fait quelque chose de terriblement important… Et peut-être ne le saurez-vous même pas !

La petite infirmière rousse venait de la côte ouest de l'Écosse et, dans sa famille, on avait parfois le don de double vue.

Peut-être voyait-elle confusément, avec les yeux de l'esprit, l'image d'un homme debout près de la mer, par une nuit de septembre, et sauvant par là d'une mort affreuse une existence humaine…

14 février.

Il n'y avait qu'une personne dans la chambre et le seul bruit qu'un témoin aurait pu entendre, c'était le grincement de sa plume qui courait sur le papier.

Mais nul n'était là pour lire par-dessus son épaule ce qu'elle écrivait. Et, ces lignes, quelqu'un les eût-il lues qu'il aurait douté de ses yeux. Car c'était là, tracé en clair et soigneusement étudié dans tous ses détails, le plan d'un meurtre.

Un plan établi avec minutie par une froide intelligence, parfaitement maîtresse d'elle-même et dont toutes les pensées convergeaient vers un même objet : la destruction d'un être humain.

Toutes les éventualités, toutes les possibilités avaient été prévues : il fallait que la chose se fît.

Le plan, comme tous ceux qui ont quelque valeur, n'était pas d'une rigidité absolue. On avait arrêté des lignes de conduite différentes, entre lesquelles on choisirait selon les circonstances. Mieux, on avait fait à l'imprévisible une part raisonnable. Mais l'essentiel était déterminé, qui ne changerait pas. Tout était décidé : l'heure, l'endroit, le moyen, la victime…

La personne qui écrivait leva la tête, ramassa ses feuillets, les classa et les relut avec attention.

Tout cela présentait une limpidité de cristal. Un sourire passa sur son visage. Un sourire qui n'était pas celui d'une créature équilibrée.

Oui, tout était prévu. On avait escompté les réactions de chacun, tablé sur les bons sentiments des uns et des autres, et aussi sur ce qu'il y avait de mauvais en eux. Tout fonctionnerait harmonieusement.

Il ne manquait plus qu'une chose : la date.

Elle fut portée sur le document. C'était un jour de septembre.

Puis, avec un sourire, l'auteur du plan déchira les feuillets et, traversant la pièce, alla jeter les morceaux dans le feu. La négligence n'était pas son fait, il veilla à ce que tout fût consumé et détruit.

Le plan n'existait plus maintenant que dans le cerveau qui l'avait conçu.

8 mars.

L'inspecteur-chef Battle était assis devant son petit déjeuner. La mâchoire projetée en avant d'un air féroce, il lisait lentement la lettre que sa femme venait de lui remettre, des larmes plein les yeux. Sa physionomie ne laissait rien deviner de ses sentiments. Battle, en toutes circonstances, demeurait impassible. Son visage massif semblait taillé dans le chêne et donnait une impression d'honnêteté, de force, de puissance même. L'inspecteur, certes, n'avait jamais passé pour brillant. Mais d'autres qualités, difficiles à définir peut-être, faisaient de lui un excellent policier.

— Je ne peux pas croire ça de ma petite Sylvia, dit Mrs. Battle entre deux sanglots.

Sylvia était la cadette des cinq enfants Battle. Elle avait seize ans et était en pension à Meadway, près de Maidstone.

La lettre était de Miss Amphrey, la directrice de l'institution. Bien tournée, aimable, pleine de tact, elle exposait, noir sur blanc, que différents petits vols avaient intrigué les autorités du pensionnat en ces derniers temps, qu'on avait fait une enquête discrète, que Sylvia avait avoué et que Miss Amphrey serait

heureuse de voir Mr. et Mrs. Battle le plus tôt possible « pour examiner avec eux la situation ».

Battle plia la lettre, la glissa dans sa poche et dit :

— Laisse-moi m'occuper de ça, Mary !

Il se leva, fit le tour de la table, donna à sa femme quelques petites tapes amicales sur la joue et ajouta :

— Ne te tracasse pas, ma chérie, je vais arranger ça !

Il sortit là-dessus, laissant derrière lui un peu de réconfort et beaucoup d'espoir.

Dans l'après-midi, il rendait visite à Miss Amphrey, qui le reçut dans son studio, une pièce d'allure moderne, qu'elle avait voulue à son image. Battle assis bien à fond sur sa chaise, ses larges mains carrées posées sur ses genoux, regardait Miss Amphrey bien en face et s'efforçait d'avoir, plus qu'à l'ordinaire, l'air d'un policier.

Miss Amphrey était une directrice d'école très cotée, ayant beaucoup de personnalité. Très allante, elle se flattait d'être « dans le mouvement » et de combiner avec bonheur les principes de la discipline avec les idées à la mode sur la responsabilité personnelle.

Son studio reflétait l'esprit de Meadway. L'ensemble était assez froid, dans une tonalité jaunâtre assez curieuse. Une abondance de vases et de vasques, contenant les uns des narcisses, les autres des tulipes et des jacinthes, deux ou trois bonnes reproductions de marbres grecs, quelques sculptures d'un modernisme outré et, sur les murs, deux primitifs italiens proclamaient l'éclectisme des goûts et des aspirations artistiques de Miss Amphrey, qui trônait au milieu de tout cela en robe bleu marine. On la devinait active et consciencieuse. Ses yeux étaient d'un bleu très pâle et elle portait des lunettes à verre épais.

— L'important, disait-elle d'une voix nette et bien timbrée, est de prendre cette affaire comme elle doit l'être. C'est d'abord à l'enfant que nous devons penser. Il est essentiel – je dis « essentiel » – que cette aventure n'ait pour elle aucune conséquence. Il importe que le sentiment qu'elle a de sa culpabilité ne pèse pas sur elle comme un fardeau.

« Le blâme, si blâme il doit y avoir, doit être très mesuré, très dosé. Ce qu'il faut surtout que nous arrivions à découvrir, c'est pourquoi elle a commis ces menus larcins. Un complexe d'infériorité ?... Peut-être... En récréation, Sylvia est de ces enfants qui ne savent pas s'amuser. Il est possible qu'elle ait eu le désir confus de briller d'une autre façon... Le besoin d'affirmer son moi ?... En tout cas, nous devons être, très, très prudents et c'est pour attirer votre attention sur ce point, Mr. Battle, que j'ai tenu à vous voir seul, d'abord... L'important, je le répète, c'est de savoir ce qu'il y a derrière ce que nous voyons !

— C'est exactement, Miss Amphrey, pourquoi je suis venu.

Il parlait d'un ton calme, sans émotion apparente. Son regard ne quittait pas la directrice. Il essayait de se faire sur elle une opinion.

— Pour ma part, reprit-elle, j'ai tenu à ne pas gronder Sylvia.

— Je vous en remercie, Miss.

— C'est que, ces enfants, je les comprends et je les aime. Alors...

Il y eut un silence.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, miss, dit Battle, maintenant, j'aimerais voir ma fille.

Avec une certaine solennité, Miss Amphrey lui renouvela ses conseils, lui recommandant encore la prudence et la douceur. Il ne fallait pas brusquer l'enfant, il fallait montrer beaucoup de mesure et de doigté. L'inspecteur ne manifestait aucun signe d'impatience. Il attendait. On aurait dit que l'affaire ne le concernait pas.

Miss Amphrey se décida enfin à le conduire à son cabinet de travail, au, premier étage. Dans les couloirs, ils croisèrent quelques élèves. Elles se rangeaient poliment le long du mur, bien droites, mais leurs yeux criaient leur curiosité. Ayant introduit Battle dans son bureau, une petite pièce d'une personnalité un peu moins agressive que celle dont débordait le studio du rez-de-chaussée, miss Amphrey allait se retirer pour lui envoyer Sylvia quand Battle la retint.

— Un mot encore, miss, je vous prie… Comment êtes-vous arrivée à imputer à Sylvia la responsabilité de ces… chapardages ?

— Simple question de psychologie, Mr. Battle.

Elle avait dit ça avec beaucoup d'assurance et de dignité.

Battle répéta le mot « psychologie » d'un air pensif, toussota et dit :

— Mais les preuves, Miss Amphrey ?

Elle sourit.

— Je vois ce que vous voulez dire, Mr. Battle, et je me doutais que vous me parleriez de preuves. C'est votre… profession qui veut ça !… Je n'ai pas de preuves, au sens ordinaire du mot, mais on commence à faire état de la psychologie en matière de criminologie et j'ai la certitude de ne pas me tromper. D'ailleurs, Sylvia a avoué…

— Je sais. Mais j'aurais aimé que vous m'expliquiez pourquoi, à l'origine, c'est sur elle qu'ont porté vos soupçons ?

— Mon Dieu, Mr. Battle, c'est très simple. Les affaires étaient de plus en plus nombreuses qui disparaissaient des armoires des élèves. J'ai réuni les classes, toutes ensemble, et j'ai exposé les faits, tout en surveillant discrètement les visages. Tout de suite, l'expression de Sylvia m'a frappée. Elle avait l'air gêné… coupable… Dès ce moment, je savais à quoi m'en tenir. Mais, comme je désirais non pas lui démontrer, moi, sa culpabilité, mais l'amener, elle, à la reconnaître spontanément, j'ai eu recours à une petite expérience, une sorte de « test » psychologique…

Battle hocha la tête.

— Finalement, conclut Miss Amphrey, Sylvia a tout avoué.

L'inspecteur déclara qu'il avait compris et Miss Amphrey, après une courte hésitation, quitta la pièce.

Battle regardait par la fenêtre, quand la porte se rouvrit. Il se retourna. Sylvia venait d'entrer.

Grande, noiraude, anguleuse, elle avait l'air triste et on voyait qu'elle avait pleuré.

— Me voilà, dit-elle timidement.

Battle la considéra un instant en silence. Puis, il poussa un soupir et dit :

— Je n'aurais jamais dû te mettre ici. Cette femme est folle…

Sylvia, stupéfaite, oublia ses propres chagrins pour protester.

— Miss Amphrey ? s'écria-telle. Mais elle est admirable ! C'est notre avis à toutes !

— Hum ! fit Battle. Mettons qu'elle ne soit pas tout à fait folle, puisque c'est là l'opinion qu'elle réussit à vous donner d'elle-même… N'empêche que tu n'aurais jamais dû venir à Meadway… On ne sait pas, il est vrai… ça serait peut-être arrivé ailleurs !

Sylvia gardait les yeux baissés.

— Je regrette beaucoup, papa… Vraiment…

— C'est normal. Approche-toi !

Comme à regret, lentement, elle traversa la pièce pour venir près de lui. Élevant sa large main, il lui prit le menton entre deux doigts et la regarda bien dans les yeux.

Puis, gentiment, il dit :

— Tu viens de passer par une drôle d'épreuve, hein ?

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune fille.

— Vois-tu, Sylvia, reprit Battle, il y a toujours eu en toi quelque chose qui m'inquiétait. Chacun de nous a son point faible. Généralement, on le connaît. Quand un enfant est gourmand, quand il est brutal, quand il a mauvais caractère, ça se voit. Toi, tu étais une bonne petite fille, très calme, toujours gentille, qui ne nous donnait jamais de soucis… et c'est ça qui m'a souvent tracassé ! Les tares cachées, tu comprends, c'est plus grave !… Quand l'épreuve vient, tout craque !

Elle dit doucement :

— C'est ce qui m'arrive ?

— Oui. La paille est invisible… c'est même assez curieux !… En fait, je n'ai jamais vu ça !

— Des voleurs, pourtant, il me semble que tu en as rencontré pas mal dans ta vie !

— Sans doute… et ils n'ont plus rien à m'apprendre ! Et, justement, ce n'est pas parce que je suis ton père – les parents ne savent pas grand-chose de leurs enfants – c'est parce que je suis un policier que je puis te dire que tu n'es pas une voleuse ! Tu n'as jamais rien volé ici !… Vois-tu, ma fille, il y a deux sortes

de voleurs : ceux qui succombent tout d'un coup à une tentation irrésistible – et ils sont rares, car l'homme normal, qui est né honnête, se défend contre la tentation beaucoup mieux qu'on ne l'imagine généralement – et les autres, ceux qui de la façon la plus naturelle du monde s'emparent de ce qui ne leur appartient pas. Tu n'appartiens ni à la première catégorie, ni à la seconde. Tu n'es pas une voleuse… et tu es une menteuse d'un type pas ordinaire !

— Mais…

Devinant l'objection, il la balayait du geste.

— Je sais, tu as avoué. Il y avait une fois une sainte qui distribuait du pain aux pauvres. Son mari n'aimait pas ça. Un jour, il la rencontre et il lui demande ce qu'elle a dans son panier. Elle perd son sang-froid et répond : « Des roses ! » Il ouvre le panier et qu'est-ce qu'il voit ? Des roses !… C'est ce qu'on appelle un miracle. Eh bien ! toi, si tu avais été sainte Élisabeth et que tu sois sortie avec un panier plein de roses, j'imagine que, si ton mari t'avait demandé ce qu'il y avait dans ton panier, tu aurais perdu ton sang-froid et répondu : « Du pain ! »

Il se tut quelques secondes, puis dit, assez bas et d'une voix très douce :

— C'est bien ce qui s'est passé, hein ?

Il y eut un long silence. Sylvia ne répondait pas et baissait la tête.

— Allons, mon enfant, reprit Battle. Raconte-moi tout !

Sylvia leva les yeux vers son père.

— Eh bien, voilà ! dit-elle. Amphrey nous a toutes réunies et elle a fait un discours. À un certain moment, j'ai vu qu'elle me regardait et j'ai compris qu'elle croyait que c'était moi ! Alors, je suis devenue toute rouge… J'ai vu que quelques-unes des filles me regardaient aussi… Et puis, elles se sont toutes mises à me regarder, certaines parlaient tout bas. Je sentais que toutes me croyaient coupable. Après Amphrey me fit venir chez elle avec quelques filles et organisa une sorte de jeu. Elle disait des mots, et il fallait rapidement lui en donner d'autres…

Battle fit une grimace.

— Naturellement, poursuivit Sylvia, j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait. Alors, j'ai été comme paralysée… J'essayais de ne pas donner le mot qu'il ne fallait pas, de penser à des choses du dehors, à des bêtes, à des fleurs… Mais Amphrey me guettait et ses yeux me transperçaient. Alors, ça n'a fait qu'empirer… Et, un peu plus tard, quand elle m'a parlé gentiment, en me disant qu'elle comprenait, j'ai fondu en larmes, et j'ai dit que c'était moi !… Si tu savais, papa, comme après, je me suis sentie soulagée !

Battle se grattait le menton.

— Je vois, fit-il.

— Et tu me comprends ?

— Non, Sylvia, je ne te comprends pas. Sans doute parce que je ne suis pas construit comme toi. Moi, si quelqu'un essayait de me faire avouer une faute que je n'ai pas commise, je serais plutôt porté à lui coller mon poing dans la figure. Mais je vois comment ça s'est passé pour toi et je me rends compte que ton Amphrey, avec ses théories mal digérées, n'entend rien à la psychologie ! Maintenant, on va commencer à y voir clair !… Où est Miss Amphrey ?

Avec tact, la directrice se tenait dans le voisinage. Son aimable sourire se figea sur son visage quand Battle parla.

— Ma fille étant accusée à tort, dit-il sans ambages, je suis obligé de vous demander de prévenir la police.

— Mais Mr. Battle, Sylvia elle-même…

— Sylvia n'a pas touché ici une chose qui ne lui appartînt !

— Je comprends très bien que, comme père, vous…

— Je ne parle pas en tant que père, mais en tant que policier. Faites venir la police. Elle sera discrète et elle vous retrouvera les choses volées, cachées quelque part et, je le pense, couvertes d'empreintes digitales. Les chapardeurs ne songent pas à mettre des gants. Pour ma fille, je l'emmène tout de suite. Si l'on me prouve – mais avec de vraies preuves – qu'elle est pour quelque chose dans les vols, je suis d'accord pour la faire passer devant des juges qui la traiteront selon ses mérites. Mais je suis bien tranquille…

Dix minutes plus tard, la voiture de l'inspecteur-chef franchissait la grille du pensionnat. Sylvia était assise au côté de son père, qui tenait le volant.

— Comment s'appelle, demanda-t-il, la fille que j'ai rencontrée dans le couloir ? Une blonde, pas très soignée, avec des joues très rouges, une fossette au menton et des yeux bleus, très écartés l'un de l'autre…

— Ce doit être Olive Parsons.

— Eh bien ! ce serait elle la coupable que ça ne me surprendrait pas !

— Elle avait l'air d'avoir peur ?

— Jamais de la vie ! Elle paraissait très sûre d'elle-même au contraire !… Elle avait cette belle assurance que j'ai vue tant de fois aux voleurs quand ils se présentent devant le tribunal !… Oui, je suis prêt à parier ce qu'on voudra que la voleuse, c'est elle !… Mais elle n'avouera pas. Pas si bête !

Sylvia soupira.

— Tu sais, papa, que c'est comme si je sortais d'un mauvais rêve ?… Comment ai-je pu être si sotte ?… J'ai honte de moi !

Tenant le volant d'une main, il lui donna de l'autre de petites tapes sur l'avant-bras.

— Il ne faut pas, mon enfant !… Ces coups durs-là, on les encaisse… Ils nous sont envoyés pour nous éprouver… Du moins, je le suppose… Car, sans ça, je ne vois pas à quoi ils pourraient servir !

19 avril.

La maison de Nevile Strange, à Hindhead, baignait ce matin-là dans le soleil.

Exceptionnelle, cette journée d'avril était plus chaude qu'une journée de juin.

Nevile Strange descendait l'escalier. Il était vêtu de flanelle blanche et portait sous le bras quatre raquettes de tennis.

S’il avait fallu choisir, parmi tous les sujets de Sa Majesté britannique, un homme dont on pût affirmer qu’il était parfaitement heureux, n’ayant rien à désirer, le comité aurait pu désigner Nevile Strange, beau garçon de trente-trois ans, d’une santé superbe, athlète complet, connu de tous les sportifs anglais. Joueur de tennis de grande classe, si à Wimbledon il ne parvint jamais en finale, il atteignit deux fois aux demi-finales du « double mixte ». Peut-être excellait-il en trop de sports pour faire un champion de tennis. Il nageait à la perfection. Au golf il partait « scratch ». Il réussit dans les Alpes plusieurs ascensions difficiles.

Il possédait beaucoup d’argent et, depuis quelque temps, une femme splendide.

Donc, apparemment un homme sans soucis, sans tracas.

Et pourtant, tandis qu’il descendait l’escalier par cette matinée radieuse, une ombre marchait à ses côtés. Il était seul à connaître sa présence, mais elle existait bel et bien, et c’est parce qu’il le savait qu’il fronçait le sourcil d’un air préoccupé.

Il traversa le vestibule, secoua les épaules comme pour se débarrasser d’un fardeau gênant, bomba le torse et, passant par la salle à manger, gagna la véranda, où sa femme, assise au milieu d’un monceau de coussins, buvait à petits coups un jus d’orange.

Kay Strange avait vingt-trois ans et elle était remarquablement belle. Grande et mince, avec de grands yeux noirs et de magnifiques cheveux dont le brun roux avait de sombres reflets dorés, elle avait une peau si jolie qu’elle se maquillait à peine.

— Alors, beauté, dit gaiement Nevile, qu’avons-nous pour déjeuner ?

— Pour toi, répondit Kay, des rognons qui m’ont paru horriblement saignants, des champignons et du jambon.

— Ça peut aller !

Il s’assit et se servit une tasse de café. Puis, il se mit à manger et, pendant quelques minutes, ils ne parlèrent ni l’un ni l’autre.

Kay s’arracha à la contemplation des ongles vernis de ses orteils pour s’écrier :

— Ce soleil est une splendeur, et quoi qu'on en dise, l'Angleterre a encore du bon !

Ils revenaient du Midi de la France.

Nevile, un rapide coup d'œil jeté sur les gros titres de première page, s'était plongé dans les colonnes sportives de son journal. Il acquiesça d'un grognement, plia la feuille et, tout en attaquant une tartine de confiture, se mit à ouvrir son courrier. Il paraissait abondant, mais bien des enveloppes ne contenaient que des papiers sans intérêt : circulaires, prospectus, imprimés divers.

— La décoration du studio ne me plaît plus, dit soudain Kay. Me permets-tu de la faire changer, Nevile ?

— Tant que tu voudras, mon amour !

— Je la vois en bleu de roi. Avec, dans tous les coins, des coussins blanc d'ivoire…

— Et un ouistiti pour animer le paysage !

— Entendu ! C'est toi qui feras le ouistiti !

Nevile décachetait une lettre.

— À propos, dit-il, Shirty nous propose de l'accompagner dans la croisière qu'il fera en juin. Moyen de transport : son yacht. Destination : la Norvège. C'est rudement vexant de ne pouvoir accepter !

Elle poussa un soupir.

— C'est bien dommage ! Ça m'aurait fait grand plaisir !

Après un nouveau soupir, elle ajouta :

— Est-ce qu'il est vraiment indispensable que nous allions nous raser chez ce vieux crampon de Camilla ?

Elle avait posé la question d'un ton agressif. Un nuage passa sur le visage de Nevile.

— Évidemment, répondit-il, c'est indispensable et tu le sais comme moi ! Sir Matthew était mon tuteur et deux personnes seulement se sont occupées de mon éducation : Camilla et lui. La Pointe-aux-Mouettes, c'est un peu mon chez moi, autant que je puisse avoir un chez moi !

— Très bien ! fit-elle. N'en parlons plus ! Puisqu'il faut, il faut !… Après tout, quand elle mourra, nous hériterons de son argent. Il est donc normal que nous la cultivions un peu !

Nevile répliqua un peu sèchement qu'il ne s'agissait de rien de tel.

— Pour l'excellente raison, ajouta-t-il, que cet argent, elle n'a nullement le pouvoir d'en disposer. Elle n'a que l'usufruit, sa vie durant, de la fortune de sir Matthew, fortune qui, à sa mort, me reviendra nécessairement, allant à ma femme si je ne suis plus là. Si je tiens à aller à la Pointe-aux-Mouettes, c'est uniquement par affection et je m'étonne que tu ne le comprennes pas !

Elle protesta qu'elle comprenait fort bien.

— Seulement, poursuivit-elle, je ne dis pas le fond de ma pensée… et je m'en accuse. La vérité, vois-tu, c'est que là-bas on me tolère, sans plus… On me supporte, mais on ne m'aime pas !… Ne te cabre pas ! Je sais ce que je sais… Lady Tressilian, avec son nez interminable, me considère du haut de sa grandeur et Mary Aldin affecte de ne pas me regarder quand elle me parle. Tu ne t'en aperçois pas et tu n'en souffres pas, mais, moi…

— Il m'a toujours paru qu'elles étaient très polies avec toi et tu sais bien que je ne permettrais pas qu'il en fût autrement !

Elle le guettait des yeux à travers la frange épaisse de ses longs cils noirs.

— Oh ! fit-elle, pour être polies, elles sont polies ! Mais elles savent tout de même envoyer les pointes qui portent au bon endroit. Pour elles, et elles me le font bien comprendre, je suis l'intruse !

— Mon Dieu ! dit Nevile, n'est-ce pas assez naturel ?

Sa voix n'était plus tout à fait la même. Il s'était levé de table et, tournant le dos à Kay, il contemplait la campagne.

Un peu amère, elle dit :

— Bien sûr, c'est tout naturel !… Elles adoraient Audrey, n'est-ce pas ?… Audrey, la chère Audrey, si douce, si bien élevée, si calme et si incolore !… Comment Camilla me pardonnerait-elle d'avoir pris sa place ?

— Camilla est vieille, ma chérie. Elle a plus de soixante-dix ans ! Les gens de sa génération n'admettaient pas le divorce… et j'estime qu'elle a assez bien pris son parti de la situation si l'on considère l'affection qu'elle portait à… à Audrey.

Le timbre de sa voix s'était altéré quand le prénom avait passé ses lèvres.

— Elles trouvent, dit-elle, que tu t'es mal conduit à son égard.

— C'est vrai, d'ailleurs.

Il croyait n'avoir parlé que pour lui seul, mais elle avait entendu.

— Voyons, Nevile, fit-elle, ne dis pas de bêtises !... Si elles croient ça, c'est uniquement parce qu'il lui a plu de faire des histoires !

— Elle n'a pas fait « des histoires » !... Ce n'est pas son genre !

— Tu vois bien ce que je veux dire !... Elle est partie, elle est tombée malade et elle est allée partout pour exhiber à la ronde les morceaux de son cœur brisé. C'est ce que j'appelle faire des histoires. Audrey n'a pas été belle joueuse. J'estime que, lorsqu'une femme ne sait pas conserver son mari, elle doit savoir le perdre avec le sourire. Vous n'aviez, elle et toi, aucun point commun. Elle ne savait pas se distraire, elle était indolente, molle comme une chiffe, elle n'avait pas de vie, pas d'allant !... Si elle t'avait aimé vraiment, c'est à ton bonheur qu'elle aurait songé d'abord... et elle aurait été contente de te voir sur le point d'être heureux avec quelqu'un de mieux fait pour toi !

Nevile se retourna.

— Et voilà, mesdames et messieurs, proclama-t-il comiquement, l'art et la manière de se montrer « sport » au noble jeu de l'amour et du mariage !

Kay se sentit rougir.

— Je vais peut-être un peu loin, admit-elle. Mais je considère que, lorsque les choses sont arrivées, il faut en prendre son parti et accepter son sort.

Il fit tranquillement remarquer que c'est ce qu'avait fait Audrey.

— C'est pour que nous puissions nous marier, fit-il, qu'elle a consenti au divorce...

— Je sais...

— Seulement, tu ne l'as jamais comprise !

— Ça, j'en conviens !… Je ne sais pas comment ça se fait… C'est peut-être parce qu'on ne sait jamais ce qu'elle pense. En tout cas, moi, elle… Oui, elle me fait peur !

— Kay, tu dis des bêtises !

— Que veux-tu que j'y fasse ?… Elle me fait peur, je n'y peux rien !… C'est peut-être parce qu'elle est terriblement intelligente !

— Ma chérie !… Mon adorable petite cinglée !

Elle rit.

— Pourquoi m'appelles-tu toujours comme ça ?

— Parce que c'est la pure vérité !… Tu es complètement folle et je t'aime comme ça !

Ils se sourirent. Il vint vers elle et, se penchant, l'embrassa dans le cou, avec des mots gentils.

— C'est ça, dit-elle en riant, chère, chère Kay adorée !… Brave imbécile de Kay, qui renonce à une merveilleuse croisière pour aller se faire traiter de haut en bas par une contemporaine de la reine Victoria, et ça simplement parce qu'elle est la vieille parente de son époux !

Nevile était allé se rasseoir à la table.

— Tu sais, dit-il, si tu tiens tellement à cette croisière avec Shirty, nous pouvons la faire…

Elle le regarda, très surprise.

— Et Saltcreek, et la Pointe-aux-Mouettes, alors ?

D'une voix qui manquait de naturel, il répondit :

— Nous irions seulement au début de septembre.

— Mais, Nevile…

— En juillet et août, ce n'est pas possible, à cause des tournois de plages, mais, fin août, j'aurai joué mon dernier match à Saint-Loo et nous pourrions très bien, de là, nous rendre directement à Saltcreek.

— Ce serait parfait, bien sûr… Mais il me semble… Enfin, septembre, est-ce que ce n'est pas le moment où elle est elle-même à Saltcreek ?

— Qui ? Audrey ?

— Oui. Évidemment, elles pourraient lui demander de changer sa date…

— Mais pourquoi ça ?

Kay hésitait encore à comprendre.

— Tu veux dire, demanda-t-elle, que nous pourrions nous trouver là-bas en même temps qu'elle ?... Drôle d'idée !

Il répondit, avec un agacement qui n'échappa pas à sa femme.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans ! Il y a des préjugés d'hier auxquels on ne fait plus attention aujourd'hui ! Pourquoi ne serions-nous pas bons amis tous les trois ? Ça simplifierait tellement les choses ! Tu l'as dit toi-même l'autre jour...

— Moi ?

— Tu ne t'en souviens pas ?... Nous parlions des Howe et tu as déclaré qu'ils avaient une façon très moderne et très intelligente de considérer la vie et que la seconde femme de Léonard et la première étaient les meilleures amies du monde.

— Personnellement, ça ne me gênerait pas et j'admets que ce ne serait nullement déraisonnable. Seulement, je ne crois pas qu'Audrey verrait les choses comme moi...

— Allons donc !

— Il n'y a pas de « Allons donc » !... Tu sais, Nevile, Audrey t'aimait beaucoup... Elle ne pourrait pas supporter ça !

— Tu te trompes du tout au tout !... Audrey trouve ça fort bien.

— Audrey trouve ça fort bien ? Qu'en sais-tu ?

Nevile, assez embarrassé, s'éclaircit la gorge un peu longuement avant de répondre.

— Imagine-toi que je l'ai rencontrée hier à Londres...

— Tu ne me l'avais pas dit.

— Eh bien ! répliqua-t-il avec humeur, je te le dis maintenant. Un hasard, bien entendu. Je passais dans Hyde Park quand je l'ai vue qui venait dans l'autre sens. Je n'allais tout de même pas me sauver !

— Bien sûr, dit Kay d'une voix étranglée. Alors ?

— Alors, naturellement, nous nous sommes arrêtés. Et puis, j'ai fait demi-tour et je l'ai accompagnée. C'est le moins que je pouvais faire.

— Continue !

— Nous nous sommes assis un instant et nous avons bavardé. Elle a été très gentille. Très…

— Tu as dû être content.

— Nous avons parlé de choses et d'autres. Elle était très à son aise, très naturelle…

— Admirable !

— Elle m'a demandé de tes nouvelles…

— C'est bien aimable à elle !

— Et nous avons parlé de toi. Vraiment, Kay, elle ne pouvait pas se montrer plus gentille…

— Chère Audrey !

— Et c'est alors que l'idée m'est venue subitement que ce serait vraiment très bien que vous fussiez toutes les deux de bonnes amies et que nous pourrions nous trouver ensemble cet été à la Pointe-aux-Mouettes. S'il y a un endroit où il est normal que nous nous rencontrions c'est bien là…

— C'est toi qui as eu cette idée ?

— Bien entendu.

— Tu ne m'en avais jamais rien dit.

— Naturellement, puisque c'est hier qu'elle m'est venue !

— Bref, tu en as parlé à Audrey et elle a trouvé que c'était un trait de génie ?

Pour la première fois il eut le sentiment qu'il y avait dans l'attitude de Kay quelque chose de contraint.

— Est-ce que ça t'ennuierait, mon amour ?

Son étonnement était sincère. Il ajouta :

— Mais, Kay, qu'est-ce que ça peut bien te faire, à toi ?

Elle se mordit la lèvre inférieure et ne répondit pas.

Il insista :

— Tu as dit toi-même, l'autre jour, que…

— Je t'en prie, ne recommence pas ! L'autre jour, il s'agissait des autres. Maintenant, c'est de nous qu'il s'agit !

— C'est même ce que tu as dit qui m'a donné l'idée…

— Un joli coup que j'aurais fait !… Seulement, ne te figure pas que je crois ça !

Il était consterné.

— Enfin, reprit-il, je te le demande, qu'est-ce que ça peut te faire ? La situation, pour toi, n'aura rien de gênant !

— Vraiment ?

— Dame !… Si l'une de vous devait se montrer jalouse, ce ne serait pas toi, mais elle !

Il se tut et, après un moment de silence, dit d'une voix qui se faisait très douce :

— Vois-tu, Kay, toi et moi, nous avons eu des torts vis-à-vis d'Audrey. Non, je m'explique mal. Les torts, je suis seul à les avoir eus. Toi, tu n'as rien à te reprocher. Donc, j'ai eu des torts. Que ce ne soit pas absolument ma faute, c'est possible, mais ça ne change rien aux faits… et, si ce projet aboutissait, je me sentirais moins coupable…plus heureux…

Elle tourna vers lui des yeux un peu tristes.

— Alors, tu n'es pas heureux ?

— Mais si, idiote de mon cœur ! Bien sûr, que je suis heureux, terriblement heureux ! Mais…

Elle l'interrompit.

— C'est ça ! Tu es heureux, mais… Il y a toujours des « mais » dans cette maison… Toujours une ombre qui rôde… L'ombre d'Audrey…

Nevile la regardait avec stupeur.

— Tu ne vas pas me dire que tu es jalouse d'Audrey ?

— Jalouse, non !… Mais, je te le répète, elle me fait peur !… Nevile, tu ne connais pas Audrey !

Il essaya de rire.

— Je ne connais pas Audrey ! Une femme dont j'ai été le mari pendant huit ans !

Elle secoua la tête.

— Non, Nevile, dit-elle gravement, tu ne connais pas Audrey !

30 avril.

— C'est absurde, tout simplement, dit Lady Tressilian. Nevile doit être devenu fou.

Elle se remonta sur ses oreillers et promena des yeux farouches autour de la pièce.

— En tout cas, dit Mary Aldin, c'est plutôt drôle !

Lady Tressilian avait un profil très curieux, avec un nez mince et de belle taille, le long duquel elle pouvait, quand il lui en prenait envie, couler des regards impressionnants. À plus de soixante-dix ans, et bien que de santé délicate, elle avait conservé toute la vivacité d'esprit de sa jeunesse. Sans doute, il lui arrivait souvent de se soustraire à l'agitation de la vie en demeurant longuement allongée, les yeux mi-clos, mais elle sortait de ces périodes de demi-sommeil toutes ses facultés aiguisées, la langue déliée et la réplique prompte. Calée sur ses oreillers, au milieu du grand lit qui occupait un coin de la chambre, elle tenait sa cour, à la manière des Précieuses d'autrefois. Mary Aldin, une lointaine cousine, vivait avec elle. C'était sa dame de compagnie et les deux femmes s'entendaient bien. Mary avait trente-six ans, mais son visage, aux traits très doux, n'avait pas d'âge et ne se modifiait plus. On pouvait tout aussi bien lui attribuer trente ans que quarante-cinq. Elle n'était pas vilaine, on voyait tout de suite qu'elle avait reçu une excellente éducation et, tranchant sur sa chevelure noire, une grande mèche blanche donnait à sa physionomie un certain caractère.

Après avoir lu avec attention la lettre de Nevile Strange, que Lady Tressilian lui avait tendue, elle répéta que l'idée lui paraissait « vraiment drôle ».

— Cette idée, reprit lady Tressilian, tu ne me diras pas que c'est Nevile qui l'a eue ! Quelqu'un la lui a mise en tête ! Sa nouvelle femme, probablement !

— Kay ?... Vous croyez que ce serait une idée de Kay ?

— Ça lui ressemblerait assez !... Moderne et vulgaire, c'est tout elle !... S'il faut absolument qu'un monsieur et une dame rendent publics leurs dissentiments et qu'ils divorcent, le moins qu'on puisse leur demander, c'est de le faire proprement. Que la première femme d'un homme devienne l'amie de la seconde c'est une idée qui me répugne !... Mais, aujourd'hui, les gens n'ont plus de dignité !

— Il faut croire que c'est le genre « moderne » !

— En tout cas, on ne verra pas ça chez moi ! J'estime que j'ai déjà fait plus que mon devoir en accueillant sous mon toit cette créature qui se peint les ongles des orteils !

— C'est la femme de Nevile…

— Je sais !… Matthew l'avait reçue à ce titre et c'est pourquoi j'ai cru devoir le faire. Il tenait à ce que Nevile considérât la Pointe-aux-Mouettes comme son « home ». Fermer ma porte à sa femme, c'eût été nécessairement rompre avec lui. Je ne l'ai pas voulu et je l'ai invitée, elle aussi. Mais je ne l'aime pas ! Ce n'est pas la femme qu'il fallait à Nevile. Elle manque de branche…

Mary Aldin risqua :

— Elle est de bonne famille.

— Allons donc !… Le père, je te l'ai déjà dit, a dû, après une vilaine histoire de jeu, démissionner de tous les cercles dont il faisait partie. Il a eu la chance de mourir peu après. Quant à la mère, elle était bien connue sur la Riviera. Curieuse éducation pour la fille ! La vie d'hôtel et cette mère-là !… Elle a fini par rencontrer Nevile sur un court de tennis, elle l'a embobiné et n'a eu de cesse qu'il n'eût quitté sa femme, qu'il aimait, pour partir avec elle. C'est elle qui est responsable de tout !

Mary sourit discrètement. Lady Tressilian donnait tort à la femme et réservait à l'homme toutes ses indulgences. On raisonnait comme ça autrefois.

— Il me semble, dit-elle, que Nevile mérite bien quelque blâme, lui aussi !

Lady Tressilian en convint.

— Je ne l'innocente pas !… Il avait une femme délicieuse, qui l'aimait… Qui l'aimait trop !… Il a eu des torts. Mais, sans l'insistance de cette fille, je suis convaincue qu'il se serait ressaisi. Seulement, elle entendait se faire épouser !… Dans toute cette affaire, vois-tu, toutes mes sympathies vont à Audrey…

Mary soupira.

— C'est tellement compliqué, ces histoires-là !

— Tu as raison. Ce sont des circonstances où l'on ne sait que faire ! Matthew aimait beaucoup Audrey – que moi-même, j'aime infiniment – et on ne peut contester qu'elle ait été pour

Nevile une excellente épouse. Il est dommage, certes, qu'elle n'ait pas partagé ses distractions. Mais était-ce sa faute ? Elle n'a jamais été sportive… Plus j'y pense, vois-tu, plus je trouve tout ça lamentable !… Quand j'étais jeune fille, ces choses-là n'arrivaient pas. Les hommes n'étaient pas toujours fidèles, mais on ne leur permettait pas de divorcer…

— Maintenant, on le leur promet…

— Oui… Et ce n'est pas mieux comme ça !… Je sais bien qu'il ne sert à rien de regretter le temps passé, mais, enfin, ces choses-là n'arrivaient pas autrefois !… Aujourd'hui, elles arrivent et des filles comme cette Kay Mortimer peuvent voler les maris des autres femmes et tout le monde trouve ça très bien !

— Sauf vous !

— Moi, je ne compte pas ! Cette Kay ne se soucie guère de mon opinion ! Elle ne pense qu'à se donner du bon temps et le reste lui est bien égal !… Enfin, c'est la femme de Nevile, il peut nous l'amener quand il viendra… Je consens même à recevoir ses amis, à elle… Encore que je n'aie aucune sympathie pour ce jeune esbroufeur qui est toujours dans ses jupes… Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Ted Latimer ?

— C'est ça !… Elle l'a connu sur la Riviera et je serais curieuse de savoir comment il s'arrange pour vivre comme il le fait.

— Il a de l'esprit.

— On pourrait lui pardonner ça, mais j'ai peur que ce ne soit tout simplement un faisan !… En tout cas, c'est une singulière relation pour la femme de Nevile ! Cette façon qu'il a eue de s'installer à l'hôtel d'Easterhead Bay, pendant leur séjour ici l'été dernier, ne m'a pas plu du tout !

Mary regardait par la fenêtre ouverte. La maison de lady Tressilian se trouvait sur une falaise qui descendait à pic dans la Tern, presque à l'endroit où la rivière se jetait dans la mer. De l'autre côté de l'eau, on apercevait la petite station balnéaire d'Easterhead Bay, essentiellement composée d'une belle plage de sable fin, de quelques villas et d'un grand hôtel tout neuf, perché sur un promontoire et dont la façade donnait sur la mer.

Quant à Saltcreek proprement dit, c'était un modeste village de pêcheurs, dont les maisons s'éparpillaient sur le flanc de la colline. On y avait conservé les usages d'autrefois et on y affichait un mépris non dissimulé pour Easterhead Bay et sa population estivale.

L'hôtel d'Easterhead Bay, avec sa longue façade éclatante de blancheur, était presque exactement en face des fenêtres de lady Tressilian.

La vieille dame ferma les yeux et dit :

— Je suis très contente que Matthew n'ait jamais vu cette horrible bâtisse ! De son temps, rien ne gâchait la perspective de la côte…

Sir Matthew et lady Tressilian s'étaient installés à la Pointe-aux-Mouettes trente ans auparavant, et près de deux lustres s'étaient écoulés depuis que sir Matthew, qui adorait la mer, s'était noyé presque sous les yeux de sa femme, au cours d'une partie de canot. Tout le monde avait pensé qu'elle allait vendre la propriété et quitter Saltcreek, mais elle n'en avait rien fait. Elle était restée là, se contentant de se défaire du hangar à bateaux et de tout ce qui se trouvait dedans. Il n'y avait pas la moindre embarcation à la disposition des hôtes de la Pointe-aux-Mouettes. Ils devaient, pour traverser la baie, recourir au passeur ou aux loueurs de barques, qui ne manquaient pas dans le pays.

Revenant à la conversation, Mary Aldin, après une brève hésitation, demanda si elle devait écrire à Nevile pour lui faire savoir que ses projets ne s'accordaient pas avec ceux de lady Tressilian.

La vieille dame ne répondit pas directement.

— Il y a une chose sûre, dit-elle. C'est que rien ne sera changé au séjour d'Audrey. Elle viendra en septembre, comme elle en a l'habitude.

Mary relisait la lettre de Nevile.

— Vous avez vu, fit-elle, que Nevile écrit qu'Audrey est tout à fait d'accord et qu'elle ne demande qu'à rencontrer Kay ici ?

— Je n'en crois rien ! Nevile est comme tous les hommes : il prend ses désirs pour des réalités.

Mary insista.

— Il prétend qu'il lui en a déjà parlé.

La vieille dame hocha la tête.

— C'est décidément bien curieux !… À moins que ce ne soit ce que je pense…

Les yeux de Mary interrogeaient.

— Alors, poursuivit lady Tressilian, ce serait l'histoire d'Henry VIII…

Mary comprenait de moins en moins. Lady Tressilian, heureusement, commentait sa dernière réflexion.

— Il s'agit peut-être, expliquait-elle, d'un drame de conscience. Henry VIII était travaillé par le besoin d'amener Catherine à convenir qu'ils avaient bien fait de divorcer. Nevile se rend compte qu'il s'est mal conduit et, comme Henry VIII, il cherche la paix de sa conscience. Ses torts ne le tourmenteront plus quand Audrey elle-même lui aura dit que les choses sont très bien comme elles sont. C'est pourquoi il veut lui faire rencontrer Kay. Il ne se sentira apaisé que lorsqu'elle lui aura dit qu'elle ne regrette rien de ce qui s'est passé !

Mary ne paraissait pas convaincue.

— Je me demande si c'est ça, dit-elle.

Lady Tressilian tourna vers elle un regard aigu.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien ! je me demande…

Elle s'interrompit, hésita un peu et reprit :

— Cette lettre… Cette lettre ressemble si peu à Nevile… Vous ne pensez pas que, pour quelque raison que nous ignorons, c'est Audrey qui… qui souhaite cette rencontre ?

— Pourquoi la souhaiterait-elle ? répliqua lady Tressilian d'un ton pointu. Lorsque Nevile l'a quittée, elle s'est retirée chez sa tante, Mrs Royde, et elle est tombée malade. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Manifestement, le coup l'a durement frappée. Elle est de ces femmes qui ont beaucoup d'empire sur elles-mêmes, mais qui n'en ont pas moins énormément de sensibilité… Et puis, le temps a passé, Nevile s'est remarié et, peu à peu, Audrey a pris le dessus. Maintenant, elle est presque redevenue elle-même. Pourquoi voudrais-tu qu'elle cherche à réveiller des souvenirs douloureux ?

— C'est Nevile qui semble dire qu'elle y tient…

Lady Tressilian dévisagea longuement Mary Aldin.

— Tu m'as l'air bien obstinée, fit-elle. Est-ce que ce serait toi qui tiendrais à les avoir ici tous les trois ensemble ?

Mary rougit et protesta :

— Mais je n'y tiens pas !

La vieille dame suivait son idée.

— Ce ne serait pas toi, par hasard, qui aurais soufflé cette idée à Nevile ?

— Camilla !... Comment pouvez-vous dire de pareilles absurdités ?

— Absurdités, peut-être !... Mais je ne peux pas croire que l'idée vienne de lui !

Elle ferma les yeux un instant, réfléchissant.

— C'est demain le premier ? dit-elle ensuite. Bon..., bon... À partir du 5, Audrey est à Esbank, chez les Darlington. C'est à trente kilomètres d'ici, à peine... Écris-lui et dis-lui de venir déjeuner à la maison le jour qu'il lui conviendra !

5 mai.

— C'est Mrs Strange, madame !

Ainsi annoncée par la vieille Barrett, Audrey Strange entra dans la chambre. Elle alla directement vers le lit, embrassa lady Tressilian et s'assit dans le fauteuil qui l'attendait.

Audrey avait quelque chose d'immatériel. Elle était de taille moyenne, avec des extrémités remarquablement petites. Ses cheveux blond cendré, son visage menu et son teint pâle, ses beaux yeux gris, ses traits réguliers, son nez droit, tout cela composait un ensemble dont on ne pouvait prétendre qu'il était admirable, mais dont on ne pouvait pas dire non plus qu'il n'était pas agréable. On devinait en elle une créature racée et l'on se retournait sur son passage. Elle avait un peu l'air d'un fantôme, mais d'un fantôme qui possédait plus de réalité que bien des vivants.

Elle avait une voix adorable. Douce et claire, comme le son d'une clochette d'argent.

Elles bavardèrent un instant, parlant de leurs amis communs, échangeant des nouvelles, puis lady Tressilian en vint au sujet qui l'intéressait.

— Ma chérie, commença-t-elle, je vous ai demandé de venir pour la joie de vous embrasser, d'abord, mais aussi parce que j'ai reçu de Nevile une lettre bien curieuse…

Audrey leva vers la vieille dame son beau regard tranquille.

— Il se propose, poursuivit lady Tressilian, il se propose – et je dis tout de suite que l'idée me paraît absurde – de venir ici en septembre avec Kay. Il dit qu'il aimerait que, Kay et vous, vous devinssiez des amies et il ajoute que le projet ne vous déplaît pas.

Ayant dit, elle se tut. Elle attendait.

De sa voix douce, Audrey demanda :

— L'idée est-elle si… absurde ?

— Vous souhaitez vraiment cette rencontre ?

Il y avait tant de surprise dans la voix de lady Tressilian, qu'Audrey hésita un peu avant de répondre.

— Est-ce que ce ne serait pas une bonne chose ? dit-elle enfin.

Lady Tressilian n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous voulez vraiment rencontrer cette… cette Kay ?

— Je crois, Camilla, que ça pourrait… simplifier les choses.

— Simplifier les choses !

La vieille dame répétait les mots, découragée.

— Ma chère Camilla, reprit gentiment Audrey, vous êtes si bonne. Puisque Nevile le désire…

— Et zut pour Nevile ! dit vertement lady Tressilian. La question n'est pas de savoir ce qu'il désire, lui, mais ce que vous désirez, vous !

Une couleur légère monta aux joues d'Audrey, un rose délicat, nacré comme l'intérieur d'une coquille marine.

— Eh bien ! fit-elle, je le désire vraiment.

Lady Tressilian soupira.

— Bien entendu, reprit Audrey, nous ferons ce que vous voudrez. Cette maison est la vôtre…

Lady Tressilian ferma les yeux.

— Je suis une vieille femme, dit-elle, je ne comprends plus rien à rien !

— Je viendrai à un autre moment. Quand il vous plaira, je n'ai pas de préférence…

Lady Tressilian rouvrit les yeux et s'écria :

— Jamais de la vie ! Vous viendrez en septembre, comme toujours ! En même temps qu'eux ! Je suis peut-être une vieille femme, mais je puis m'adapter tout comme une autre, je suppose, aux fantaisies de la vie moderne ! Plus un mot là-dessus, c'est réglé !

Elle referma les yeux. Un peu plus tard, gardant les paupières à demi baissées, mais surveillant la jeune femme du coin de l'œil, elle dit doucement :

— Alors, vous avez ce que vous voulez ?

Audrey eut un léger haut-le-corps. Très bas, elle répondit :

— Oui… Oui… Je vous remercie…

— Ma chérie, fit lady Tressilian, et sa voix était grave, êtes-vous bien sûre que vous n'allez pas souffrir ? Vous aimiez beaucoup Nevile. Les vieilles blessures ne vont-elles pas se rouvrir ?

Audrey regardait ses petites mains gantées. Lady Tressilian remarqua que l'une d'elles se crispait sur le bord du lit.

La jeune femme leva la tête. Son visage était calme.

— Tout cela est fini, dit-elle. Tout à fait !

Lady Tressilian se laissa aller sur ses oreillers.

— Enfin ! conclut-elle. Vous devez le savoir !…

Elle ferma les yeux et ajouta :

— Maintenant, ma chérie, je suis fatiguée. Je vais vous demander de me laisser. Mary vous attend en bas. Dites-lui de m'envoyer Barrett…

Barrett était la vieille servante de lady Tressilian. Le dévouement même. Sa maîtresse avait les yeux clos quand elle entra, mais elle ne dormait pas.

— Ma bonne Barrett, dit lady Tressilian, plus tôt je quitterai ce monde et mieux cela vaudra ! Je ne comprends plus ce qu'il s'y passe…

— Ne dites pas ça, madame ! Vous êtes fatiguée, voilà tout !

— C'est vrai, je suis fatiguée. Retire-moi cet édredon, qui est lourd, et donne-moi un peu de mon tonique…

— C'est drôle que Mrs Strange vous ait contrariée !… Une si gentille dame !… Mais elle aurait besoin d'un tonique, elle aussi… Elle n'a pas de santé, c'est sûr !… Et elle a toujours l'air de voir les choses que les autres ne voient pas… Mais elle a quand même du caractère… C'est une femme qui s'impose… Quand elle est là, vous êtes forcé de compter avec elle !

— C'est très vrai, Barrett.

— Et elle n'est pas non plus de celles qu'on oublie !… Je me demande si Mr Nevile pense à elle quelquefois… La nouvelle Mrs Strange est très jolie… Très, très jolie… Mais Mrs Audrey est de celles dont on se souvient quand elles ne sont pas là !

Lady Tressilian eut un petit rire.

— Nevile est un imbécile, dit-elle doucement. Il veut que ces deux femmes se rencontrent. C'est lui qui s'en repentira.

29 mai.

Thomas Royde, la pipe aux dents, surveillait le premier de ses boys malais, qui s'activait autour de ses bagages. De temps à autre, son regard se portait sur la plantation. Un paysage qui, depuis sept ans, lui était devenu familier et qu'il ne verrait plus pendant six mois.

Ça lui semblerait drôle de se retrouver en Angleterre.

La haute stature d'Allen Drake, son associé, s'encadra dans l'embrasure de la porte.

— Alors, Thomas, bientôt prêt ?

— Tout est paré !

— Alors, viens arroser ça, heureux coquin ! Je crève de jalousie !

Thomas Royde – une silhouette assez lourde, mais un visage ouvert et loyal – ne répondit pas. C'était un homme qui parlait peu et ses amis avaient appris à juger de ses réactions par la nature même de ses silences. Mais il se mit en route,

traversant la pièce pour rejoindre son ami. Il marchait de façon assez bizarre, un peu de travers à la manière des crabes, ce qui lui avait valu le surnom de Bernard-l'Ermite. Souvenir d'un tremblement de terre, dans lequel il avait été coincé dans une porte. Depuis, son bras droit ne lui servait plus guère et cette infirmité, comme aussi la réserve de ses manières, portait assez souvent les gens à le croire gauche et timide. Il ne l'était pourtant que par occasions.

Allen Drake prépara les boissons, leva son verre et dit :

— Alors, mon petit vieux, à tes vacances !

Royde répondit par un vague grognement.

Allen Drake sourit.

— Toujours flegmatique, à ce que je vois ! dit-il. Je ne sais pas comment tu peux faire !... Il y a combien de temps que tu n'es pas allé en Angleterre ?

— Sept ans... Presque huit !

— Ça commence à bien faire !... Le miracle, c'est que tu ne sois pas devenu tout à fait un indigène !

— Je le suis peut-être devenu...

Il y eut un silence.

— Et tu as fait des projets pour la durée de ton séjour là-bas ? demanda Drake.

— Mon Dieu... Oui et non...

Le visage tanné de Thomas Royde avait viré au rouge brique.

— Tiens ! Tiens ! s'exclama joyeusement Drake. Il y a une femme là-dessous !

— Ne dis donc pas de bêtises !

Royde tira de sa vieille pipe quelques bouffées précipitées, puis, rompant avec toutes ses habitudes, il prolongea la conversation. Généralement, il ne parlait jamais le premier.

— J'ai idée, dit-il, que je vais trouver du changement là-bas !

— Je me suis toujours demandé, fit Drake, pourquoi, à ton dernier congé, tu avais brusquement décidé de ne pas aller en Angleterre. Et au dernier moment encore !

Royde haussa les épaules.

— Cette chasse aux fauves me tentait... Et puis, je venais de recevoir de mauvaises nouvelles d'Angleterre.

— Excuse-moi, je l'avais oublié… La mort de ton frère, tué dans ce stupide accident d'auto…

Royde fit oui de la tête.

Drake, cependant, se disait que c'était là une raison bien curieuse de renoncer à un séjour en Angleterre. Après tout, Thomas avait une mère et, à ce moment-là plus qu'à tout autre, elle eût été heureuse de le revoir. Et, soudain, Drake se souvint d'une chose : Thomas avait annulé son passage avant que ne lui parvînt la nouvelle de la mort de son frère. Drôle d'oiseau, quand même !

— Ton frère et toi, dit-il, vous étiez de grands copains ?

— Adrian et moi ?… Pas tellement !… On n'avait pas suivi les mêmes routes. Il était au barreau…

— Oui, bien sûr. C'est une autre existence que la nôtre. Un appartement à Londres, des soirées, des dîners, une vie qu'on gagne en faisant travailler sa langue…

Drake pensait qu'Adrian devait, en effet, être un type bien différent de Thomas-le-Taciturne.

— Ta mère vit toujours ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et tu as aussi une sœur, je crois ?

— Non.

— Ah ? Je croyais… Sur cet instantané, pourtant…

— Ce n'est pas ma sœur, c'est une parente, une vague cousine… Élevée avec nous parce qu'elle était orpheline…

Drake remarqua que, cette fois encore, un peu de rouge venait aux joues bronzées de son ami.

— Mariée ? demanda-t-il.

— Elle l'était. C'est elle qui avait épousé ce Nevile Strange dont je t'ai parlé…

— Ah, oui !… Le joueur de tennis…

— Oui. Ils ont divorcé.

Drake ne dit rien, mais sa conviction était faite : Royde n'allait en Angleterre que pour courir sa chance auprès de la « vague cousine ».

Charitable, il parla d'autre chose.

— Tu as l'intention de pêcher ou de chasser ?

— Pour commencer, je vais à la maison. Après, j'irai sans doute faire un peu de voile à Saltcreek.

— Je connais. Un gentil coin… Avec un délicieux petit hôtel à la mode d'autrefois…

— Le Balmoral… C'est là que je descendrai, si je ne vais pas chez des amis à moi qui ont une maison là-bas…

— Sympathique, tout ça !

— Oui. Ce qui me plaît surtout, c'est que Saltcreek est un endroit tranquille. On ne s'y écrase pas !

— Pour ça, non ! fit Drake. C'est un de ces trous où il ne se passe jamais rien !

29 mai.

— Convenez, dit le vieux Mr Treves, que c'est véritablement très ennuyeux ! Depuis vingt-cinq ans je descends régulièrement à l'hôtel de la Marine, à Leahead, et voilà qu'ils se mettent à tout jeter bas sous prétexte de transformations ! Ils ont découvert qu'il leur fallait agrandir la façade ! C'est complètement idiot… Pourquoi ne laissent-ils pas les choses comme elles sont ? Leahead a un petit air vieillot qui fait tout son charme. Pourquoi vouloir le moderniser ?

— J'imagine, dit Rufus Lord, qu'il y a là-bas d'autres hôtels…

— Sans doute, mais je n'irai probablement pas à Leahead. À l'hôtel de la Marine, Mrs Mackay avait compris exactement ce que je cherchais et j'étais chez moi. J'avais la même chambre chaque année, les domestiques ne changeaient guère et la cuisine était excellente, pour ne pas dire parfaite !

— Pourquoi n'iriez-vous pas à Saltcreek ?… Il y a là-bas un hôtel à l'ancienne mode, le Balmoral, qui est tenu par des gens que je connais, les Rogers. Elle, c'est l'ancienne cuisinière du vieux lord Mounthead, qui avait la meilleure table de Londres. Elle a épousé son maître d'hôtel et ils se sont établis là-bas.

L'hôtel vous plairait : du calme, pas de jazz, un service bien fait et une cuisine de tout premier ordre…

— C'est une idée, une très bonne idée… Y a-t-il une terrasse couverte ?

— Oui. Il y a une grande véranda prolongée par une terrasse. Ombre ou soleil, on peut choisir ! J'ai quelques amis dans la région, pour lesquels je vous donnerai des lettres d'introduction. La vieille lady Tressilian habite à deux pas. C'est une femme adorable, bien qu'elle soit maintenant complètement immobilisée…

— Est-ce que c'est la veuve du juge ?

— Elle-même…

— J'ai connu Matthew Tressilian et je crois avoir rencontré sa femme… Une charmante personne, si je me souviens bien… Mais ça remonte loin… Saltcreek est bien près de Saint-Loo, n'est-ce pas ?… Moi aussi, j'ai beaucoup d'amis par là… Plus j'y pense et plus je trouve votre idée excellente. Je vais écrire pour demander des renseignements. J'aimerais arriver là-bas vers le 15 août et y rester jusqu'au 15 septembre. J'espère qu'il y a un garage et qu'ils ont de quoi loger mon chauffeur…

— Mais certainement !

— C'est que je dois faire attention ! Mon cœur ne me permet plus les promenades où il faut monter et j'aimerais bien que ma chambre fût au rez-de-chaussée. Il est vrai qu'il y a sans doute un ascenseur…

— Il y a un ascenseur.

— J'ai l'impression, conclut Mr Treves, que, grâce à vous, le problème de mes vacances est résolu. Je serai ravi de renouer connaissance avec lady Tressilian…

28 juillet.

Penchée en avant, les coudes sur les genoux, Kay Strange, en short et le torse moulé dans un jersey canari, ne perdait pas un geste des joueurs. Le tournoi de Saint-Loo tirait à sa fin et,

dans la demi-finale du « simple-messieurs », Nevile se trouvait aux prises avec le jeune Merrick, que l'on considérait comme une des futures vedettes du tennis britannique. Merrick était incontestablement un brillant joueur – certaines de ses balles de service étaient impossibles à reprendre – mais il lui arrivait de commettre des fautes et l'expérience et l'habileté manœuvrière de son aîné paraissaient en fin de compte devoir l'emporter.

Ils jouaient le dernier set et la marque donnait trois jeux partout.

Ted Latimer se glissa sur le siège voisin de celui de Kay et dit, de sa voix traînante et gouailleuse :

— Une épouse amoureuse regarde son mari en train de forcer la victoire !

Elle sursauta.

— Vous m'avez fait peur ! Je ne savais pas que vous étiez là !

— Je suis toujours là ! Vous devriez commencer à le savoir ! Depuis le temps !

Ted, à qui ceux qui ne l'aimaient pas reprochaient d'avoir l'air d'un métèque, était un très bel homme de vingt-cinq ans. Son teint bronzé s'harmonisait avec ses cheveux d'un noir de jais et ses grands yeux sombres, au regard expressif. Doué d'une voix agréable et prenante, il savait en user pour charmer.

Ils s'étaient dorés côte à côte au soleil de Juan-les-Pins, ils avaient beaucoup dansé ensemble – il dansait de façon remarquable – beaucoup joué au tennis. Ils n'étaient pas seulement des amis, mais des alliés.

Le jeune Merrick servit. La balle fut magistralement retournée par Nevile, qui la plaça dans l'angle extrême du court, où elle ne pouvait être reprise.

— Nevile a un très bon revers, dit Ted. Je l'aime mieux que son coup droit. Le revers, c'est justement le point faible de Merrick, et Nevile le sait. Merrick va avoir l'occasion de s'en apercevoir…

On annonça : « Quatre jeux à trois ! Strange mène ! »

Nevile gagna le jeu suivant, sur son service. Merrick s'énervait et jouait mal.

— Les choses marchent bien pour Nevile, dit Latimer.

Merrick, cependant, se reprenait. Il se montrait prudent et son jeu devenait plus varié. Il remonta à « cinq jeux partout ».

— Ce garçon-là a de la tête, observa Latimer, et son jeu de jambes est de premier ordre. Nous allons avoir une drôle de partie !

Ils se retrouvèrent ensemble à « sept jeux partout » et Merrick prit finalement le meilleur, l'emportant par neuf jeux à sept.

Nevile s'avança au filet et serra la main de son heureux adversaire. Il avait un sourire un peu triste.

— L'âge a parlé, dit Latimer. Dix-neuf ans contre trente-trois !... Mais je peux vous dire, Kay, pourquoi Nevile n'a jamais été un grand champion : il sait trop bien perdre.

— Vous dites des bêtises !

— Jamais de la vie ! Nevile est trop beau joueur. Jamais il ne se mettra en colère à l'idée qu'il va perdre un match !

— Naturellement, non ! Ça ne se fait pas !

— Oh ! mais si ! Ça se fait !... Nous en avons vu bien des exemples !... Je connais de grandes raquettes qui sont des paquets de nerfs et qui savent tirer parti du moindre incident de jeu !... Nevile, lui, est toujours prêt à prendre le compte avec le sourire. Que le meilleur gagne et autres fariboles ! C'est l'esprit sportif tel qu'on l'enseigne dans les collèges ! Il me fait hausser les épaules. Je n'ai pas fait d'études, Dieu merci !

Kay détourna la tête.

— C'est vilain, l'envie !

— La rosserie, aussi !

— Je voudrais bien, voyez-vous, que vous ne montriez pas si clairement que vous n'aimez pas Nevile !

— Et pourquoi l'aimerais-je ?... Il m'a pris celle qui devait être ma femme !

— Vous savez bien que ce n'est pas vrai !

— Je sais. À nous deux, on n'avait pas quatre sous ! Malgré ça...

— Taisez-vous, Ted !... J'aimais Nevile, je l'ai épousé...

— Et c'est un chic type, tout le monde s'accorde à le proclamer...

— Vous tenez absolument à me faire de la peine ?

Elle s'était retournée vers lui. Elle lui sourit, il lui rendit son sourire et gentiment parla d'autre chose.

— Contente de vos vacances, Kay ?

— Assez. Nous avons fait une croisière magnifique, mais je commence à en avoir par-dessus la tête des tournois de tennis.

— Il vous en reste encore pour un mois…

— Je sais. Mais, en septembre, nous irons passer quinze jours à la Pointe-aux-Mouettes…

— À ce moment-là, je serai à l'hôtel d'Easterhead Bay. Ma chambre est retenue.

— Nous serons toute une collection, là-bas ! Nevile, moi, son « ex » et je ne sais quel planteur malais, qui vient d'arriver en congé.

— Un curieux assortiment, en effet !

— Sans compter la cousine mal fagotée, la pauvre fille qui s'use le tempérament à dorloter la vieille dame… et qui n'en tirera aucun bénéfice, puisque c'est à Nevile et à moi que la fortune doit revenir !

— Peut-être qu'elle n'en sait rien !

— Ça ne manquerait pas de piquant.

Elle jouait avec une raquette qu'elle faisait tourner dans sa main et visiblement pensait à autre chose.

Au bout d'un instant, d'une voix étrange et très bas, elle murmura :

— Oh ! Ted !

Il se pencha vers elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ?

Elle soupira :

— Rien… Seulement, quelquefois, quand je réfléchis, j'ai la frousse… J'ai peur et je me sens toute drôle !

— Ça ne vous ressemble guère !

— Non, hein ?

Elle le regarda, puis dit, son sourire retrouvé :

— De toute façon, vous serez à l'hôtel d'Easterhead Bay !

— Ça, fit-il, vous pouvez y compter !

Kay se leva et alla retrouver Nevile à la sortie du vestiaire des joueurs.

— Je vois, dit-il, que notre petit ami est arrivé.

— Ted ?

— Oui… Le fidèle caniche… Je dis « caniche », mais « lézard » serait plus juste…

— On voit que tu ne l'aimes pas !

Il haussa les épaules.

— Oh ! il ne me gêne pas !… Si ça t'amuse de le faire marcher…

— Est-ce que tu serais jaloux ?

Il la regarda, avec un étonnement sincère.

— De Latimer ?… Tu plaisantes !

— Tu sais, fit-elle, qu'il passe pour être très séduisant ?

— Mais, il l'est, séduisant ! Il a le charme des Américains du Sud !

— Tu es jaloux !

Il lui prit le bras doucement et dit :

— Non, ma chérie, je ne suis pas jaloux. Tu peux avoir des amoureux transis et même t'offrir toute une cour d'adorateurs, je n'y vois aucun inconvénient ! C'est à moi que tu appartiens et c'est l'essentiel !

— Tu es bien sûr de toi ! répondit-elle d'un petit ton pincé.

— C'est vrai… Mais c'est parce que c'est le Destin lui-même qui s'est occupé de nous ! Il nous a mis en présence et il s'est arrangé ensuite pour que nous nous retrouvions !… Nous nous rencontrons à Cannes, je file sur Estoril, et quelle est la première personne que je vois là-bas ? Kay, l'adorable Kay, en chair et en os !… J'ai compris que le Destin s'intéressait à nous et que je ne lui échapperais pas…

— Ce n'était pas tout à fait le Destin. C'était moi…

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ce que je dis… À Cannes, je t'avais entendu dire que tu allais à Estoril. Alors, j'ai fait le siège de maman… et c'est pour ça que, la première personne que tu as rencontrée là-bas, c'était moi !

Il la regarda un moment, silencieux. Inconsciente, elle souriait.

— Tu ne m'avais jamais dit ça, fit-il lentement.

— Il valait mieux garder ça pour moi ! Ça pouvait te donner une trop haute opinion de toi-même !… Mais j'ai toujours été

très forte pour tirer des plans ! Les choses n'arrivent que si l'on s'arrange pour qu'elles arrivent. Tu m'appelles quelquefois ta petite cinglée, mais je ne suis pas si folle que ça !... Je sais provoquer les événements et je suis capable de les préparer de très loin...

— Un puissant cerveau, en somme !

— Il est facile de se moquer !

— Je ne me moque pas, dit Nevile, avec une soudaine amertume. Je suis simplement en train de découvrir la femme que j'ai épousée !... Ça s'écrit « Destin » et ça se prononce « Kay » !

Elle leva les yeux vers lui.

— Tu n'es pas fâché, n'est-ce pas, Nevile ?

D'une voix lointaine, il répondit :

— Mais non, Kay... Pourquoi veux-tu que je sois fâché ?

10 août.

Lord Cornelly, le richissime, l'excentrique lord Cornelly, était assis derrière le bureau monumental, qui depuis des années faisait son orgueil quotidien et sa joie. Ce meuble, de dimensions extraordinaires, on l'avait fait sur ses indications, il lui avait coûté fort cher et toute la décoration de la pièce n'existait que pour le mettre en valeur. L'effet était grandiose, un peu gâché toutefois par l'inévitable présence de lord Cornelly ; un petit homme tout rond, insignifiant et banal, qui, derrière ce bureau monstrueux, semblait réduit aux proportions d'un nain.

Une élégante secrétaire, dont la blondeur était en parfaite harmonie avec le luxe ambiant, glissa silencieusement sur le parquet ciré et vint poser devant lord Cornelly une feuille de papier sur laquelle son regard s'abaissa.

— MacWhirter ? dit-il. MacWhirter ?... Connais pas !... Jamais entendu parler de lui !... Il a un rendez-vous ?

Sur la réponse affirmative de la blonde secrétaire, il réfléchit de nouveau.

Et la lumière se fit.

— MacWhirter ! Mais bien sûr ! MacWhirter !… Envoyez-le-moi tout de suite !

Un petit rire le secouait, qui ressemblait à un gloussement. Il se sentait d'excellente humeur.

Il se renversa dans son fauteuil et considéra longuement l'homme qu'il avait convoqué.

— Ainsi, fit-il, vous êtes MacWhirter ?… Angus MacWhirter ?

— Angus MacWhirter, oui, monsieur !

La voix était un peu sèche. L'homme se tenait debout, bien droit. Son visage était sévère.

— C'est bien vous qui travailliez avec Herbert Clay ?

— Oui, monsieur.

Lord Cornelly se mit à rire.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit-il ensuite. Clay s'est vu retirer son permis de conduire, simplement parce que vous n'avez pas voulu dire comme lui et jurer qu'il ne marchait pas à plus de trente à l'heure ! Il nous a raconté ça au grill du Savoy. Il en était vert !… « Tout ça, répétait-il, à cause de cette sale tête de cochon !… » Il en bégayait !… Alors, savez-vous ce que je me suis dit ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Le ton était un peu froid, mais lord Cornelly, qui savourait ses souvenirs, n'y prit point garde.

— Je me suis dit, reprit-il, que vous étiez exactement le genre de type avec qui je pourrais m'entendre ! Un homme qu'on ne pourrait pas soudoyer, à qui on ne peut pas faire dire de mensonges ! C'est moins courant qu'on ne pense !… Notez que, moi, je ne vous demanderai pas de mentir ! Mes affaires n'exigent pas ça !… Non ! Seulement, j'ai besoin de gens qui soient vraiment honnêtes… et il n'y en a pas tellement !

Il se mit à rire et mille petites rides s'inscrivaient sur son visage simiesque. Impassible, MacWhirter attendait.

Brusquement, lord Cornelly cessa de rire.

— Si vous voulez un emploi, MacWhirter, dit-il, j'en ai un pour vous !

— Ça m'arrangerait.

— Il s'agit d'un poste important, que je ne puis confier qu'à un homme qui a des références – les vôtres me suffisent, je m'en suis inquiété – et, surtout, à un homme en qui je puisse avoir la plus absolue confiance.

Il se tut. MacWhirter restait muet.

— Alors, reprit lord Cornelly, puis-je réellement avoir confiance en vous ?

— Ce n'est pas parce que je vous aurai dit oui, fit MacWhirter, que vous serez renseigné là-dessus !

La réponse parut enchanter lord Cornelly.

— Parfait ! s'écria-t-il. Vous êtes bien l'homme que je cherche. Asseyez-vous !... Connaissez-vous l'Amérique du Sud ?

Longuement, il expliqua à MacWhirter ce qu'il attendait de lui. Une demi-heure plus tard, l'Écossais se retrouvait dans la rue, titulaire d'un emploi intéressant, extrêmement bien payé et plein d'avenir.

Le Destin, après lui avoir fait grise mine, se décidait à lui sourire. Il en éprouva une certaine satisfaction, mais il ne pouvait dire que la chose le transportait d'allégresse. Ce qui l'amusait, parce qu'il avait le sens de l'humour, c'était de devoir le poste qu'il allait occuper aux manifestations de mauvaise humeur de son ancien patron. Pour le reste, il reconnaissait qu'il avait de la chance, mais il n'avait même pas envie de s'en réjouir. Puisqu'il fallait vivre, il vivait. Mais il ne fallait pas lui demander d'y prendre plaisir. Sept mois plus tôt, il avait essayé de mettre fin à ses jours. Le sort avait voulu qu'il se ratât. Il ne lui en était pas autrement reconnaissant. Certes, il n'essaierait plus de mourir. De cela, il n'était plus question. Une tentative de suicide exige une certaine somme de misère, de désespoir et de passion. On ne se tue pas simplement parce qu'on considère que la vie est une suite d'événements dépourvus d'intérêt. Il acceptait de vivre, mais il ne fallait pas attendre de lui de l'enthousiasme.

Il était assez content que son nouvel emploi dût l'éloigner de l'Angleterre. Fin septembre, il s'embarquerait pour l'Amérique

du Sud. D'ici là, il ne manquerait pas d'occupations : il lui faudrait, dans les semaines à venir, s'équiper, faire des achats nombreux, se familiariser aussi avec certains aspects assez compliqués des affaires de lord Cornelly. Il n'aurait guère, avant de quitter l'Angleterre, que huit jours de loisirs. Qu'en ferait-il ? Les passerait-il à Londres ou à la campagne ?

Une idée peu à peu s'imposait à son esprit.

Saltcreek ?

Plus il y songeait, plus il avait envie de retourner à Saltcreek.

Il lui semblait que, maintenant, ce serait un pèlerinage amusant.

19 août.

L'inspecteur-chef Battle était dégoûté. Ni plus, ni moins.

— Et voilà ! conclut-il. Au total, pour mes vacances, j'ai le bonjour !

Mrs Battle était navrée. Mais étant depuis de longues années la femme d'un officier de police, elle prenait sa déception avec une certaine philosophie.

— Puisqu'on n'y peut rien, fit-elle, résignons-nous !... J'espère qu'il s'agit d'une affaire intéressante...

— Même pas !... Elle a mis le Foreign Office sur les dents, mais ça ne prouve rien !... Tu les connais, ce sont de beaux messieurs, grands, minces et distingués, qui n'ont jamais une minute et qui déplacent de l'air... Pour le reste, zéro !... J'ai idée que je tirerai ça au clair en moins de deux et que j'arriverai à leur sauver la face... Seulement, je connais ce genre d'enquêtes et celle-ci ne sera certainement pas de celles que je raconterais si j'avais la folle envie d'écrire mes mémoires !

— Nous pourrions retarder nos vacances, proposa timidement Mrs Battle.

— Il n'en est pas question. Tu iras à Birlington avec les petites, comme convenu. Les chambres sont retenues depuis le

mois de mars, on ne va pas les décommander maintenant. Quant à moi, j'irai y passer huit jours avec Jim quand tout sera réglé…

Jim était l'inspecteur Jim Leach, le neveu de Battle.

— D'ailleurs, poursuivit-il, Saltington est tout près d'Easterhead Bay et de Saltcreek. Je m'arrangerai pour aller faire une pleine eau de temps en temps…

Mrs Battle semblait sceptique.

— Tels que je vous connais tous les deux, dit-elle, il est plus probable qu'il te demandera de lui donner un coup de main s'il a une affaire en train…

— Avec ça qu'ils en ont, à cette époque de l'année ! Ils sont obligés, pour faire quelque chose, de s'occuper des dames qui volent des bas de soie dans les grands magasins !… Et, d'ailleurs, Jim se débrouille très bien tout seul et il n'a besoin de personne pour penser à sa place…

Mrs Battle soupira.

— Espérons que tout se passera comme tu le souhaites !… Mais c'est bien ennuyeux quand même !

Que veux-tu ? dit Battle. Ce sont des coups durs qui nous sont envoyés pour nous éprouver !

BLANCHE-NEIGE ET ROSE-ROUGE

I

À sa descente du train, Thomas Royde trouva Mary Aldin, qui l'attendait sur le quai.

Bien qu'il ne se souvînt d'elle que vaguement, il la reconnut tout de suite. Elle avait toujours l'air décidé qu'il lui connaissait.

— Bonjour, Thomas ! dit-elle, l'appelant par son prénom, comme autrefois. Je suis bien contente de vous revoir ! Après tant d'années !

— C'est gentil à vous d'être venue m'attendre !... J'espère que je ne vous dérange pas trop ?

— Vous ne me dérangez pas du tout !... Je dirai même : « Au contraire ! » car nous avons des raisons toutes spéciales d'être particulièrement heureux de vous avoir... C'est votre porteur ?... Dites-lui de nous suivre, la voiture est devant la gare !

Les bagages empilés dans la Ford, Mary s'installa au volant, Royde s'asseyant à côté d'elle. Il remarqua qu'elle conduisait bien, prudente et adroite tout ensemble.

Saltcreek était à une dizaine de kilomètres de Saltington. On sortit de la petite ville aux rues encombrées – c'était jour de marché – et, une fois sur la route, Mary reprit la conversation.

— Je vous l'ai dit, Thomas, et c'est vrai, votre visite tombe à pic ! La situation à la Pointe-aux-Mouettes est assez tendue, or, l'arrivée d'un étranger, qui est un vieil ami, ne peut qu'apporter une heureuse diversion.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Comme toujours, il ne manifestait qu'une curiosité modérée. Il semblait poser la question plus par politesse que

par désir de savoir et rien ne pouvait être plus agréable à Mary Aldin. Elle avait terriblement besoin de parler, mais il ne lui déplaisait pas que ce fût à quelqu'un que la chose n'intéressait pas trop.

— Eh bien ! fit-elle, la situation est délicate en ce sens que nous avons là-bas en ce moment Audrey, comme vous le savez probablement, et aussi Nevile et sa nouvelle femme !

La nouvelle parut surprendre Thomas Royde.

— C'est en effet, dit-il après réflexion, une situation assez embarrassante.

— Dont Nevile, ajouta-t-elle, porte toute la responsabilité. Car c'est une idée de lui…

— À quoi rime-t-elle ?

Mary éleva une seconde ses deux mains au-dessus du volant en un geste qui exprimait sa totale incompréhension.

— J'imagine, dit-elle ensuite, qu'il trouve ça moderne. On se comprend tous et on est tous des amis ! C'est le principe… Seulement, dans la pratique, ça fonctionne plus ou moins…

— Je m'en doute. À quoi ressemble l'épouse numéro deux ?

— Kay ?… C'est une jolie fille. Plutôt trop jolie…Toute jeune…

— Il l'aime ?

— Oui. Il est vrai qu'ils ne sont mariés que depuis un an…

Thomas Royde, un sourire au coin de la bouche, tourna la tête vers Mary.

Vivement elle ajouta :

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire !

— Croyez-vous ? s'exclama-t-il. J'ai bien l'impression que si !

Elle sourit.

— Que voulez-vous ?… On ne peut pas ne pas remarquer qu'ils n'ont pas grand-chose de commun… Leurs amitiés, par exemple…

Elle laissa en suspens la phrase commencée.

— C'est bien sur la Riviera qu'il l'a rencontrée ? demanda Thomas. Je pose la question, parce que, de ce mariage, je ne sais que ce que maman m'a écrit, c'est-à-dire très peu de chose…

— Oui. Ils se sont vus pour la première fois à Cannes. Elle a fait sur Nevile une vive impression, mais elle n'était pas la première et je suis convaincue que, s'il n'avait dépendu que de lui, les choses en seraient restées là. Il était très épris d'Audrey…

Thomas acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je ne crois pas, poursuivit-elle, qu'il désirait divorcer. Je suis même sûre du contraire. Mais la petite savait ce qu'elle voulait. Elle lui racontait qu'elle ne serait heureuse que lorsqu'il aurait quitté sa femme… Ça le flattait…

— Elle était très amoureuse de lui, probablement ?

— Je le suppose.

Elle avait dit ces derniers mots sans conviction et le regard de Thomas la fit rougir.

— Je n'en suis pas certaine, expliqua-t-elle. Il y a un jeune homme qui rôde perpétuellement autour d'elle, une espèce de petit rigolo, qui est un vieil ami à elle, et, quand je les vois, je ne peux pas m'empêcher de me demander si le fait que Nevile a de l'argent n'a pas joué un grand rôle dans ce mariage. Autant que je sache, elle n'avait pas le sou…

Elle se tut soudain, un peu honteuse.

Elle laissa à Thomas le temps d'exprimer son opinion – un « Hum ! Hum ! » qui ne l'engageait guère – et reprit :

— À vrai dire, je ne suis peut-être qu'une mauvaise langue… Kay est extrêmement belle, infiniment séduisante et je dois tout simplement être jalouse d'elle, comme une vieille fille que je suis !

Royde la regardait. Son visage impénétrable ne laissait rien deviner de ses pensées.

— Mais, dit-il, au bout d'un instant, vous faisiez allusion tout à l'heure à une situation difficile… En quoi est-elle difficile ?

— La vérité, répondit-elle, est que je n'en ai pas la moindre idée !… Et ce n'est pas le moins curieux de l'affaire… Naturellement, nous avions consulté Audrey qui, charmante comme toujours, nous avait dit ne voir aucun inconvénient à rencontrer Kay… Audrey ne se trompe jamais et ce qu'elle fait est toujours bien fait… Avec eux, elle est parfaite. Elle est très réservée, comme vous savez, on ne sait jamais ce qu'elle pense

ou ce qu'elle ressent… Mais, en toute sincérité, elle ne paraît pas souffrir de leur présence…

Il dit lentement :

— Pourquoi en souffrirait-elle ?… Après tout, trois ans ont passé…

— C'est vrai… Mais les gens comme Audrey n'oublient pas et elle aimait beaucoup Nevile.

Avec un geste d'agacement mal réprimé, il répliqua :

— Oui, mais elle n'a que trente-deux ans !… Elle a toute sa vie devant elle…

— Sans doute… Mais son divorce l'avait vivement affectée. Vous savez que, pendant un certain temps, elle a fait de la dépression nerveuse ?

— Je sais, maman me l'a écrit…

— Dans un certain sens, je crois que c'est une bonne chose pour votre mère qu'elle ait eu à s'occuper d'Audrey… Ça l'a distraite de son propre chagrin… La mort de votre frère, qui nous a, à tous, fait tant de peine…

— Pauvre vieil Adrian !… Il conduisait toujours trop vite…

Il y eut un silence. Mary agita le bras par la portière pour indiquer qu'elle allait prendre la petite route sinueuse qui descendait sur Saltcreek.

— Thomas, demanda-t-elle peu après, vous connaissez bien Audrey ?

— Oui et non… Je ne l'ai pas vue beaucoup depuis une dizaine d'années…

— Non, mais vous l'avez connue enfant. Pour Adrian et pour vous, elle était un peu comme une sœur…

Il approuva d'un signe de tête.

— Peut-on dire, poursuivit-elle, que sous certains rapports elle n'est pas absolument… équilibrée ?… Le mot est gros et il traduit mal ma pensée. Ce que je veux dire, c'est que j'ai le sentiment qu'il y a chez elle quelque chose qui ne va pas ! Elle me paraît si détachée de tout, elle semble regarder la vie avec une telle indifférence que j'en arrive parfois à me demander ce qu'il y a derrière cette façade d'impassibilité, à me demander si Audrey est parfaitement normale… Ce qui m'inquiète, c'est ça !… Je sais que l'atmosphère de la maison a une influence

fâcheuse sur tout le monde, que nous sommes tous nerveux et irritables… Mais, en ce qui la concerne, elle, il y a quelque chose et c'est bien ce qui me fait peur !

— Ce qui vous fait peur ?

Le ton exprimait une vive surprise et un peu de scepticisme.

Elle eut un petit rire contraint, puis elle dit :

— Ça vous paraît absurde, n'est-ce pas ?… Eh bien ! c'est pourtant vrai !… Et c'est pourquoi je pense que votre arrivée nous fera du bien… Elle va créer une diversion… et nous en avons besoin !

Ils approchaient et déjà on apercevait une maison, bâtie sur une sorte de plateau rocheux, dont deux des côtés s'enfonçaient à pic dans la rivière. Derrière, on voyait des jardins et des courts de tennis. Quant au garage, construit après coup, il était un peu plus loin, en bordure de la route.

— Je vais rentrer la voiture tout de suite, dit Mary. Je vous rejoindrai après. En attendant, voici Hurstall qui va s'occuper de vous…

Hurstall, le vieux maître d'hôtel, saluait Thomas comme un ami retrouvé.

— Nous sommes bien heureux de vous revoir, monsieur Royde, après tant d'années !… Et Madame sera bien contente aussi !… Je crois que vous rencontrerez tout le monde dans le jardin… À moins que vous ne préfériez monter d'abord à votre chambre…

Thomas déclina l'invitation et entra dans le grand salon, dont la porte vitrée ouvrait sur la terrasse dominant la rivière, puis s'approcha de la fenêtre pour regarder, sans être vu, les deux femmes qui se trouvaient sur la terrasse. Elles y étaient seules. La première, assise sur la balustrade et adossée à une colonne, contemplait l'horizon. C'était Audrey. La seconde, allongée dans un fauteuil, ne la quittait pas des yeux. Celle-là ne pouvait être que Kay, et Thomas la surprenait « au naturel », car, ne se sachant pas observée, elle ne prenait pas la peine de composer l'expression de son visage. Royde ne se piquait pas d'être particulièrement habile à lire dans les physionomies, mais, dès cet instant, il sut que Kay détestait Audrey. C'était écrit sur sa figure…

Quant à Audrey, les yeux perdus au loin, elle paraissait ne pas avoir conscience de la présence de Kay, ou plutôt la tenir pour parfaitement négligeable.

Depuis sept ans Thomas n'avait pas vu Audrey. Avait-elle changé ?

Il se posa la question et répondit oui. Elle n'était plus tout à fait la même. Non seulement il la trouvait plus mince qu'autrefois, plus pâle, plus « éthérée », mais quelque chose en elle apparaissait nouveau, quelque chose que Thomas sentait nettement, mais qu'il lui était difficile de définir. Elle avait l'air de quelqu'un qui s'observe et se tient sur ses gardes, tout en surveillant avec une attention extrême ce qui se passe autour de soi. Elle donnait l'impression d'un être qui vit dans la hantise de voir surprendre son secret. Quel secret ?... Thomas connaissait trop peu la vie d'Audrey en ces dernières années pour se risquer à conjecturer. Il s'était attendu à la retrouver avec quelques rides, un peu vieillie par le chagrin. La réalité était tout autre. Audrey faisait songer à un enfant qui, crispant sa petite main sur un trésor dérisoire, attire immanquablement le regard sur l'objet même qu'il veut cacher.

Les yeux de Royde se portèrent ensuite sur l'autre femme, la nouvelle Mrs Strange. Une créature magnifique : Mary Aldin avait raison ; mais probablement redoutable. « Je ne lui confierais pas Audrey, pensait-il, si je lui savais un poignard dans la main ! »... Et pourtant, pourquoi aurait-elle haï la première épouse de son mari ? Audrey n'était-elle pas pour toujours sortie de l'existence de Nevile ?

Des pas sonnèrent sur la terrasse et Nevile tourna le coin de la maison. Il tenait un magazine à la main.

— Voici, dit-il, l'Illustrated Review. Je n'ai pas pu trouver l'autre...

Alors, deux choses se passèrent simultanément : cependant que Kay disait : « Donne-le-moi ! », Audrey, d'un geste machinal et sans bouger la tête, tendait la main...

Nevile s'était arrêté à égale distance des deux femmes, cruellement embarrassé. Kay ne lui laissa pas le temps de parler. Manifestement très nerveuse, elle s'écria d'une voix irritée :

— Eh bien, Nevile ! J'attends…

Surprise, Audrey tourna la tête et retira sa main.

— Excusez-moi, dit-elle, un peu confuse, j'avais cru que c'était à moi que Nevile parlait…

La nuque de Nevile – Thomas Royde le voyait de dos – s'empourpra. Puis, prenant son parti, il avança de deux pas, allant vers Audrey et lui tendant la revue.

Horriblement gênée, elle hésitait à la prendre.

— Mais, dit-elle, je ne sais si…

Cependant, Kay, d'un brusque mouvement, repoussait son fauteuil en arrière et se levait. Elle se redressa, puis, tournant les talons, s'enfuit vers le salon.

Elle vint se jeter dans Royde avant qu'il eût le temps de l'éviter. Le choc la fit reculer. Elle leva le visage vers lui, tandis qu'il s'excusait, et il comprit pourquoi elle ne l'avait pas vu : ses yeux étaient pleins de larmes.

— Qui êtes-vous ? fit-elle.

Tout de suite, elle donna elle-même la réponse.

— Ah ! oui. L'homme de l'archipel malais !

— C'est ça même ! Je suis l'homme de l'archipel !

— Vous avez bien de la chance ! s'écria-t-elle. C'est là-bas que je voudrais être ! Ou ailleurs, n'importe où ! Mais pas ici ! Je déteste cette sale maison ! Et tous ceux qui sont dedans !

Thomas n'avait jamais eu le goût des scènes. Il recula prudemment d'un pas, avec un grognement qui voulait tout dire.

Elle poursuivait :

— Ils feront bien de faire attention ! Je suis capable d'en descendre un ! Et aussi bien Nevile que l'autre, avec sa figure de fantôme !

Sur quoi, reprenant sa course, elle se sauva vers le vestibule. La porte claqua derrière elle.

Thomas restait planté au milieu du salon, assez incertain de ce qu'il devait faire, mais très satisfait du départ de la jeune femme. Il regarda la porte qui venait de se refermer sur elle avec tant de vigueur. La seconde Mrs Strange lui rappelait un animal sauvage. Il chercha lequel et se décida pour le chat-tigre.

Cependant, venant de la terrasse, Nevile, le front soucieux, entrait à son tour dans le salon.

— Tiens, s'écria-t-il, apercevant Thomas, vous êtes arrivé ? Je ne savais pas !

Le ton était celui d'un homme qui pense à autre chose.

Il demanda :

— Vous n'avez pas vu ma femme ?

— Elle vient de sortir, répondit Thomas.

Sans ajouter un mot, Nevile, toujours préoccupé, quitta la pièce.

Thomas passa sur la terrasse. Il avait le pas léger et c'est seulement quand il fut tout près d'elle qu'Audrey, s'avisant d'une présence, tourna la tête.

Elle ouvrit de grands yeux surpris, son visage prit une expression joyeuse, et, se laissant glisser de la balustrade, elle vint à lui, les mains tendues.

— Thomas ! Mon cher Thomas ! Que je suis heureuse que vous soyez venu !

Comme il prenait ses petites mains dans les siennes, Mary Aldin entra dans le salon, doucement, fit demi-tour et repartit par où elle était venue.

II

On avait donné à Nevile et à Kay deux chambres communiquant et une salle de bains. Ces pièces formaient, au premier étage, comme un petit appartement indépendant, qu'on réservait aux couples qui venaient à la Pointe-aux-Mouettes, la seule chambre à deux lits étant celle de lady Tressilian.

Nevile traversa sa chambre et entra dans celle de sa femme. Kay, qui s'était jetée sur son lit pour y pleurer tout son saoul, tourna vers lui un visage baigné de larmes.

— Te voilà tout de même ! s'écria-t-elle avec beaucoup d'humeur. Tu y as mis le temps !

Il était très calme, mais ses narines pincées et un certain pli de la bouche révélaient qu'il devait faire un effort pour se contenir.

— Que signifie cette scène ? demanda-t-il. Est-ce que tu es devenue folle ?

— Pourquoi as-tu donné cette revue à Audrey, au lieu de me la donner à moi ?

— Voyons, Kay, tu n'es pas une enfant !... On ne fait pas une histoire pour si peu de chose !

— Pourquoi est-ce à elle que tu as donné cette revue, et pas à moi ?

— Quelle importance ?

— Pour moi, ça en a !

— Je ne sais pas ce qui te prend, Kay, mais il faudrait te mettre dans la tête qu'on ne se conduit pas comme tu le fais quand on est invité quelque part ! Tu n'as donc aucune éducation ?

— Pourquoi as-tu donné cette revue à Audrey ?

— Parce qu'elle la voulait !

— Je la voulais aussi et je suis ta femme !

— Raison de plus pour que je la lui donne, à elle !... De vous deux, elle est l'aînée, et, en droit, elle ne m'est rien !

— Tout ce qu'elle voulait, c'était marquer un point contre moi !... Elle a réussi !... Puisque tu prends son parti contre moi...

— Tu parles comme une gosse stupide et jalouse. Pour l'amour de Dieu, aie un peu d'empire sur toi-même et tâche de te tenir correctement en public !

— Comme elle, je suppose ?

Il dit, très froid :

— Une chose est certaine, Kay. C'est qu'Audrey se conduit comme une dame. Elle ne se donne pas en spectacle...

— On voit bien qu'elle te monte contre moi ! Elle me déteste et elle prend sa revanche !

— Kay, je te prie d'en finir ! Tu fais un drame avec rien et tu dis des bêtises. J'en ai par-dessus la tête !

— Alors, allons-nous-en ! Partons demain !... Cette maison me fait horreur !

— Il n'y a que quatre jours que nous y sommes !

— C'est plus qu'assez !... Partons, Nevile, je t'en supplie !

— Inutile d'insister, Kay !... Nous sommes venus pour quinze jours, nous resterons quinze jours !

— Vous vous en repentirez, toi et ton Audrey !... Tu t'imagines qu'elle a toutes les vertus...

— Je ne m'imagine pas qu'elle a toutes les vertus. Je sais seulement que c'est une femme charmante, avec qui je ne me suis pas très bien conduit et qui s'est montrée très chic en me pardonnant.

— C'est là que tu te trompes !

Elle avait sauté au bas du lit. Sa colère semblait tombée.

— Audrey ne t'a pas pardonné, poursuivit-elle d'une voix posée. Plusieurs fois, je l'ai vue te regarder et c'est ce qui me permet de te le dire. Je ne sais pas ce qu'il se passe dans son esprit, mais je ne suis pas tranquille. Audrey, malheureusement, est de ces gens qui ne laissent pas deviner ce qu'il pensent...

— Dommage que ces gens-là ne soient pas plus nombreux !

— C'est pour moi que tu dis ça ?

— Mon Dieu, on ne peut pas dire que tu dissimules beaucoup ! Chaque fois que tu es de mauvaise humeur, tu exploses, et pour la plus petite contrariété, c'est la même chose ! Tu te rends ridicule... et moi aussi !

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

Elle parlait d'une voix glacée.

Il répondit sur le même ton.

— Je regrette, Kay, que tu ne t'en rendes pas compte, mais c'est la simple vérité : tu ne te domines pas plus qu'une enfant !

Kay, comme pour lui donner raison, une fois encore s'emporta :

— Tandis que toi, n'est-ce pas, tu ne perds jamais ton sang-froid ?... Il peut arriver n'importe quoi ! Monsieur reste calme comme un pape !... Tu veux mon avis ?... Tu es une chiffe, et rien d'autre ! Pourquoi ne t'énerves-tu jamais ?... Pourquoi ne jures-tu jamais ? Pourquoi ne te fâches-tu pas ?... Même contre moi !... Pourquoi ne m'envoies-tu jamais promener ? Pourquoi ?...

Nevile poussa un profond soupir, haussa les épaules, leva les yeux au plafond et dit simplement :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Puis, pivotant sur les talons, il sortit de la chambre.

III

— Je vous retrouve, Thomas, tel que je vous ai connu quand vous aviez dix-sept ans, dit lady Tressilian. Vous avez toujours votre regard de hibou… et vous n'avez pas plus de conversation aujourd'hui que vous n'en aviez à l'époque. Comment cela se fait-il ?

Thomas esquissa un geste vague.

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu le don de la parole, voilà tout !

— Ce n'est pas comme Adrian !… Quel brillant causeur il faisait !

— C'est peut-être pour ça… Il parlait pour nous deux.

— Pauvre Adrian !… Un garçon qui promettait tellement !

Lady Tressilian donnait audience à Thomas – c'était bien le mot qui convenait – et, fidèle à ses habitudes, elle le recevait seul. Elle préférait n'avoir qu'un seul visiteur à la fois. La conversation la fatiguait moins et elle en profitait mieux.

— Vous êtes ici depuis vingt-quatre heures, reprit-elle, abordant un autre sujet. Que dites-vous de la situation ?

— La situation ?

— Ne faites pas celui qui ne comprend pas, vous savez très bien de quoi je veux parler. Vous n'avez pas remarqué le singulier trio que j'abrite sous mon toit ?

Thomas s'en tint à une réponse prudente.

— Il y a quelques frictions…

La vieille dame sourit. Ses yeux brillaient de malice.

— Je vous avouerai, Thomas, que tout cela m'amuse beaucoup. Cette rencontre, ce n'est pas moi qui l'ai voulue. J'ai même fait ce que j'ai pu pour l'empêcher. Nevile s'est entêté. Il tenait absolument à ce que ces deux femmes fussent ici ensemble. Eh bien ! elles y sont… et il récolte ce qu'il a semé !

Thomas Royde semblait assez mal à l'aise.

— C'est bizarre, dit-il.

— En ce sens que ?

— Je n'aurais jamais cru que Strange fût homme à manigancer cette rencontre…

— Je suis contente de vous entendre dire ça, car c'est mon sentiment, à moi aussi. Ça ne lui ressemble pas. Comme la plupart des hommes, Nevile est plutôt assez soucieux d'éviter les histoires et tout ce qui peut lui causer quelque ennui. C'est pourquoi, dès le début, j'ai pensé que l'idée de cette rencontre ne venait pas de lui. Mais, alors, de qui est-elle ?

Après une courte pause, elle ajouta :

— D'Audrey ?

Il protesta avec vivacité.

— Non, certainement pas !

— Pourtant, reprit lady Tressilian, j'ai peine à croire qu'elle soit de cette Kay… À moins que cette pauvre fille soit une comédienne extraordinaire… Je dois dire que je la plains presque…

— Vous ne paraissez pourtant pas l'aimer beaucoup…

— Je ne l'aime pas. Elle n'a rien dans la cervelle et elle manque de tenue, mais j'ai un peu pitié d'elle… Elle me fait l'effet d'un moustique affolé qui vient se jeter sur le globe d'une lampe !… Elle sent le danger, mais elle ne sait comment se défendre ! Alors, elle affiche sa mauvaise humeur, ses manières deviennent de plus en plus navrantes, elle se conduit comme une enfant mal élevée… et tout cela lui fait, auprès de Nevile, un tort considérable !

— À mon avis, dit tranquillement Thomas, celle qu'il faut plaindre, celle qui est dans une position délicate, c'est Audrey !

Le regard de la vieille dame se fit plus perçant.

— Vous avez toujours été amoureux d'Audrey, n'est-ce pas, Thomas ?

La question ne l'étonna pas. Il répondit, très simplement :

— Il me semble bien que oui…

Lady Tressilian sourit.

— Vous étiez déjà amoureux d'elle, reprit-elle, quand vous étiez petits, tous les deux…

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Et puis, poursuivit-elle, Nevile est venu, qui vous l'a soufflée…

— Si l'on veut, fit Thomas, un peu gêné. Car j'ai toujours su qu'avec elle je n'avais pas la moindre chance !

— Défaitiste ?

— J'ai toujours été un ours.

— Et après ?

— Pour Audrey, j'ai toujours été – et je suis toujours – « ce bon vieux Thomas » !

— Thomas le Fidèle, comme elle vous appelait !

Il sourit. Ce surnom qu'elle lui avait donné, évoquait pour lui les plus belles heures de sa jeunesse.

— C'est drôle, dit-il, il y a des années que je n'avais entendu parler de Thomas le Fidèle !

— C'est un titre qui pourrait prendre aujourd'hui une certaine valeur…

La vieille dame chercha le regard de Thomas et ajouta :

— La fidélité, voyez-vous, Thomas, est une qualité qu'on sait apprécier quand on a, comme Audrey, connu certaines épreuves. Elle est quelquefois récompensée…

Les yeux baissés, Thomas, qui jouait machinalement avec sa pipe, dit gravement :

— C'est parce que je l'espère que je suis revenu en Angleterre.

IV

Comme Hurstall revenait à l'office, Mrs Spicer lui fit remarquer « qu'il n'avait pas l'air dans son assiette ».

— Vous avez raison, dit le vieux maître d'hôtel, mais c'est le contraire qui serait surprenant !… On respire mal dans cette maison, depuis quelques jours… Tout ce qui s'y dit signifie autre chose que ce que cela a l'air de signifier !… Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais c'est la vérité vraie…

Mrs Spicer n'ayant visiblement pas saisi, Hurstall entra dans de nécessaires explications.

— Il y a deux minutes, en s'asseyant à table, miss Aldin a dit : « Eh bien ! nous voici tous réunis !... » Ça m'a donné un coup ! Ça m'a fait penser à un dompteur qui rassemblerait des animaux féroces dans une cage et qui fermerait la porte. J'ai eu l'impression tout à coup, que nous étions tous pris au piège !

Mrs Spicer était une âme simple.

— Probablement, dit-elle, que vous aurez mangé quelque chose qui ne digère pas.

Hurstall protesta :

— Ce n'est pas une question d'estomac !... Il faut voir comme ils ont les nerfs !... Tout à l'heure, la porte d'entrée a claqué. Mrs Strange – la nôtre, Mrs Audrey – a fait un saut, comme si on lui avait tiré dessus !... Et leurs silences, donc !... C'est effrayant !... C'est comme si subitement tout le monde avait peur de parler... Et puis, brusquement, ils se mettent à causer tous ensemble et ils disent la première chose qui leur passe par la tête !

— Ça doit être gênant pour tout le monde !

— La vérité, voyez-vous, madame Spicer, conclut Hurstall, c'est que deux « madame Strange » dans la maison, c'est trop !... À mon avis, ce n'est pas correct !

Cependant, un de ces curieux silences auxquels le vieux maître d'hôtel venait de faire allusion, passait sur la salle à manger.

Mary Aldin prit sur elle d'y mettre fin. Se tournant vers Kay, elle dit :

— J'ai invité votre ami, Mr Latimer, à venir dîner avec nous demain soir...

— Bravo ! répondit Kay.

Cependant, Nevile s'étonnait :

— Latimer ?... Il est donc ici ?

— Mais oui, dit Kay. Il est à l'hôtel d'Easterhead Bay.

— Nous pourrions y aller dîner un de ces soirs, proposa Nevile. Le bac fonctionne jusqu'à quelle heure ?

— Jusqu'à une heure et demie, répondit Mary.

— Parfait !... Je suppose qu'on danse là-bas, le soir...

Kay haussa les épaules.

— Les pensionnaires de l'hôtel sont presque tous centenaires !

— Ça ne doit pas être très drôle pour ton ami…

Mary détourna la conversation.

— Ce que nous pourrions faire, dit-elle, c'est aller un de ces jours prendre un bain à Easterhead Bay. Il y a une plage de sable magnifique…

À mi-voix, Thomas Royde s'adressait à Audrey :

— J'ai l'intention de faire un peu de voile, demain. Venez-vous avec moi ?

— Ça me plairait beaucoup.

Nevile, qui avait entendu, dit :

— C'est une idée !… Demain, nous pourrions faire, tous, une petite sortie en yacht…

— Mais, fit Kay, est-ce que tu ne devais pas jouer au golf ?

— Le fait est qu'il faut que j'aille faire quelques parcours sur les links. Je me suis aperçu que je me rouillais !

Mary demanda à Kay si elle jouait.

— Oui, répondit-elle. Si on veut…

— Kay, précisa Nevile, jouerait fort bien si elle voulait s'en donner la peine. Elle a des dispositions…

— Et vous, Audrey, vous jouez au golf ?

— Non, Kay. Je joue au tennis, si on peut appeler ça jouer. En réalité, je suis catastrophique…

— Faites-vous toujours du piano ? demanda Thomas.

— Non, plus maintenant !

— Dommage, fit Nevile. Tu jouais bien…

Kay regarda son mari, surprise.

— Je croyais, remarqua-t-elle, que tu n'aimais pas la musique ?

— C'est-à-dire, répondit-il, que je n'y connais rien. Je me suis toujours demandé comment Audrey pouvait couvrir une octave, elle qui a de si petites mains…

— J'ai le petit doigt très long, dit Audrey, un peu confuse. Ça doit aider…

— Le petit doigt long, fit Kay, c'est un signe d'égoïsme.

— C'est vrai ? dit Mary Aldin. Alors, je ne suis pas égoïste ! Regardez mon petit doigt…

Thomas Royde la considérait d'un air pensif.

— Je crois, Mary, dit-il, que vous avez toujours pensé aux autres bien plus qu'à vous-même…

Elle rougit et dit :

— Voyons quel est le moins égoïste de nous tous !… Comparons nos petits doigts !… Kay, je vous bats nettement… Mais j'ai une idée que je suis battue par Thomas…

— Et je crois que je surclasse tout le monde, ajouta Nevile. Regardez !

Il étalait sa main gauche sur la nappe.

— Oui, reconnut Kay, mais tu ne nous montres que ta main gauche, et, à droite, ton petit doigt est beaucoup plus long. La main gauche révélant les dons qu'on a reçus en venant au monde et la main droite le parti qu'on a tiré d'eux, l'examen de tes mains prouve que tu n'étais pas égoïste à ta naissance et que tu l'es devenu…

— Vous lisez dans les lignes de la main ? demanda Mary.

Présentant sa paume à Kay, elle ajouta :

— Une diseuse de bonne aventure m'a prédit que j'aurais deux époux et trois enfants. Il serait temps que je me dépêche !

— Ces petites croix, dit Kay, ne sont pas des enfants, mais des voyages. Vous ferez trois longues traversées…

— Ça ne me paraît guère probable non plus !

— Vous avez beaucoup voyagé ? demanda Thomas.

— Presque pas !

Il y avait dans la voix une nuance de regret.

— Ça vous plairait ?

— Énormément !

Il la regarda longuement. Il pensait à la vie de Mary Aldin, tout entière consacrée à une vieille femme, avec qui il fallait se montrer calme, douce et patiente.

— Il y a longtemps, dit-il, que vous vivez avec lady Tressilian ?

— Près de quinze ans. Je suis venue ici tout de suite après la mort de mon père, qui était paralysé depuis plusieurs années…

Répondant à la question qu'elle devinait en son esprit, elle ajouta :

— Ne cherchez plus ! J'ai trente-six ans.

— Je me demandais, en effet, quel âge vous pouviez avoir. Il est difficile de vous donner un âge…

— C'est une remarque qui pourrait être prise en mauvaise part !

— Sans doute… Mais vous savez bien comment je la fais !

Son regard un peu triste s'attardait sur le visage de la jeune femme, qui supportait cet examen sans embarras. Remarquant que ses yeux se portaient sur la mèche blanche qui courait dans sa chevelure, elle dit :

— Cette mèche blanche, je l'avais déjà quand j'étais toute petite !

— Elle me plaît beaucoup, dit-il simplement.

Comme il continuait à la dévisager, elle sourit.

— Alors, fit-elle, d'une voix amusée, le verdict ?

Il rougit.

— Je me tiens très mal, n'est-ce pas ?… On ne regarde pas les gens comme ça !… Pardonnez-moi… Je me demandais… Je me demandais quelle femme vous êtes réellement.

Elle dit vivement : « Je vous en prie ! » et, se levant, donna le signal du départ. On se dirigea vers le studio.

Mary passa son bras sous celui d'Audrey et dit :

— Demain soir, nous aurons également le vieux Mr Treves.

— Qui est-ce ? demanda Nevile.

— C'est un vieux monsieur délicieux, qui est venu nous rendre visite, avec une lettre d'introduction de Rufus Lord. Il est au Balmoral. Il a le cœur faible, il a l'air extrêmement fragile, mais ses facultés sont intactes, et il a connu une foule de gens intéressants. Il est avoué ou avocat, je ne sais pas bien…

— C'est curieux, dit Kay, avec un ricanement, ici on ne rencontre que des ancêtres !

Elle se tenait debout, dans un angle de la pièce, auprès d'une haute lampe qui éclairait doucement son visage.

Thomas Royde, qui la regardait sans lui prêter autrement attention, uniquement parce qu'elle se trouvait dans son champ de vision, s'avisa soudain qu'elle était merveilleusement belle.

D'une beauté radieuse et comme triomphante. Presque malgré lui, il chercha Audrey des yeux. Elle était pâle, diaphane, immatérielle.

Il sourit et, pour lui-même, murmura :

— Blanche-Neige et Rose-Rouge…

Mary Aldin était près de lui.

— Vous dites ? fit-elle.

Il répéta, ajoutant :

— C'est comme dans le conte de fées…

— Oui, dit-elle. C'est assez ça…

V

Mr Treves dégusta son porto en connaisseur. Un excellent vin. Qui suivait un très bon dîner, servi sans une faute, sans une erreur. La maison, d'ailleurs, était admirablement conduite. Lady Tressilian, c'était évident, n'avait pas d'ennuis avec ses domestiques.

Dommage, peut-être, que les dames n'eussent point quitté la table au moment où l'on avait fait circuler le porto. Mr Treves restait attaché aux vieux usages. Mais il fallait bien se faire aux habitudes des jeunes générations…

Songeur, il contemplait cette magnifique jeune femme qui était l'épouse de Nevile Strange. Elle était d'une rayonnante beauté. La reine de la soirée. Il y avait sur son visage comme un air de triomphe. On la sentait sûre d'elle-même, débordant de vitalité. Tant de radieuse jeunesse réchauffait les vieux os de Mr Treves. La jeunesse ! Il n'y a vraiment rien de tel ! Pas étonnant qu'un homme ait perdu la tête à cause de cette superbe fille et quitté sa femme pour l'épouser !

Audrey était assise à la droite de Mr Treves. C'était une créature charmante, une dame au vrai sens du mot, mais, l'expérience de Mr Treves ne lui laissait là-dessus aucun doute, une de ces femmes qui sont faites pour être abandonnées. Il l'observa du coin de l'œil. La tête baissée, elle regardait fixement

son assiette et son immobilité était si complète qu'il en fut frappé. À quoi pouvait-elle penser ? Elle avait de bien beaux cheveux et l'oreille, petite et d'une roseur nacrée, comme translucide, était ravissante…

Avec un léger sursaut, Mr Treves s'arracha à sa songerie. Il venait de s'apercevoir qu'on se levait de table pour passer au salon.

Kay Strange alla directement placer sur le phonographe un disque de musique de danse.

Mary Aldin s'en excusa auprès de Mr Treves.

— Je suis sûre, dit-elle, que vous détestez le jazz !

Il assura, avec plus de politesse que de sincérité, qu'il n'en était rien. Elle sourit.

— Peut-être tout à l'heure, reprit-elle, pourrions-nous faire un bridge… Mais nous aurions tort de commencer tout de suite, car je sais que lady Tressilian compte que vous irez bavarder avec elle…

— Je m'en réjouis d'avance. Lady Tressilian ne vous rejoint jamais en bas ?

— Jamais. Autrefois, elle descendait de temps en temps dans son fauteuil roulant et c'est pourquoi elle avait fait installer un petit ascenseur. Mais, maintenant, elle préfère rester dans sa chambre. Lorsqu'elle veut parler à quelqu'un, elle fait comme le roi : elle le fait mander…

— La comparaison, miss Aldin, ne manque pas de justesse. Il y a une sorte de noblesse quasi royale dans les manières de lady Tressilian…

Au milieu de la pièce, Kay, les yeux brillants, la bouche légèrement entrouverte, esquissait un tour de valse.

— Nevile, dit-elle d'une voix un peu dure, écarte donc cette table !

Il obéit, puis fit un pas vers elle. Mais délibérément elle allait au-devant de Latimer.

— Venez, Ted, faites-moi danser !

Déjà le bras de Ted l'enlaçait. Ils dansèrent. Ils formaient un couple magnifique. Les figures s'enchaînaient avec une grâce sûre et précise. Leurs mouvements étaient nets et harmonieux.

— De vrais professionnels ! dit Mr Treves à mi-voix.

Le mot fit tiquer miss Aldin, mais elle réfléchit que Mr Treves avait simplement cherché une formule qui exprimât son admiration. Elle regarda son petit visage sec et ridé. Le visage d'un sage qui ressemblerait à un casse-noisettes, pensa-t-elle. Les yeux semblaient perdus dans le vague. Mr Treves suivait ses pensées…

Nevile, après un instant d'indécision, était allé vers Audrey, debout près d'une fenêtre.

— Tu veux danser, Audrey ?

La voix était assez cérémonieuse, presque froide. On eût dit qu'il remplissait un simple devoir de politesse. Audrey hésita, puis, sans un mot, d'un mouvement de tête, indiqua qu'elle acceptait l'invitation…

Mary Aldin fit une remarque banale. Mr Treves ne répondit pas. Comme il n'avait pas jusqu'alors donné le moindre signe de surdité, comme d'autre part il était d'une scrupuleuse courtoisie, elle comprit que ses pensées l'absorbaient et l'entraînaient ailleurs. Elle ne réussit pas à déterminer s'il regardait les danseurs ou Thomas Royde, debout, solitaire, à l'autre bout de la pièce.

Soudain, Mr Treves parut redescendre sur la terre.

— Je vous demande pardon, chère mademoiselle. Vous avez dit quelque chose ?

— Rien d'intéressant. Je remarquais que nous avions un très beau mois de septembre…

— En effet. Il paraît que les paysans réclament de l'eau. C'est du moins ce qu'on m'a dit à l'hôtel…

— J'espère que vous êtes bien, là-bas ?

— Très bien. Certes, le premier jour, j'ai été assez contrarié de constater que…

Il n'acheva pas la phrase commencée. Il regardait Audrey qui, cessant de danser, s'excusait auprès de Nevile : il faisait vraiment trop lourd.

Ses yeux la suivirent tandis qu'elle passait sur la terrasse.

— Mais vas-y donc, imbécile ! murmura Mary.

Elle avait cru ne parler que pour elle-même, mais Mr Treves avait entendu. Il se tourna vers elle, un peu surpris. Elle rougit, confuse, eut un petit rire embarrassé et dit, d'un air navré :

— Voilà que je me mets à penser tout haut !… Mais c'est qu'à la fin il m'agace !… Il est trop lent !

— Monsieur Strange ?

— Non ! Thomas Royde !

Thomas, après mûre réflexion, allait se décider. Mais il était trop tard : Audrey se dirigeait vers la terrasse. Thomas resta dans son coin.

L'attention de Mr Treves se reporta sur les danseurs.

— Il danse remarquablement bien, ce monsieur… Latimer, je crois ?

— Oui, Edward Latimer… Un vieil ami de Mrs Strange, si j'ai bien compris ?

— Oui.

— Et que fait, dans la vie, ce… très décoratif gentleman ?

— À la vérité, je n'en sais rien !

Le mot était innocent, mais l'intonation le chargeait de sens.

— Il est à l'hôtel d'Easterhead Bay, reprit Mary.

— Une situation pas autrement désagréable, conclut Mr Treves.

Il rêva un instant, puis dit, comme pour lui-même :

— Il a un crâne d'une forme très particulière et fort intéressante. Ce n'est pas très visible à cause de sa coupe de cheveux, mais l'angle de la nuque est très curieux… et très rare. Le dernier homme que j'ai vu avec un crâne comme celui-ci a récolté dix ans de travaux forcés. Il avait sauvagement assommé un vieux bijoutier…

— Vous ne voulez pas dire…

— Du tout, chère mademoiselle, du tout ! Vous vous méprenez et je ne voudrais nullement dénigrer un de vos invités ! Je désirais seulement souligner le fait que le criminel le plus endurci peut offrir des points de ressemblance avec le plus charmant jeune homme du monde… C'est curieux, mais c'est comme ça !

— Savez-vous, monsieur Treves, que vous me faites peur ?

— Vous plaisantez !

— Vous êtes un observateur tellement perspicace…

Il admit que ses yeux étaient aussi bons qu'ils avaient jamais été.

— Quant à dire si c'est une chance ou non, ajouta-t-il, je ne saurais m'y risquer pour le moment !

— Comment pourrait-ce ne pas être une chance ?

Il hocha la tête d'un air de doute.

— On ne sait pas !... Il faut parfois, parce qu'on a vu, prendre des responsabilités, et il n'est pas toujours facile de décider de ce qu'on doit faire !

Hurstall entrait, apportant le café.

Il vint d'abord vers Mary et Mr Treves, qui furent servis les premiers. Il traversa ensuite le salon pour se rendre auprès de Thomas Royde, puis, sur les indications de miss Aldin, il posa son plateau sur une table basse avant de se retirer.

Tandis que Kay et Ted finissaient leur danse, Mary décidait de porter sa tasse à Audrey. Suivie de Mr Treves, elle partit vers la terrasse. Un peu avant d'arriver à la porte-fenêtre, elle s'arrêta. Mr Treves regarda par-dessus son épaule...

Audrey était assise sur la balustrade. À la clarté de lune, sa beauté semblait prendre vie. Mr Treves admira le profil, très pur, la ligne exquise qui allait du menton à l'oreille, le nez, petit et droit, la bouche finement dessinée. C'était une beauté, née des formes plutôt que des couleurs, une beauté qui subsisterait encore quand Audrey Strange serait une vieille dame.

Nevile se tenait debout devant elle.

Elle sauta à terre et, en même temps, porta la main à ses cheveux.

— Ma boucle d'oreille !... Je l'ai perdue !

— Tu crois ?

Ils se baissèrent d'un même mouvement et, ce faisant, se heurtèrent. Audrey recula sous le choc.

— Attends ! s'écria Nevile. Mon bouton de manchette est pris dans tes cheveux !... Ne bouge pas !

Elle s'immobilisa, cependant qu'il essayait maladroitement de se dégager.

Elle protestait.

— Tu me fais mal, Nevile !... Tu me tires les cheveux !... Dépêche-toi, mais fais attention !

Il s'excusait.

— Je suis navré, mais on dirait que je n'ai que des pouces !

La lune éclairait suffisamment pour que Mary et Mr Treves vissent ce qu'Audrey ne pouvait voir : le tremblement des mains de Nevile.

Audrey tremblait aussi, comme subitement saisie par le froid.

La scène se prolongeait. Mary Aldin sursauta en entendant, dans son dos, une voix qui disait : « Je vous demande pardon ! »

C'était Thomas Royde !

Il passa entre Mary Aldin et Mr Treves et, s'avançant sur la terrasse, dit :

— Voulez-vous que je vous aide, Strange ?

Mais Nevile s'écartait d'Audrey.

— Je vous remercie, fit-il. Nous y sommes arrivés tout de même !

Mr Treves remarqua que Nevile était extraordinairement pâle.

Cependant, tandis que Strange se tournait vers la mer, Thomas Royde s'occupait d'Audrey.

— Vous avez froid, lui dit-il. Vous prendrez votre café à l'intérieur…

— Justement, je l'apportais, fit Mary. Venez le boire au salon !

Ils rentrèrent.

Kay et Ted, ayant fini de danser, s'approchaient de la petite table.

Presque aussitôt, venant du vestibule, une grande femme maigre, assez âgée déjà et tout de noir vêtue, pénétrait dans la pièce.

Elle dit :

— Madame présente ses compliments à tout le monde et serait heureuse que Mr Treves voulût bien monter à sa chambre.

Il y avait dans le ton exactement la nuance de respect qui convenait.

VI

Lady Tressilian trouvait à la conversation de Mr Treves un agrément extraordinaire. Ils avaient connu les mêmes gens, ils possédaient de nombreuses relations communes et ce fut avec un égal plaisir qu'une demi-heure durant ils remuèrent des souvenirs.

— Je vous dois vraiment, dit la vieille dame, une soirée bien agréable ! Le rappel des potins et des scandales d'hier, c'est si amusant !

Mr Treves en convint.

— Un grain de malice, ajouta-t-il, donne du sel à l'existence.

— À propos, demanda lady Tressilian, que dites-vous de notre trio ?

Mr Treves affecta une incompréhension polie.

— Votre trio ?

— N'essayez pas de me faire croire que vous ne l'avez pas remarqué !... Nevile et ses femmes, puisqu'il faut préciser !

Mr Treves ne pouvait plus se dérober.

— L'actuelle Mrs Strange, dit-il, est une jeune personne infiniment séduisante.

— Audrey aussi...

Mr Treves admit que la première Mrs Strange avait du charme.

— Vous n'allez pas me prétendre, s'écria lady Tressilian, que vous comprenez qu'un homme quitte Audrey, qui est une femme remarquable, pour une poupée telle que cette Kay !

Mr Treves répliqua avec placidité que ces choses-là arrivaient souvent.

— Eh bien ! c'est écœurant ! décida la vieille dame. Si j'étais un homme, je serais vite fatigué de Kay... et je crois qu'alors je maudirais ma sottise !

Mr Treves s'empressa de dire que c'était, là encore, des choses qui se voyaient souvent.

— Car, ajouta-t-il, il est exceptionnel que les grandes flambées de passion durent très longtemps !

— Et qu'advient-il ensuite ?

— Généralement, les… intéressés trouvent des accommodements. Parfois, on assiste à un second divorce. Et le monsieur, s'il rencontre quelqu'un de sympathique, se remarie une troisième fois…

— Vos clients doivent être des Mormons. Mais Nevile n'est pas un Mormon…

— Notez qu'on voit quelquefois les anciens époux se remarier ensemble !

Lady Tressilian éleva une protestation énergique.

— Ici, je dis non ! Audrey a trop d'orgueil !

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre. Inutile de hocher la tête ! C'est une certitude…

— L'expérience m'a appris, dit lentement Mr. Treves, qu'en amour les femmes ont peu d'orgueil… quand elles en ont. C'est une qualité qu'elles revendiquent souvent dans la conversation, mais qui se manifeste peu dans leurs actes.

— Vous ne comprenez pas Audrey. Elle aimait énormément Nevile. Beaucoup trop, peut-être. Il l'a quittée pour cette fille… Je le blâme, tout en faisant la part des choses… Elle lui courait après et vous savez ce que sont les hommes !… Quoi qu'il en soit, il l'a quittée et elle n'a plus voulu le revoir !

— Et pourtant, constata Mr. Treves, elle est ici !

Lady Tressilian, assez embarrassée, essaya d'une explication.

— Je ne prétends pas comprendre ce qu'on appelle « les idées modernes », mais je ne crois pas me tromper en disant qu'Audrey n'est ici que pour montrer qu'elle est… guérie et que tout cela n'a plus pour elle la moindre importance.

Mr. Treves se tapotait le menton à petits coups.

— C'est très probablement, dit-il, ce dont elle essaie de se persuader…

— Vous croyez donc qu'elle serait encore éprise de Nevile et que… Mais non, c'est une chose que je me refuse à admettre !

— Elle est pourtant vraisemblable.

La vieille dame s'indignait.

— Mais je ne veux pas de ça !… Je ne veux pas de ça chez moi !

Une lueur malicieuse brilla dans les petits yeux de Mr. Treves.

— Vous ne voulez pas de ça chez vous, mais vous êtes déjà obligée de convenir que vous êtes inquiète. La situation est tendue. Ça se sent…

— Vous l'avez remarqué, vous aussi ?

— Il n'y a pas grand mérite et j'avoue que je suis très embarrassé. Les sentiments des uns et des autres restent obscurs. Mais, pour le reste, aucun doute : le tonneau de poudre est prêt et l'explosion peut se produire d'un moment à l'autre !

— Ne parlez pas comme Guy Fawkes[1] et dites-moi ce qu'il faut faire !

Mr. Treves écarta les mains dans un geste d'ignorance.

— Je serais incapable d'émettre la moindre suggestion. L'incendie couve quelque part. Si l'on savait où, ce serait déjà quelque chose… Mais on l'ignore…

— Ce qu'il y a de sûr, dit lady Tressilian, c'est que je ne demanderai pas à Audrey de nous quitter. Autant que j'en puisse juger, elle se comporte, dans cette situation délicate, de façon parfaite. Elle se montre courtoise, mais elle garde ses distances. Pour moi, sa conduite est irréprochable.

— Je vous l'accorde. Mais sa présence n'en a pas moins une influence certaine sur le jeune Nevile Strange !

— Nevile, lui, est loin de se conduire comme il conviendrait. Je lui parlerai. Mais il est impossible de lui demander d'abréger son séjour. Je ne puis oublier que Matthew le considérait comme son fils adoptif…

— C'est juste.

Lady Tressilian soupira discrètement.

— Vous savez, reprit-elle, baissant la voix, que c'est ici que Matthew s'est noyé ?

— Je sais…

— Bien des gens se sont étonnés de me voir rester à la Pointe-aux-Mouettes. Ce sont des gens qui ne réfléchissent pas ! Ici, je sens Matthew près de moi. Son souvenir est partout dans la maison, alors qu'ailleurs je me sentirais solitaire et

1 Guy Fawkes (1570-1606) était chef de la fameuse Conspiration des poudres.

dépaysée… Au début, je m'étais imaginée que je ne tarderais pas à le rejoindre et je le croyais d'autant plus volontiers que ma santé faiblissait. Mais je suis une de ces vieilles grilles branlantes qui tiennent toujours, une de ces éternelles invalides qui ne meurent jamais…

Elle administra un coup de poing à ses oreillers et poursuivit :

— Ça ne m'amuse pas, vous pouvez le croire ! J'avais toujours espéré que, lorsque mon heure viendrait, elle viendrait rapidement, que la Mort se présenterait à moi bien en face… Ça m'a été refusé !… Elle ne me prend pas, mais elle rôde à mes côtés, elle se glisse près de moi, m'infligeant tous les jours quelque indignité nouvelle… C'est une infirmité de plus, une maladie… Je me sens tous les jours un peu plus impuissante, et tous les jours je dépends un peu plus des autres !

— J'imagine que vous êtes entourée de dévouements. Vous avez, je crois, une vieille servante ?

— Oui. Elle s'appelle Barrett, et c'est elle qui vous a fait monter tout à l'heure. C'est le réconfort de mon existence !… Elle a son caractère, mais aussi un cœur d'or !… Elle est avec moi depuis des années…

— Et vous avez également la chance – c'est bien le mot, je crois – d'avoir miss Aldin…

— C'est bien le mot, en effet.

— C'est une parente à vous ?

— Une cousine éloignée. Une de ces pauvres créatures qui n'ont jamais eu le temps de penser à elles parce qu'elles se sont toujours sacrifiées pour les autres. Elle a d'abord soigné son père, un homme remarquable, mais exaspérant. Quand il est mort, j'ai demandé à Mary de venir s'installer chez moi et je bénis le jour où elle est entrée ici. Vous ne sauriez imaginer comme les dames de compagnie sont horripilantes ! La plupart sont comme si elles n'existaient pas et toutes sont énervantes et ennuyeuses ! Elles sont dames de compagnie parce qu'elles sont incapables de faire autre chose ! Aussi ne saurais-je dire combien je suis heureuse d'avoir près de moi Mary, qui est une femme intelligente et cultivée ! Un cerveau d'homme ! Elle a lu énormément et elle a profité de ses lectures. Je ne sais pas s'il

existe au monde un sujet dont elle ne puisse discuter ! Et, avec ça, elle s'entend comme personne à diriger la maison ! Tout marche bien et les domestiques ne se plaignent jamais ! Pas de jalousie entre eux, jamais de disputes ! Je ne sais pas comment elle s'y prend ! Il faut croire qu'elle a un tact, un doigté extraordinaire...

— Il y a longtemps qu'elle est avec vous ?

— Douze ans !... Non, plus que ça !... Treize ou quatorze ans !... Ah ! je lui dois beaucoup !

Mr. Treves acquiesça du chef. Lady Tressilian le guettait derrière ses paupières mi-closes.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle soudain. Quelque chose qui vous ennuie ?

— Rien... Une bêtise !... Mais, dites-moi, vous avez de bons yeux ?

— Oui... et je me plais à étudier les gens. Je savais toujours ce qui se passait dans la tête de Matthew !

Elle soupira et se laissa aller sur ses oreillers.

— Maintenant, mon cher ami, reprit-elle, il me faut vous dire bonsoir...

C'était un congé, mais donné avec tant de noblesse, tant de gentillesse aussi, qu'il était impossible de s'en formaliser.

— Je suis très fatiguée, ajouta-t-elle, mais votre visite m'a fait grand, grand plaisir et j'espère que vous viendrez me revoir bientôt !

— Soyez sûre que je me prévaudrai des mots que vous venez de dire. Je crains seulement d'avoir été trop bavard !

— Rassurez-vous... et pardonnez-moi ! La fatigue me prend d'un seul coup. Voudriez-vous, avant de vous en aller, sonner ma cloche ?

Mr. Treves tira délicatement le cordon qui pendait à la tête du lit, un large cordon à l'ancienne mode, terminé par un énorme gland.

— Une survivance du passé ! dit-il.

— Ma cloche ?... Oui. Je ne veux pas de sonnerie électrique. Ça se détraque et vous restez là à appuyer bêtement sur le bouton ! Ma brave cloche, elle, ne me joue jamais de tours ! Elle carillonne en haut, dans la chambre de Barrett, juste au-dessus

de son lit !... Aussi, je n'attends jamais : Barrett arrive tout de suite... Et, si elle tarde, j'en suis quitte pour un second coup !

Ce second coup, elle le donna à l'instant où Mr. Treves quittait la pièce. Il entendit la cloche tinter, quelque part au-dessus de lui. Machinalement, il leva la tête et vit les fils de laiton qui couraient en dessous du plafond. Venant du second étage, Barrett passa près de lui en coup de vent et entra dans la chambre de lady Tressilian.

Négligeant l'ascenseur, Mr. Treves descendit lentement au rez-de-chaussée. Il avait l'air préoccupé et les rides de son front se creusaient.

Il trouva tout le monde réuni au salon et, dès son arrivée, Mary Aldin proposa une partie de bridge. Il se récusa, alléguant qu'il serait bientôt obligé de rentrer chez lui.

— Le Balmoral, expliqua-t-il, est un hôtel à la mode d'autrefois. On n'y imagine pas que les clients puissent être dehors passé minuit...

— Nous en sommes loin, fit Nevile. Il n'est que 22 h 30. Ils ne vous bouclent pas dehors j'espère ?

— Non. D'ailleurs, je crois que la porte n'a pas de clé. On la ferme à 9 h du soir, mais vous tournez le bouton et vous entrez ! Les gens ici, ne paraissent pas méfiants... et je suppose qu'ils ont raison de faire confiance à l'honnêteté de leurs concitoyens !

— Il est certain, dit Mary, qu'ici personne ne ferme ses portes à clé dans la journée. Nous faisons comme les autres. Seulement, le soir, nous fermons.

— À quoi ressemble ce Balmoral ? demanda Ted Latimer. Extérieurement, il a l'air d'une de ces horreurs comme on en construisait au temps de la reine Victoria...

— Ma foi, répondit Mr. Treves, il tient les promesses de sa façade. On y trouve le confort tel que le comprenaient nos pères : de bons lits, une excellente table, de vastes placards, des salles de bains aux lambris d'acajou...

— Ne me disiez-vous pas, fit Mary, que, le premier jour, quelque chose vous avait déplu ?

— C'est exact. J'avais pris soin de retenir par lettre deux chambres au rez-de-chaussée. J'ai le cœur en assez mauvais état et les escaliers me sont interdits. À mon arrivée, j'ai été très

contrarié de constater que, ces chambres, on ne pouvait me les donner et qu'on m'en proposait deux autres, très agréables, je dois le dire, mais situées au dernier étage. J'ai protesté. Mais il se trouve que celui qui les occupait en août, et qui devait me céder la place, est tombé malade et qu'il a dû ajourner le voyage qu'il devait faire ce mois-ci en Écosse. On ne pouvait pas le déménager…

— Ce doit être Mr. Lucan, dit Mary.

— Il me semble, en effet que c'est ce nom-là… J'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur et je loge tout en haut. Fort heureusement, il y a un ascenseur électrique, de sorte que pratiquement je n'ai pas souffert du changement.

Kay se tourna vers Ted.

— Ted, dit-elle, pourquoi ne vous installez-vous pas au Balmoral ? Vous seriez bien plus facilement accessible.

— J'ai l'impression que ce n'est pas un hôtel pour moi !

— C'est tout à fait mon avis, monsieur Latimer, déclara Mr. Treves. Vous n'y trouveriez pas ce que vous cherchez !

Ted Latimer sentit ses joues s'empourprer.

— Je ne vois pas, fit-il, ce que vous voulez dire par là !

Il y eut un court moment de gêne. Mary Aldin s'empressa de lancer la conversation sur d'autres voies.

— J'ai vu, dit-elle, qu'on a fait une arrestation dans l'affaire de l'homme coupé en morceaux de Kentish Town…

Nevile haussa les épaules.

— C'est la deuxième. La première n'a rien donné. Espérons que, cette fois, on tient le vrai coupable…

— Même si c'est lui, fit remarquer Mr. Treves, on peut être obligé de le relâcher !

— Faute de preuves ? demanda Royde.

— Exactement.

— Mais, dit Kay, en fin de compte, les preuves, on les trouve toujours !

— N'en croyez rien ! Vous seriez bien surprise, madame Strange, si vous saviez combien de criminels se promènent dans ce pays en toute liberté et sans qu'on puisse les inquiéter !

— Parce qu'on ne les a pas découverts ?

— Ou bien parce qu'on ne peut rien contre eux…

Mr. Treves rappela une série de crimes horribles dont on avait beaucoup parlé deux ans auparavant.

— L'homme qui a assassiné ces enfants, poursuivit-il, la police le connaît. Sans l'ombre d'un doute. Il n'empêche qu'elle est impuissante. Son alibi a été certifié par deux personnes. On sait que cet alibi est faux, mais on ne peut le prouver. Alors, le meurtrier continue à circuler librement !

Thomas Royde secoua les cendres de sa pipe et dit, de sa voix grave et réfléchie :

— Voilà qui confirme ce que j'ai toujours soutenu : il y a des cas où l'on est en droit de substituer aux tribunaux.

— Comment cela, monsieur Royde ?

Tout en bourrant sa pipe avec application, Thomas, en phrases hachées, expliqua sa pensée :

— Supposez que vous veniez à connaître… une franche fripouille, un crime odieux… et que vous sachiez que celui qui l'a commis… n'aura pas à en répondre devant les juges… et qu'il échappera donc au châtiment… Je tiens qu'à ce moment-là… vous avez le droit… de prendre la loi en main… et de faire justice !

— Doctrine dangereuse ! dit Mr. Treves. Votre acte ne peut se justifier.

— Je ne vois pas pourquoi, puisque je pose en principe que les faits sont prouvés et que c'est seulement la loi qui est impuissante !

— On n'a pas le droit de se faire justice soi-même !

— Ce n'est pas mon avis ! répliqua Royde.

Et, avec un bon sourire, il ajouta :

— Pour moi, si un homme méritait qu'on lui coupe la tête, je prendrais sans hésiter la responsabilité de la lui couper !

— Et vous auriez des comptes à rendre à la justice !

— Qui vous les demanderait, mon cher Thomas, fit Audrey, car vous seriez vite découvert !

— Je n'en suis pas si sûr. Je suis même persuadé du contraire…

— La criminologie est mon péché mignon, dit Mr. Treves, un peu comme s'il s'excusait. J'ai une longue expérience des affaires criminelles et j'en ai vu fort peu offrant un véritable

intérêt. Le meurtrier est presque toujours un être effroyablement banal, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Il en est d'autres pourtant et je pourrais vous citer un exemple très curieux…

— Oh ! s'écria Kay, faites-le, je vous en prie ! J'ai la passion des beaux crimes !

Mr. Treves, parlant lentement, choisissant et pesant ses mots avec soin, poursuivit :

— Le héros de l'affaire était un enfant, dont je ne mentionnerai ni l'âge, ni le sexe. Voici les faits. Deux enfants s'amusaient avec des arcs et des flèches. L'un d'eux blessa l'autre d'une flèche. Blessure mortelle. Il y eut une enquête. L'enfant survivant était littéralement affolé de ce qu'il avait fait, désespéré. On n'eut pour lui que pitié, commisération et sympathie. Voilà…

— C'est tout ?

— C'est tout. Un lamentable accident. Mais l'histoire change d'aspect si l'on sait que, quelque temps auparavant, un fermier, qui suivait un sentier dans les bois, avait vu l'enfant s'exerçant au tir à l'arc dans une clairière…

Il se tut, laissant à ses auditeurs le soin de conclure.

— Est-ce à dire, demanda Mary Aldin, qu'il ne s'agissait pas d'un accident et que cet enfant avait blessé l'autre volontairement ?

— Je l'ignore et je ne l'ai jamais su. À l'enquête, on déclara que ces enfants ne savaient pas se servir d'un arc et qu'ils tiraient maladroitement, un peu au hasard…

— Ce qui n'était pas ?

— Ce qui n'était certainement pas pour l'un d'eux !

— Qu'a fait le fermier ? demanda Audrey, très émue.

— Rien du tout. A-t-il eu raison ou non ? Je me suis souvent posé la question. Il tenait dans ses mains l'avenir de cet enfant… et sans doute s'est-il dit qu'on devait, à un enfant, accorder le bénéfice du doute.

— Mais vous, votre conviction est faite ?

— Personnellement, je tiens qu'il s'agissait là d'un meurtre d'une rare ingéniosité. Meurtre commis par un enfant, mais minutieusement préparé dans tous ses détails.

— Et le mobile ? demanda Latimer.

— Il ne manquait pas !… Des querelles, des injures qui ont porté, il n'en faut pas plus !… Les enfants haïssent facilement.

— Oui, dit Mary Aldin. Mais cet enfant qui délibérément décide de tuer…

— C'est là, évidemment, le plus lamentable de l'histoire. Cet enfant, qui a au cœur l'intention de tuer, qui jour après jour s'entraîne en secret et qui, la catastrophe survenue, joue la comédie du désespoir, c'est proprement incroyable… Si incroyable qu'un tribunal ne l'aurait jamais accepté !

— Cet enfant, qu'est-il devenu ?

— Je crois, répondit Mr. Treves, qu'il a changé de nom. L'affaire ayant fait du bruit, la précaution était sage. Cet enfant est aujourd'hui un homme. Il vit en un point quelconque du globe… et la question est de savoir s'il a toujours l'âme d'un criminel !

Il ajouta, songeur :

— Tout cela s'est passé il y a longtemps, mais je reconnaîtrais mon petit meurtrier n'importe où…

— Croyez-vous ? fit Royde, sceptique.

— J'en suis sûr. À cause de certaine particularité physique assez remarquable… Mais je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, qui n'est pas autrement agréable. Au surplus, il faut que je rentre…

Il se leva.

Mary insista pour qu'il bût quelque chose avant de partir et Thomas Royde s'en fut vers la table où se trouvaient les boissons.

Audrey, debout près de la fenêtre, contemplait la terrasse, baignée de lune.

— La nuit est magnifique, dit Nevile, s'approchant d'elle. Viens prendre l'air !

Il était déjà sur la terrasse.

— Merci, fit-elle. Je suis fatiguée et je vais monter me coucher…

Elle revint dans la pièce. On échangeait des bonsoirs et Audrey disparaissait peu après, bientôt suivie dans sa retraite par Kay, qui bâillait et tombait de sommeil, et par Mary Aldin.

Les hommes restaient seuls.

Latimer se montrait aimable.

— Je vous accompagnerai, dit-il à Mr. Treves. Je descends au bachot, de sorte que votre hôtel est sur mon chemin…

— Je serai, monsieur Latimer, très heureux de votre compagnie…

Bien qu'il eût annoncé son intention de se retirer, Mr. Treves ne paraissait pas pressé. Il but son whisky lentement, à petites gorgées, tout en s'appliquant à obtenir de Thomas Royde des détails sur la vie en Malaisie.

Royde répondait par monosyllabes. Il ne se serait pas montré plus discret s'il s'était agi de secrets intéressant la défense nationale. Absorbé dans ses pensées, il devait faire effort pour suivre la conversation.

Ted Latimer ne tenait pas en place. Il avait l'air de s'ennuyer et semblait impatient de partir.

— Un peu plus, j'oubliais ! s'écria-t-il soudain. J'ai apporté à Kay quelques disques qu'elle m'a demandés. Ils sont dans le vestibule. Je vais les chercher et je vous prierai, monsieur Royde, de dire demain à Kay qu'ils sont ici…

— Je n'y manquerai pas.

Ted sorti, Mr. Treves fit remarquer que Latimer était d'une nature plutôt remuante, observation que Royde approuva d'un grognement.

— Je crois, ajouta Mr. Treves, que c'est un ami de Mrs. Strange ?

— Un ami de Kay Strange, précisa Royde.

— C'est ce que je voulais dire. On le voit mal lié d'amitié avec la première Mrs. Strange…

— C'est là, en effet, une chose inconcevable.

Sous le regard plein de malice de Mr. Treves, Thomas se sentit rougir.

— Je veux dire par là, reprit-il, que…

Mr. Treves sourit et lui coupa la parole.

— Je vous ai très bien compris, monsieur Royde. Vous êtes, vous-même, je crois, un ami personnel de Mrs. Audrey Strange ?

Tirant sa blague à tabac de sa poche et commençant à bourrer sa pipe, Thomas murmura un « oui » à peu près inaudible, ajoutant tout aussitôt :

— Nous avons été plus ou moins élevés ensemble…

— Elle devait être une jeune fille délicieuse !

Thomas marmonna une phrase vaguement approbative.

Mr. Treves, impitoyable, poursuivit :

— Il est un peu curieux, n'est-ce pas de voir deux « madame Strange » dans la maison ?

— Plutôt !

— C'est, pour la première Mrs. Strange, une situation assez délicate…

— Dites « très difficile » !

Mr. Treves se pencha en avant, et d'une petite voix pointue, lâcha tout net sa question :

— Au fond, monsieur Royde, pourquoi est-elle venue ici ?

— Je suppose, répondit Thomas avec embarras, qu'elle n'a pas osé refuser.

— Refuser ?… Mais à qui ?

Royde se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Je crois, dit-il, qu'elle a l'habitude de venir ici chaque année, à pareille époque…

— Et lady Tressilian aurait invité, en même temps qu'elle, Nevile Strange et sa nouvelle femme ?

Le ton exprimait une incrédulité qui n'était pas de simple politesse.

— Je crois, fit Thomas, que c'est Nevile Strange lui-même qui a prié Audrey de ne rien changer à ses projets.

— Alors, c'est lui qui a souhaité cette… réunion ?

Fuyant le regard du vieil homme, Royde répondit :

— Je le pense.

— Bizarre !

— Et surtout, idiot !

— Et gênant !

— Il paraît, dit lentement Thomas, que de telles situations s'acceptent aujourd'hui fort bien.

— Peut-être !… Mais je me demande si l'idée ne vient pas de quelqu'un d'autre…

Royde, surpris, leva la tête.

— Mais de qui ?

Mr. Treves soupira.

— Il y a tant de gens qui veulent le bonheur de leur prochain, tant de gens qui sont perpétuellement préoccupés d'arranger la vie des autres, soucieux de leur indiquer comment ils doivent se conduire…

Il s'interrompit brusquement : Nevile, venant de la terrasse, et Latimer, arrivant du vestibule, entraient dans le salon.

— Qu'est-ce que vous apportez là, Ted ? demanda Nevile.

— Ce sont des disques de phono que Kay m'a demandés.

— Ah, oui ?… Elle ne m'en a pas parlé !

Il y eut entre les deux hommes un moment de gêne. Nevile y mit fin en allant à la petite table pour se servir un whisky. Il avait l'air énervé et mécontent. Mr. Treves se souvint d'avoir entendu dire de Nevile Strange qu'il était un « heureux gaillard, qui avait tout ce qu'il pouvait souhaiter » et il observa à part lui qu'il n'y paraissait guère à ce moment-là.

Thomas, avec le retour de Nevile, se considéra comme déchargé de ses devoirs d'hôte. Sans souhaiter le bonsoir à personne, il s'éclipsa d'un pas rapide. C'était moins une sortie qu'une fuite.

— J'ai passé une soirée fort agréable, dit Mr. Treves, posant son verre. Et très… instructive.

— Instructive ? répéta Nevile, le sourcil froncé.

— Allusion sans doute, aux renseignements sur l'archipel malais ? dit Latimer, avec un large sourire. Extraire des réponses de Thomas-le-Taciturne n'est pas une petite affaire !

— C'est un type extraordinaire, fit Nevile. Il a toujours été comme ça. Il fume son horrible pipe, il fait « Hum ! » ou « Ah ! », selon l'occasion avec l'air grave et sage d'un vieux hibou ! Et c'est tout !

— Peut-être n'en pense-t-il pas moins ! déclara Mr. Treves. Sur quoi, c'est définitif, je m'en vais !

Nevile accompagna les deux hommes dans le hall.

— Il faudra, dit-il à Mr. Treves, venir revoir lady Tressilian. Très bientôt… Votre visite lui a fait un plaisir énorme. Elle a si

peu de contacts avec le monde extérieur !… C'est une femme merveilleuse, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait mon avis et sa conversation est remarquablement intéressante.

Mr. Treves s'enveloppa dans son manteau, arrangea soigneusement son foulard sur sa poitrine, puis après de nouveaux adieux, les deux hommes s'éloignèrent.

Le Balmoral n'était guère qu'à une petite centaine de mètres, immédiatement après le premier tournant de la route. On distinguait vaguement dans l'obscurité sa haute silhouette rébarbative. Le bac, que Ted Latimer devait passer pour rentrer chez lui, était à trois cents mètres de là.

Mr. Treves s'arrêta devant son hôtel et tendit la main à son compagnon.

— Bonne nuit, monsieur Latimer !… Vous êtes encore ici pour longtemps ?

Un sourire découvrit les belles dents blanches du jeune homme.

— Ça dépendra, Mr. Treves !… Je n'ai pas encore eu le temps de m'ennuyer…

— Je m'en doute. Je suppose que, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, vous ennuyer est ce que vous redoutez le plus au monde… Pourtant, il y a pire, je vous assure !

— Comme, par exemple ?

Latimer avait parlé doucement, sur le mode plaisant. Mais il y avait dans le ton autre chose encore, autre chose qui était plus malaisé à définir.

— Je laisserai à votre imagination le soin de le trouver, répondit Mr. Treves. Je ne voudrais pas, voyez-vous, me risquer à vous donner des conseils. Ceux que dispensent les vieux crabes dans mon genre sont toujours traités avec mépris… et peut-être très justement. Cependant, nous nous flattons d'avoir de l'expérience. On apprend bien des choses, vous savez, au cours d'une longue vie !

Un nuage voila la lune. Émergeant de l'ombre et montant vers la Pointe-aux-Mouettes, une silhouette apparut sur la route.

L'instant d'après, ils reconnaissaient Thomas Royde.

— Je suis allé jusqu'au bac, histoire de prendre l'air, dit-il.

Il parlait la pipe entre les dents et son articulation n'y gagnait rien. Il ajouta :

— C'est votre hôtel, Mr. Treves ?... On dirait que vous êtes bouclé dehors !

— J'espère bien que non !

Mr. Treves tourna le gros bouton de cuivre de la porte, qui s'ouvrit à la première sollicitation.

— Nous vous conduisons à l'ascenseur, dit Royde.

Les trois hommes pénétrèrent dans le hall, chichement éclairé par une unique lampe électrique. Il n'y avait personne en vue et une odeur complexe flottait dans l'air : cela sentait le dîner refroidi, le velours poussiéreux et le meuble bien astiqué.

Mr. Treves, soudain, poussa une exclamation ennuyée. Il venait d'apercevoir, sur la cage de l'ascenseur, l'écriteau : « L'appareil est en dérangement. »

— Ça, fit-il, c'est horriblement vexant !... Tous ces étages à grimper !

— C'est empoisonnant, dit Royde. Mais peut-être y a-t-il un ascenseur pour le service ?... Ou un monte-charge ?

— Hélas ! non. Celui-ci sert à tout !... Tant pis !... J'y mettrai le temps qu'il faudra !... Bonne nuit, messieurs !

Lentement, il entreprit de monter le grand escalier.

Royde et Latimer lui souhaitèrent bonne nuit, lui recommandant de prendre son temps pour l'ascension et sortirent.

Ils restèrent un instant sur le pas de la porte, puis Royde dit soudain :

— Eh bien !... bonne nuit !

— Oui.

Ted Latimer se mit en route vers le bac, cependant que de son côté Thomas Royde reprenait le chemin de la Pointe-aux-Mouettes.

La lune sortait des nuages.

VII

— On se croirait encore en plein été ! dit Mary Aldin. Elle était assise sur la plage, avec Audrey, juste en dessous de l'imposante bâtisse de l'hôtel d'Easterhead Bay. Audrey, dans son costume de bain blanc, avait l'air d'une délicate statuette d'ivoire. À quelques pas de là, Kay, couchée sur le ventre, exposait son dos bronzé aux rayons du soleil.

Ayant entendu la réflexion de Mary, elle protesta.

— L'eau est terriblement froide !

— C'est, fit Mary, que nous sommes quand même en septembre !

— C'est surtout, répliqua Kay, que nous sommes en Angleterre, un pays où il fait toujours froid ! Parlez-moi du Midi de la France ! Là, au moins, il fait vraiment chaud !

Ted Latimer étendu, à son côté, approuva.

— Ce soleil, dit-il n'est pas un vrai soleil !

— Vous ne vous baignez pas, monsieur Latimer ? demanda Mary.

Kay éclata de rire et répondit pour lui.

— Ted ne se met jamais à l'eau. Il se contente de faire le lézard au soleil !

De la pointe de son pied nu, elle taquinait le jeune homme. Il se leva.

— Promenons-nous ! dit-il. J'ai froid.

Mary les regarda s'éloigner sur la plage et murmura :

— Faire le lézard !... Elle a des comparaisons malheureuses !

— Vous trouvez qu'il a quelque chose du lézard ?

— Oui, et non. Le lézard est peureux et je ne le crois pas peureux.

Mary suivait toujours le couple des yeux.

— Convenez, s'exclama-t-elle, qu'ils vont bien ensemble !

— C'est bien mon avis !

— Ils aiment les mêmes choses, ils ont les mêmes opinions et ils usent du même langage. Quel dommage que...

Mary s'interrompit brusquement.

— Que quoi ? fit Audrey.

Un peu à regret, Mary répondit :

— J'allais dire qu'il était bien dommage que Nevile l'ait rencontrée…

Les traits d'Audrey se figèrent. Son regard prit une certaine fixité. C'était ce que Mary appelait « son regard polaire ».

— Je vous demande pardon, Audrey, reprit Mary. Je n'aurais pas dû dire ça !

— Je préférerais tellement que nous parlions d'autre chose !

— Bien sûr !… Je suis stupide !… Mais sans doute n'ai-je dit ça que parce que je pensais que vous aviez surmonté votre chagrin…

Audrey tourna lentement la tête vers Mary. Son visage était calme, presque sans expression.

— Croyez-moi, dit-elle, je n'ai pas de chagrin à surmonter. Tout cela m'indiffère… et je souhaite de tout mon cœur que Nevile et Kay soient toujours heureux ensemble !

— C'est très gentil de votre part, Audrey !

— Ce n'est pas gentil, c'est sincère. Seulement, je crois inutile de revenir sur le passé. Pourquoi regretter ceci ou cela ?… Ce qui est fini est fini. Pourquoi en reparler ? Il faut vivre dans le présent.

— Je pense, déclara Mary avec simplicité, que des êtres tels que Kay et Ted ne font travailler mon imagination que parce qu'ils sont très différents de ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici.

Elle poursuivit, avec une soudaine amertume :

— Vous-même, Audrey, vous avez vécu. Il s'est passé dans votre vie des choses comme il ne m'en arrivera probablement jamais ! Je sais… Vous avez été malheureuse, très malheureuse même… Mais je ne peux pas m'empêcher de croire que c'est encore mieux que… mieux que rien… Le vide absolu !

Elle répéta lentement les derniers mots. Audrey ouvrant de grands yeux, la considérait avec stupéfaction.

— Je ne soupçonnais pas ces regrets ! dit-elle.

Mary, comme pour s'excuser, affecta de rire, ajoutant :

— Bah !… Il s'agit sans doute d'une petite crise de cafard !… Je ne pense probablement pas un mot de ce que je viens de dire…

— Il faut reconnaître, dit Audrey, pensive, que votre existence manque de gaieté. Être toujours avec Camilla, si gentille qu'elle puisse être, lui faire la lecture, gouverner les domestiques, ne jamais s'absenter…

Mary protesta :

— Je suis bien logée et bien nourrie. Il y a des milliers de femmes, Audrey, qui n'ont même pas ça !… Et je suis très contente de mon sort… D'ailleurs, j'ai mes petites distractions à moi !

Audrey sourit.

— Des vices cachés ?

— Pas exactement… Je m'amuse à imaginer des choses… Ça se passe dans ma tête uniquement… Mais, quelquefois, je fais des expériences… Sur les gens… je tâche de voir si, devant ce que je leur dis, je puis les amener à réagir comme je le veux…

— Mais c'est un jeu démoniaque, ça, ma chère Mary !… Je m'aperçois que je vous connais à peine !

— Oh ! c'est tout à fait innocent !… Une distraction enfantine…

Curieuse, Audrey demanda :

— Est-ce que je vous ai déjà servi de sujet d'expérience ?

— Vous, non. Votre cas est à part. Avec vous, on ne peut rien prévoir. Parce qu'on ne sait jamais ce que vous pensez…

— Ça vaut peut-être mieux, conclut Audrey.

Un frisson la secoua.

— Vous avez froid, dit Mary.

— C'est vrai et je vais m'habiller. Vous l'avez rappelé tout à l'heure, nous sommes quand même en septembre !

Mary Aldin resta seule. Elle contempla un instant le miroitement de la mer sous le soleil, puis, fermant les yeux, elle s'allongea sur le sable.

Ils avaient fait à Easterhead Bay un excellent déjeuner. L'hôtel était encore plein, bien que la saison fût sur son déclin. Société assez mêlée, d'ailleurs. Mais qu'importait ? C'était tout de même « une sortie ». Quelque chose qui avait brisé la monotone routine des jours. Une évasion, accueillie par tous avec soulagement. On s'était, pendant quelques heures, senti hors de la pesante atmosphère qui depuis quelque temps

écrasait la Pointe-aux-Mouettes. Audrey, sans doute, n'y était pour rien. Mais Nevile…

Mary vit le cours de ses réflexions interrompues par l'arrivée inopinée de Ted Latimer, qui se laissa tomber sur le sable à ses côtés.

— Qu'avez-vous fait de Kay ? demanda-t-elle.

— Elle a été réclamée par son légitime propriétaire.

Il y avait dans le ton une note qui éveilla l'attention de Mary. Elle aperçut Nevile et Kay, qui se promenaient tout près de la mer, sur la bande de sable humide que le flot laissait en se retirant. Son regard se porta ensuite sur Ted. Elle le tenait pour indolent, bizarre et un peu dangereux. Maintenant, et pour la première fois, elle voyait en lui un être jeune qu'on avait blessé.

« Il aimait Kay, songeait-elle. Il l'aimait vraiment. Et puis, Nevile est venu, qui l'a emportée… »

— J'espère, dit-elle gentiment, que vous êtes content de votre séjour…

La phrase était banale, conventionnelle, mais Mary Aldin ne s'exprimait guère qu'en phrases toutes faites. Ce qui comptait, c'était le ton. Il était clair qu'elle offrait à Ted son amitié.

— Je ne m'ennuie pas plus ici que je ne ferais ailleurs, répondit-il.

— Je vous plains…

— Vous dites ça, mais, dans le fond, vous vous en fichez éperdument !… Je suis pour vous un étranger… Et, les étrangers, ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent, qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

Il la défiait du regard.

— Je comprends, dit-elle du ton de quelqu'un qui fait une découverte, vous ne nous aimez pas !

Il ricana.

— Vous vous figuriez le contraire ?

— J'en ai peur.

Songeuse, elle ajouta :

— On a le tort, voyez-vous, de toujours tenir beaucoup trop de choses pour acquises. On devrait être plus modeste. Je l'avoue, l'idée ne me serait pas venue que vous ne nous aimiez

pas. Nous avons fait ce que nous avons pu pour vous accueillir comme un ami… Comme un ami de Kay…

— Nous y sommes ! C'est un ami de Kay !

Le ton était acerbe et venimeux.

Mary poursuivit, désarmante de sincérité :

— Je souhaiterais vraiment que vous me disiez pourquoi vous ne nous aimez pas. Qu'est-ce que nous vous avons fait ? Qu'est-ce qui ne vous plaît pas en nous ?

Enflant la voix et détachant les syllabes, Ted répondit :

— C'est que vous êtes des crâneurs !

— Des crâneurs ?

Elle répétait le mot d'un ton pénétré. Le grief était-il fondé ou non ?

Elle réfléchit quelques secondes, puis elle dit.

— Oui. C'est une impression que nous pouvons donner.

Il rectifia :

— Ce n'est pas une impression. Vous êtes bel et bien des crâneurs ! Sûrs de votre supériorité, vous vivez heureux dans un petit cercle fermé, bien séparés du troupeau des vagues humanités. Et, les gens comme moi, vous les regardez comme des animaux exotiques !

— Vous me faites de la peine !

— Est-ce vrai ou non ?

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous sommes bêtes, peut-être, et sans imagination, mais nous ne sommes pas méchants. Personnellement, je suis assez formaliste et je veux bien admettre que les apparences vous donnent raison. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir un cœur, comme tout le monde ! En ce moment même, je regrette que vous soyez malheureux et je souhaiterais pouvoir faire quelque chose pour vous !

— Eh bien ! s'il en est ainsi, c'est très gentil à vous !

Il y eut un silence, puis elle dit :

— Vous avez toujours été amoureux de Kay ?

— Assez…

— Et elle ? Elle vous aimait ?

— Je l'ai cru… Jusqu'à l'arrivée de Strange.

Baissant la voix, et très doucement, elle demanda :

— Et vous l'aimez toujours ?

— J'aurais cru que ça se voyait…

Après un nouveau silence, elle dit d'un ton très calme :

— Est-ce que vous ne feriez pas mieux de vous en aller ?

— Et pourquoi ?

— Parce que plus vous resterez, plus vous serez malheureux !

Il éclata de rire.

— Vous êtes une créature délicieuse, dit-il, mais vous ne savez pas grand-chose des animaux qui rôdent autour de l'enclos où vous vivez enfermée ! Il peut, dans un tout proche avenir, se passer bien des choses !

— Quel genre de choses ? demanda-t-elle vivement.

Il ricana et répondit :

— Patientez ! Vous verrez bien !

VIII

Une fois rhabillée, Audrey revint faire un tour sur la plage, juste sous les falaises. Sa promenade l'amena auprès de Thomas Royde qui, assis sous une roche en saillie, fumait tranquillement sa pipe, les yeux fixés sur la Pointe-aux-Mouettes, dont la masse blanche se dressait exactement en face, de l'autre côté de la rivière. Il tourna la tête à son approche, mais ne bougea pas. Sans un mot, elle vint prendre place auprès de lui.

Longtemps, ils restèrent sans parler. Deux vrais amis peuvent, l'un près de l'autre, rester silencieux.

— Comme la Pointe-aux-Mouettes paraît proche ! dit Audrey au bout d'un instant.

— Oui. On pourrait rentrer à la nage.

— Pas maintenant ! La mer ne s'y prête pas. Camilla avait autrefois une petite bonne qui était une fervente nageuse. Elle faisait facilement la traversée, aller et retour, mais seulement quand la marée était favorable, c'est-à-dire soit à marée haute, soit à marée basse. Mais, quand la mer se retire, comme en ce moment, elle vous entraîne vers le large. C'est arrivé un jour à la

petite bonne en question et elle a eu bien de la chance de pouvoir regagner la terre à la pointe d'Easter. Elle n'en pouvait plus !

— Ça ne prouve pas que la mer ici, soit dangereuse.

— De ce côté-ci, elle ne l'est pas. Mais elle l'est en face. Il y a là-bas, un courant extrêmement violent… C'est là-bas, à Stark Head, que nous avons eu, l'an dernier, une tentative de suicide. L'homme s'est jeté du haut de la falaise. Il est resté à mi-route, accroché aux branches d'un arbre, et ce sont les gardes-côtes qui sont venus le délivrer…

— Pauvre diable ! je suppose qu'il ne les a pas remerciés ! Ce doit être terriblement vexant, une fois qu'on a décidé d'en finir, de s'apercevoir qu'on vous a sauvé ! On a l'air d'un imbécile…

— Peut-être qu'il s'en félicite tout de même aujourd'hui…

Audrey se demandait où l'homme se trouvait maintenant et ce qu'il était devenu.

Thomas tirait silencieusement sur sa pipe. Sans en avoir l'air, il regardait Audrey. Elle rêvait, les yeux perdus au loin sur la mer. Ses grands cils mettaient une ombre sur sa joue. L'oreille, toute menue, était diablement jolie…

— À propos, dit-il, s'en souvenant tout à coup, j'ai votre boucle d'oreille… Celle que vous avez perdue hier soir…

Il fouilla dans son gousset. Elle tendit la main.

— Bravo ! fit-elle. Où l'avez-vous trouvée ?… Sur la terrasse ?

— Non. Au pied de l'escalier. Vous avez dû la perdre en descendant pour dîner. À table, j'ai remarqué que vous ne l'aviez déjà plus !

Comme il lui remettait le bijou et tandis qu'elle lui exprimait sa joie de rentrer en sa possession il remarqua que cette boucle, d'un art assez barbare, était bien grande. Comme, d'ailleurs, celles qu'Audrey portait ce jour-là.

— Je me suis aperçu, dit-il, que vous ne quittiez pas vos boucles d'oreilles, même pour vous baigner. Vous n'avez pas peur de les perdre ?

— Oh ! fit-elle, elles ne valent pas grand-chose… et j'ai horreur de ne pas en porter à cause de ça !

Du doigt, elle montrait une minuscule cicatrice sur le lobe de son oreille gauche. Thomas sourit.

— Les crocs, dit-il, du bon vieux Bouncer !

Ils se turent un instant, chacun d'eux revivant des souvenirs d'enfance. Thomas revoyait Audrey Standish, comme elle s'appelait alors. Une grande perche, avec des mollets comme des allumettes. Un jour qu'elle se penchait sur le brave Bouncer, qui avait mal à la patte, le chien l'avait mordue. Une vilaine blessure, qui devait nécessiter la pose d'une agrafe, mais dont il ne restait presque plus trace aujourd'hui. À peine une petite ligne blanchâtre, à peu près invisible.

— Ma chère enfant, dit-il, ça ne se voit pratiquement plus. Pourquoi y faire encore attention ?

Elle tarda un peu à répondre.

— C'est, fit-elle, parce que… parce que je ne puis pas supporter le moindre petit défaut !

Elle parlait avec une sincérité évidente et il la reconnaissait bien dans cette simple phrase, qui correspondait tellement à ce qu'il savait d'elle. Il retrouvait là son constant souci de la perfection. N'était-elle pas parfaite elle-même ?

Il secoua les cendres de sa pipe et se mit en devoir de la bourrer de nouveau. Ils se taisaient tous deux et le silence se prolongea pendant quelques minutes. Thomas, de temps à autre, regardait Audrey à la dérobée, mais de façon si discrète qu'elle ne s'en apercevait même pas.

— Audrey, demanda-t-il soudain, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Comment ça ?

— Oui. Il y a quelque chose qui vous ennuie. Qu'est-ce que c'est ?

— Mais… rien !… Rien du tout !

— Je suis sûr du contraire !

— Je vous certifie que non !

— Dites que vous ne voulez pas me le dire !

— Parce qu'il n'y a rien à dire, simplement !

— Eh bien ! fit-il, je vais sans doute me conduire comme un rustre, mais il faut que je parle !… Audrey, ces tristes souvenirs, ne pourriez-vous pas les oublier une fois pour toutes ? Ne pourriez-vous pas ne plus y penser ?

Les petites mains d'Audrey se crispaient nerveusement sur le rocher.

— Vous ne me comprenez pas, dit-elle très bas. Vous ne pouvez pas comprendre !

Il répliqua avec beaucoup de douceur :

— Oh ! mais si, Audrey !... Je vous comprends fort bien... Parce que je sais.

Elle tourna vers lui un visage incrédule.

— Je sais très exactement, reprit-il, par quelles épreuves vous êtes passée et ce qu'elles ont représenté pour vous.

Elle pâlit.

— Je croyais, dit-elle dans un souffle, que personne ne savait...

— Eh bien, je sais !... Rassurez-vous, je ne veux pas vous parler de ce passé ! Je voudrais seulement vous convaincre que justement ce passé est mort et qu'il faut l'oublier !

Elle murmura :

— Il y a des choses qu'on n'oublie pas.

La voix de Thomas se fit plus pressante.

— Audrey, écoutez-moi !... Il ne sert à rien de remâcher de tristes souvenirs. Je vous accorde que vous avez vécu des heures terribles. Mais allez-vous les revivre par l'esprit jusqu'à la fin de vos jours ?... Vous êtes jeune et votre vie est devant vous, la plus grande partie de votre vie ! C'est à demain qu'il faut songer, et non pas à hier !

Elle le regardait, sans émotion apparente. Ses grands yeux ne laissaient rien deviner de ses pensées.

— Et si j'en suis incapable, Thomas ?

— Il faut pouvoir !

— Parfois, voyez-vous, il me semble que je ne suis pas comme les autres, que mes réactions ne sont pas celles d'un être normal. J'ai l'impression...

— Ça ne tient pas debout ! Vous...

Il se tut brusquement.

— Je ?... Allez, dites !

— Eh bien ! Audrey, j'étais en train de songer à la jeune fille que vous étiez avant votre mariage. Pourquoi avez-vous épousé Nevile ?

Elle sourit.

— Parce que j'étais tombée amoureuse de lui !

— Je sais. Mais… pourquoi l'aimiez-vous ? Qu'est-ce qui, en lui, vous a séduite ?

Elle ferma les yeux à demi, essayant de retrouver les pensées secrètes d'une jeune fille morte depuis longtemps.

— Je crois, répondit-elle que, c'est parce qu'il était tout le contraire de moi-même. Moi, je me faisais l'effet d'être une ombre, je n'avais pas l'impression d'exister. Lui, il vivait dans le réel. En plein !… Si heureux, si sûr de lui !

Elle ajouta avec un sourire :

— Et puis, il n'était pas vilain garçon !

Thomas Royde dit, un peu amer :

— Oui, bien sûr, c'est l'Anglais type, l'Anglais idéal. Grand, sportif, équilibré, bien bâti, toujours assez content de lui et, dans tous les domaines, obtenant toujours ce dont il a envie !

Audrey le considérait avec étonnement.

— Vous le détestez donc tellement ?

Pour éviter son regard, il se retourna sous prétexte de rallumer sa pipe qui s'était éteinte.

— Si cela était, répondit-il, serait-ce tellement surprenant ?… Il a tout ce que je n'ai pas ! Il excelle dans tous les sports, il nage, il danse, c'est un brillant causeur ! Moi, je suis un lourdaud, qui traîne un bras estropié ! Il a toujours été au premier plan et tout lui a toujours réussi. Moi, j'ai toujours été un ours ! Et il a épousé la seule femme que j'aie jamais aimée !

Elle étouffa un petit cri. Brutal, il poursuivait :

— Ne me dites pas que vous ne l'avez pas toujours su ! Vous savez bien que je vous aimais déjà quand vous aviez quinze ans !… Et que maintenant encore…

Elle ne le laissa pas aller plus loin.

— Non, fit-elle. Plus maintenant !

— Que voulez-vous dire ?… Pourquoi « plus maintenant » ?

Elle se leva.

— Parce que, maintenant, dit-elle d'une voix calme, je ne suis plus la même.

— Plus la même ? Comment ça ?

Il était debout devant elle.

— Si vous ne le savez pas, répondit-elle très vite, je ne puis vous le dire !… Je ne le sais pas très bien moi-même… Je sais seulement que…

Elle s'interrompit et brusquement, sans finir la phrase commencée, tourna les talons et partit en direction de l'hôtel.

Suivant les rochers au pied de la falaise, elle rencontra Nevile. Étendu sur le ventre, il observait avec attention ce qui se passait dans une flaque d'eau. Elle lui demanda ce qu'il faisait.

— Je surveille un crabe, expliqua-t-il. Un petit bonhomme qui se donne du mal !… Tiens ! Le voilà !

Elle s'agenouilla pour regarder.

— Tu le vois ?

— Oui.

Il lui offrit une cigarette, qu'elle accepta et qu'il alluma pour elle. Elle s'appliquait à ne pas laisser les yeux de Nevile se poser sur les siens.

Au bout d'un instant, il dit :

— Audrey ?

— Oui ?

— On s'entend bien, hein ?… Je veux dire, nous deux ?

— Nous ?… Il me semble…

— On est vraiment bons amis ?

— Bien sûr !

— C'est que j'y tiens essentiellement !

Il la dévisageait avec une insistance anxieuse. Elle souriait un peu nerveusement.

Il prit un autre ton, celui de la conversation la plus banale, pour dire :

— Nous avons eu une journée bien agréable, n'est-ce pas ?… Avec du bien beau temps !

— Oui.

— Pour septembre, il a même fait chaud…

Il y eut un silence, qu'il rompit au bout d'un instant.

— Audrey ?

Elle se relevait et regardait la plage.

— Ta femme te réclame, fit-elle. Elle te fait signe…

— Qui ?… Ah ! Kay !

— J'ai dit : « Ta femme ! »

Il se mit debout, se campa devant clic et, la regardant bien en face, dit très bas :

— Ma femme, Audrey, c'est toi ! Elle lui tourna le dos.

Il se mit à courir vers la plage où Kay l'attendait.

IX

À leur retour à la Pointe-aux-Mouettes, Hurstall vint parler à Mary dans le vestibule.

— Mademoiselle, lui dit-il, voudriez-vous monter tout de suite chez Madame ? Elle est très contrariée et elle a demandé à vous voir dès que vous seriez rentrée.

Mary trouva lady Tressilian très pâle et très déprimée.

— Ma chère Mary, dit la vieille dame, je suis bien contente de te voir. Je suis très abattue : le pauvre Mr. Treves est mort.

— Mort ?

— Oui. N'est-ce pas terrible ?... Et si brutal !... Il semble qu'hier soir il ne s'est même pas déshabillé et qu'il a perdu connaissance en rentrant dans son appartement...

— C'est horrible !

— Il était fragile, il avait le cœur malade, je le sais, mais ce n'en est pas moins effrayant !... J'espère que, pendant qu'il était ici, il ne s'est rien passé qui fût susceptible de provoquer une crise... À table, on n'a rien servi d'indigeste ?

— Il ne me semble pas... Je suis même sûre du contraire. Il avait l'air en parfaite santé et il était d'une humeur charmante.

— Je suis consternée !... Il faudrait ma chérie, aller au Balmoral. Tu auras des détails par Mrs. Rogers et tu lui demanderas si nous pouvons faire quelque chose, notamment pour les obsèques. Je veux que nous fassions tout ce que nous pourrons. C'est si triste de mourir à l'hôtel !

La vieille dame était bouleversée.

— Ma chère Camilla, dit Mary d'une voix sans réplique, il ne faut pas vous tracasser comme ça !... Cette nouvelle vous a donné un coup !

— Tu peux le dire !

— Je vais aller au Balmoral et, à mon retour, je vous mettrai au courant.

— Merci, ma chère, ma précieuse Mary...

— En attendant, essayez de vous reposer ! De pareilles émotions ne vous valent rien !

Revenue au salon, Mary annonça le triste événement.

— Notre vieil ami Mr. Treves est mort, hier soir, en rentrant chez lui !

— Pauvre vieux ! fit Nevile. De quoi est-il mort ?

— Le cœur probablement...

Thomas Royde hocha la tête et dit :

— L'escalier y est peut-être pour quelque chose...

— L'escalier ? fit Mary.

— Quand nous l'avons quitté, Latimer et moi, expliqua-t-il, il commençait l'ascension des étages. Nous lui avons même recommandé de prendre son temps...

— Mais pourquoi ne prenait-il pas l'ascenseur ?

— Il était en dérangement.

— Quelle malchance !

Thomas Royde tint à accompagner Mary au Balmoral.

— Je me demande, dit-elle en chemin, s'il avait des parents que nous devrions prévenir...

— Il ne nous a parlé d'aucun...

— En effet, je ne l'ai entendu dire ni « mon neveu », ni « mon cousin »...

— Était-il marié ?

— J'en doute...

Au Balmoral, Mrs Rogers était en grande conversation avec un monsieur d'un certain âge, qui tendit la main à Miss Aldin. C'était le Dr Lazenby.

Les présentations faites et Mary ayant précisé l'objet de sa visite, on passa dans la salle à manger de Mrs. Rogers, une pièce pas très grande, mais d'aspect confortable et sympathique...

Le Dr Lazenby se tourna vers Mary.

— Mr. Treves a bien dîné chez vous hier soir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment était-il ? Avait-il l'air souffrant ?

— Du tout ! Il était plein d'entrain et paraissait très bien.

Le médecin hocha la tête.

— C'est l'ennui, remarqua-t-il, avec ces maladies de cœur. Presque toujours la fin vient d'un seul coup. J'ai examiné tout à l'heure ses ordonnances et elles ne laissent aucun doute : sa santé était évidemment très menacée. Je vais me mettre en rapport avec son médecin de Londres…

— Il faisait très attention à lui, déclara Mrs. Rogers. Et je vous assure qu'il était bien soigné !

— J'en suis persuadé, dit poliment Lazenby. Il aura fait quelque effort que son cœur ne pouvait supporter.

— Comme, par exemple, monter l'escalier, suggéra Mary.

— Cela pouvait suffire… Je suis même convaincu que cela aurait suffi… s'il avait eu à grimper trois étages !… Mais je suis bien sûr qu'il ne l'a pas fait !

— Certainement pas ! fit Mrs. Rogers. Il prenait l'ascenseur… Toujours !… C'était chez lui une règle absolue.

— Mais, hier soir, comme l'ascenseur était en panne…

Mrs. Rogers regarda Mary d'un air étonné.

— L'ascenseur fonctionnait hier soir comme d'habitude, dit-elle.

Thomas Royde toussota.

— Je m'excuse de vous contredire, fit-il. Mais je suis entré dans le hall hier soir avec Mr. Treves et, sur la porte de l'ascenseur, une pancarte indiquait qu'il était en dérangement.

Mrs. Rogers fut manifestement stupéfaite.

— Ça alors, s'écria-t-elle, c'est fantastique ! J'aurais juré que l'ascenseur n'a pas cessé de fonctionner… et en fait, j'en suis sûre !… Tout de même, je l'aurais su !… Nous n'avons pas eu d'ennuis de ce côté-là depuis au moins dix-huit mois !

Elle toucha de la main le bois de sa chaise et ajouta :

— C'est un appareil qui ne tombe jamais en panne !

— Il est possible, dit Lazenby, que le portier ou un domestique ait mis la pancarte avant de quitter son service…

— Mais, docteur, c'est un ascenseur automatique ! Les garçons n'ont pas à s'en occuper !

— Je l'avais oublié…

— Je vais quand même demander à Joë…

Mrs. Rogers quitta la pièce précipitamment et on l'entendit, donnant de la voix dans le hall.

Cependant, le Dr Lazenby se tournait vers Thomas Royde.

— Vous êtes bien sûr, monsieur Royde, de ce que vous avancez ?

— Absolument sûr !

Mrs. Rogers revint, escortée du portier. Joë proclama d'un ton emphatique que l'ascenseur avait parfaitement fonctionné durant toute la nuit. Il existait bien une pancarte comme celle dont on parlait, mais elle restait toujours sur le bureau et on ne s'en était pas servi depuis plus d'un an.

Ils s'entre-regardèrent et convinrent qu'il y avait là un mystère dont la solution leur échappait. Le Dr Lazenby émit sans trop de conviction l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'une farce faite par quelque pensionnaire de l'hôtel et, faute d'une idée meilleure, ils s'en tinrent à celle-là.

Répondant aux questions de Mary Aldin, Lazenby déclara que le chauffeur de Mr. Treves lui avait donné l'adresse des notaires qui s'occupaient des intérêts du défunt, qu'il allait entrer en relation avec eux et que, dès qu'il saurait à quoi s'en tenir à propos des obsèques, il rendrait visite à lady Tressilian. Puis, se souvenant qu'il était pressé, il se retira.

Peu après, Mary et Thomas reprenaient à pas lents le chemin de la Pointe-aux-Mouettes.

— Vous êtes sûr, Thomas, d'avoir vu cette pancarte ? demanda Mary.

— Sûr !… Et Latimer l'a vue comme moi !

— C'est vraiment, conclut Mary, une chose extraordinaire !

X

On était le 12 septembre.

— Plus que quarante-huit heures ! dit Mary Aldin.

Sur quoi, comme Thomas Royde la regardait, elle rougit et se mordit les lèvres.

— Alors, fit-il, c'est là votre sentiment ?

— Je ne sais pas ce que j'ai, expliqua-t-elle. Jamais, de toute ma vie, je n'ai attendu avec plus d'impatience le départ d'un de nos invités ! D'habitude, pourtant, nous sommes heureuses d'avoir Nevile… Heureuses aussi d'avoir Audrey…

Thomas indiqua d'un signe de tête qu'il comprenait parfaitement.

— Mais, cette fois, poursuivit-elle, on a l'impression d'être assis sur un tonneau de dynamite. À tout moment, ça peut exploser ! C'est pourquoi la première chose que je me suis dite ce matin, c'est : « Plus que deux jours ! »… Audrey s'en va mercredi, Nevile et Kay partent jeudi…

— Et vendredi, c'est mon tour !

— Oh ! vous, je ne vous compte pas !… Vous êtes solide comme un château fort et je m'en félicite ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous !

— J'ai joué le rôle de l'État-tampon.

— Mieux que cela !… Vous avez été si gentil… et si calme ! Ce satisfecit peut vous sembler ridicule, je sais ce que je veux dire.

Thomas sourit, content au fond, mais un peu gêné.

— Je ne sais pas, reprit-elle d'un air songeur, pourquoi nous avons tous été tellement tendus… Après tout s'il y avait eu… un éclat, la chose eût été ennuyeuse, embarrassante, mais rien de plus !

— Je crois que vous avez redouté pire…

— Certes, oui !… C'est, et bien caractérisé, comme un sentiment de crainte… Et les domestiques l'éprouvent, eux aussi ! Ce matin, la petite bonne a fondu en larmes et m'a donné ses huit jours, sans l'ombre d'un motif. La cuisinière est inabordable. Hurstall devient difficile à manier et Barrett elle-

même, Barrett dont le calme est légendaire, Barrett donne des signes de nervosité !... Tout ça parce que Nevile a eu l'idée grotesque de faire des amies de sa première et de sa seconde femme, dans l'espoir d'apaiser sa conscience !

— Espoir qu'on a tout lieu de croire déçu !

— Cela ne fait pas de doute. Kay... approche du moment où elle ne pourra plus se contenir et je ne peux m'empêcher d'avoir pour la pauvre petite un peu de sympathie !

Après une courte pause, elle ajouta :

— Avez-vous remarqué comme Nevile s'empressait auprès d'Audrey, hier soir, quand elle nous a quittés pour monter se coucher ? Il l'aime encore, Thomas, et ce divorce a été une erreur... Une erreur dramatique...

Thomas bourrait sa pipe. D'une voix rude, il dit :

— Il aurait dû y penser plus tôt !

— Évidemment, on dit ça, mais ça ne change rien aux faits. Toute cette affaire a un côté tragique et je plains Nevile.

— Les gens comme Nevile...

Il se tut brusquement.

— Les gens comme Nevile ?

— Les gens comme Nevile, reprit-il, s'imaginent qu'ils peuvent faire tout ce qui leur fait plaisir et avoir tout ce qu'ils désirent ! Je ne crois pas que, de toute sa vie, Nevile ait jamais subi un échec avant ce qui lui est arrivé avec Audrey. Aujourd'hui, il apprend ce que c'est ! Audrey n'est plus pour lui. Il peut faire toutes les simagrées qu'il voudra, il faudra qu'il en prenne son parti !

— Je crois que vous avez raison, mais je vous trouve bien sévère. Audrey aimait tellement Nevile quand elle l'a épousé et ils s'entendaient si bien !

— D'accord. Mais maintenant, elle ne l'aime plus.

— C'est ce que je me demande, dit-elle à mi-voix.

— Et puis, continua Thomas, je vais vous dire autre chose. Nevile ferait bien de se méfier de Kay. Elle est de ces femmes qui peuvent devenir dangereuses. S'il la pousse à bout, rien ne l'arrêtera !

Mary poussa un soupir et revint à sa remarque initiale.

— Enfin, dit-elle, nous n'en avons plus que pour quarante-huit heures !

La mort de Mr. Treves ébranla fortement la santé fragile de lady Tressilian. Heureusement les obsèques furent célébrées à Londres, ce qui fut moins pénible pour la vieille dame que si cette cérémonie avait eu lieu à Saltcreek. Cependant, dans cette maison, où tout le monde, maîtres et domestiques, était à bout de nerfs, la vie, depuis quatre ou cinq jours était devenue bien difficile. Mary se sentait lasse et découragée.

— Le temps y est aussi pour quelque chose, dit-elle tout haut. Il n'est pas normal !

C'était vrai. Ce début de septembre était trop beau, avec des chaleurs exceptionnelles. Plusieurs fois, le thermomètre était monté à 25° à l'ombre.

— Vous vous plaignez du temps ? fit Nevile, qui sortait de la maison. Le fait est que c'est presque à n'y pas croire ! Plus nous allons, plus il fait chaud ! Et pas un souffle de vent ! Ça finit par vous porter sur les nerfs !

Il regarda le ciel et ajouta :

— Pourtant, j'ai l'impression que nous aurons de la pluie d'ici peu !... Cette température tropicale ne peut pas durer !

Thomas Royde, sans en avoir l'air, s'était éloigné peu à peu. Il tourna le coin de la maison et disparut.

— Sortie du sombre Thomas, remarqua Nevile, gouailleur. Qu'on ne me raconte pas qu'il raffole de ma compagnie !

— C'est un si brave garçon ! dit Mary.

— Pas d'accord. C'est un type à l'esprit étroit, plein de préjugés et d'idées préconçues...

— Je crois qu'il avait espéré épouser Audrey. Et puis, vous êtes venu et vous la lui avez prise...

— Il avait eu quelque chose comme sept ans pour se décider à la demander en mariage ! Est-ce qu'il se figurait que la pauvre fille allait rester à sa disposition jusqu'au moment où il serait enfin fixé sur ses intentions ?

Mary réfléchit un instant et dit :

— Et peut-être qu'en fin de compte ce mariage se fera tout de même !

Nevile fronça le sourcil.

— Audrey épouserait ce vieil ours ?

Il ricana et poursuivit :

— Elle vaut mieux que ça !... Je ne vois pas Audrey devenir la femme de Thomas-le-Taciturne !

— Je suis convaincue qu'elle a pour lui beaucoup d'affection.

Il rit.

— Vous êtes, toutes, d'incorrigibles marieuses ! Vous ne pouvez donc pas laisser Audrey savourer un peu sa liberté ?

— Si elle la savoure vraiment...

Il dit, vivement :

— Vous croyez qu'elle n'est pas heureuse ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Moi non plus, avoua-t-il. On ne connaît jamais ni les pensées d'Audrey, ni ses sentiments...

Après un petit silence, il ajouta :

— Mais elle est de bonne race et, ce qu'on peut assurer, c'est qu'il n'y a en elle rien de trouble, rien de vil !

Tout bas, pour lui-même plus que pour Mary, il conclut :

— Ah ! on peut dire que j'ai été un imbécile !

Mary rentra dans la maison, toujours ennuyée, mais se répétant une fois encore les mots qui la réconfortaient : « Plus que quarante-huit heures ! »

Incapable de rester en place, Nevile se promena un moment de long en large sur la terrasse. Ses pas le menèrent ensuite au fond du jardin. Audrey, assise sur un petit mur, rêvait, regardant en contrebas la rivière qui était haute, l'heure étant celle de la pleine mer.

Dès qu'elle aperçut Nevile, elle sauta à terre et vint à sa rencontre.

— Je rentrais, dit-elle. Je sens qu'on va servir le thé...

Sa voix manquait de naturel et elle évitait les yeux de Nevile. Il fit demi-tour et, sans mot dire, se mit à marcher de son côté.

Comme ils arrivaient sur la terrasse, il s'arrêta.

— Audrey, demanda-t-il, est-ce que je pourrais te parler ?

Elle répondit, très nerveuse :

— Je crois qu'il vaudrait mieux que non !

— Ce qui signifie que tu sais ce que j'ai à te dire ?

Elle baissait la tête et restait muette.

— Alors, reprit-il, qu'en penses-tu ?... Est-ce que nous ne pouvons pas repartir à zéro ? En oubliant tout ce qui est arrivé depuis notre séparation ?

— Même Kay ?

— Kay comprendra.

— Qu'entends-tu par-là ?

— Simplement que j'irai la trouver et que je lui dirai la vérité, m'en remettant à sa générosité. Je lui dirai, ce qui est vrai, que tu es la seule femme que j'aie jamais aimée...

— Tu aimais Kay quand tu l'as épousée !

— Ce mariage a été la plus grosse erreur de ma vie ! Je...

Il se tut. Sortant du salon par la porte-fenêtre qui ouvrait sur la terrasse, Kay venait vers eux. Une froide colère se lisait dans ses yeux.

— Navrée, dit-elle, d'interrompre cette scène attendrissante ! Mais je crois qu'il commence à être temps !

Très pâle, Audrey s'écarta et dit d'une voix blanche :

— Je vous laisse.

— Si vous voulez ! lança Kay. Vous avez fait tout le mal que vous vouliez faire, n'est-ce pas ? Je m'occuperai de vous plus tard ! Pour l'instant, c'est à Nevile que j'en ai...

Il essaya de l'apaiser.

— Voyons, Kay, Audrey n'est pour rien dans tout ceci ! Il n'y a pas de sa faute. Blâme-moi, si tu veux...

— C'est justement mon intention ! fit-elle, se retournant vers lui. À la fin, pour qui te prends-tu ?

Il eut un sourire amer.

— Pour un pauvre type, va !

Elle reprenait :

— Tu quittes Audrey, tu m'emportes sans que j'aie le temps de dire « ouf ! » et tu obtiens de ta femme qu'elle divorce ! Tantôt tu m'adores et tantôt tu m'envoies au diable ! Et voilà, maintenant, que tu prétends retourner à cette sale souris, à cette vilaine figure de fantôme ambulant...

— Assez, Kay !

— Assez, si je veux ! Qu'est-ce que tu crois ?

Nevile était livide.

— Tu peux, dit-il, me traiter de tous les noms que tu voudras, je te préviens que tu perds ton temps !… Toi et moi, ça ne peut plus continuer ! Je crois sincèrement, vois-tu, que je n'ai jamais cessé d'aimer Audrey !… Mon amour pour toi, ce fut un coup de folie !… Mais c'est fini !… Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre et je ne te rendrai pas heureuse… Alors, Kay, finissons-en et tâchons de nous quitter bons amis ! Sois généreuse, Kay !

Elle dit, soudain fort calme :

— Exactement, que me proposes-tu ?

Les yeux au sol, le front têtu, il répondit :

— Nous pouvons divorcer. J'abandonnerai le domicile conjugal…

— Ça demandera du temps !

— J'attendrai.

— Et après, tu demanderas à la douce et patiente Audrey de remettre ça !

— Si elle veut de moi !

— Et comment qu'elle voudra de toi ! s'écria-t-elle, avec un accent canaille. Et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans ?

— Tu seras libre et tu referas ta vie avec quelqu'un qui vaut mieux que moi !… Naturellement, je veillerai à ce que tes ressources !…

— Garde tes boniments pour d'autres !

Elle élevait la voix, criant presque, incapable de se contenir plus longtemps.

— Écoute-moi bien ! dit-elle. Je ne me laisserai pas faire et je ne divorcerai pas. C'est parce que je t'aime que je t'ai épousé et je sais très exactement quand tu as commencé à te détacher de moi : c'est le jour où je t'ai appris que je t'avais suivi à Estoril. Il te plaisait de voir dans notre rencontre une volonté du Destin, ça flattait ta vanité d'homme et tu m'en as voulu de ta déception !… Eh bien ! je n'ai pas honte de ce que j'ai fait ! Tu m'as aimée, tu m'as épousée et je ne te laisserai pas retourner à cette mijaurée qui veut te repincer ! Ce qui vient d'arriver, elle l'a voulu, mais elle en sera pour ses frais !… Elle ne t'aura pas ! Je te tuerai plutôt !… Tu entends ? Je te tuerai, s'il faut ! Et je la tuerai aussi ! Je vous verrai morts, tous les deux, et je…

Nevile fit un pas et la saisit par le bras.

— Tais-toi, Kay, pour l'amour de Dieu. Tu n'as pas le droit de faire des scènes pareilles ! Ici, moins que partout ailleurs !

— Pas le droit ! Tu vas bien voir !

Hurstall apparut sur la terrasse. Impassible, il annonça que le thé était servi.

Ils se dirigèrent vers la porte du salon.

Dans le ciel, des nuages noirs s'amoncelaient.

XI

La pluie se mit à tomber vers sept heures moins le quart. Nevile la regarda de la fenêtre de sa chambre. Il n'avait pas revu Kay. Depuis le thé, ils s'étaient évités avec soin.

Le dîner, ce soir-là, fut morne et guindé. Nevile rêvait, l'esprit ailleurs. Kay se montrait beaucoup plus réservée qu'à son habitude. Audrey avait l'air d'un spectre glacé. Mary fit de son mieux pour entretenir un semblant de conversation, un peu contrariée de constater que Thomas ne secondait pas ses efforts.

Hurstall était nerveux et sa main tremblait quand il présentait les plats.

Vers la fin du repas, Nevile annonça d'un ton détaché qu'il se proposait d'aller à Easterhead après le dîner.

— J'irai faire un billard avec Latimer.

— Surtout, lui recommanda Mary, prenez la clé ! Pour le cas où vous rentreriez tard !

— Je n'oublierai pas. Merci.

Kay, qui bâillait déjà pendant le dîner et de façon parfois un peu visible, déclara qu'elle montait se coucher. Elle invoquait une migraine. Elle remercia Mary, qui n'avait pas manqué de lui demander si elle avait des cachets d'aspirine, et quitta la pièce.

Nevile manipula les boutons de l'appareil de radio pour trouver un programme de musique. Il s'assit sur le canapé et, pendant quelques instants, écouta le concert. Il s'appliquait à ne

pas regarder Audrey. Il ressemblait à un gosse malheureux et, malgré elle, Mary le plaignait.

— Si je vais là-bas, dit-il enfin, il serait temps que je parte…

— Vous y allez en voiture ou par le bachot ? demanda Mary.

— Par le bachot. À quoi bon faire une balade de vingt kilomètres ?… Et puis, je serai content de marcher un peu.

— Vous savez qu'il pleut ?

— J'ai mon imperméable.

Il lança à tous un bonsoir collectif et gagna le vestibule. Hurstall le rejoignit au moment où il allait sortir.

— Monsieur, dit le maître d'hôtel, voudriez-vous monter chez lady Tressilian ! Madame désirerait vous voir.

Nevile jeta un coup d'œil à l'horloge. Elle marquait 10 h. Il haussa les épaules, prit l'escalier et alla frapper, au bout du couloir, à la porte de lady Tressilian. Tandis qu'il attendait la réponse, il entendit la voix des autres, en bas, dans le vestibule. Il semblait que, ce soir-là, tout le monde se coucherait tôt.

— Entrez ! dit la voix grêle de lady Tressilian.

Nevile obéit et ferma la porte derrière lui.

Dans la chambre, toutes les lumières étaient éteintes, à l'exception d'une petite lampe de chevet. La vieille dame, habillée pour la nuit, venait de poser son livre. Par-dessus ses lunettes, elle regardait Nevile. Ses yeux étaient sévères.

— Je voudrais te parler, dit-elle.

Nevile sourit presque malgré lui et répondit :

— À vos ordres, commandant !

Lady Tressilian ne sourit pas.

— Nevile, commença-t-elle, il y a certaines choses que je ne tolérerai pas. Je n'ai aucun désir d'écouter les conversations privées, mais quand ta femme et toi, vous venez vous disputer juste sous mes fenêtres, je ne peux guère faire autrement que d'entendre. J'ai cru comprendre que tu projettes de divorcer pour te remarier avec Audrey. C'est là, Nevile, une chose que tu ne peux pas faire et dont je ne veux plus entendre parler.

Nevile se dominait avec effort. Sa réponse fut donnée d'une voix brève.

— Pour la scène de cet après-midi, dit-il, je vous présente mes excuses. Pour le reste, l'affaire ne regarde que moi !

— Pas du tout ! Tu t'es servi de ma maison pour reprendre contact avec Audrey, à moins que ce ne soit Audrey qui…

— Ce n'est pas elle ! Si…

Elle lui imposa silence d'un geste de la main.

— De toute façon, Nevile, il s'agit là d'une chose que tu ne saurais faire. Kay est ta femme et elle a des droits que tu ne peux méconnaître. En cette affaire, je suis résolument avec elle. Tu n'as que ce que tu as voulu ! Ton devoir, maintenant, c'est de rester avec elle et je te le dis sans phrases !

Nevile avança d'un pas et répliqua, haussant le ton :

— Encore une fois, tout ça ne vous regarde pas !

La vieille dame reprit, de sa petite voix posée :

— Audrey nous quittera demain…

— Vous ne ferez pas ça ! Je n'admettrai pas…

— Inutile de crier, Nevile !

— Je vous répète que je ne supporterai pas…

On entendit, quelque part, dans le couloir, une porte qui se fermait…

XII

Alice Bentham, la femme de chambre, paraissait très ennuyée.

— Eh bien, Alice ? demanda Mrs. Spicer, la cuisinière. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est à cause de Miss Barrett, répondit la fille. Je ne sais pas ce que je dois faire ! Il y a une heure, je lui ai monté son thé. Elle dormait à poings fermés et je n'ai pas voulu la réveiller. Je suis sortie, et, il y a cinq minutes, comme elle n'était pas encore descendue, je suis retournée chez elle. Le thé de Madame est prêt et il faut qu'elle aille le lui porter ! Je suis entrée dans sa chambre. Elle dormait toujours… et je n'ai pas réussi à la réveiller !

— Vous l'avez secouée ?

— Oui, Mrs. Spicer, et fort encore !... Elle n'a pas paru s'en apercevoir... Et sa figure a une couleur pas catholique !

— Mon Dieu ! s'écria Mrs. Spicer. Elle n'est pas morte, au moins ?

— Ça, sûrement pas !... Elle respire... Mais elle respire drôlement... Pour moi, elle est malade...

— Je vais aller voir ça moi-même, décida Mrs. Spicer. Montez son thé à Madame... Préparez-lui une autre théière et dépêchez-vous ! Elle doit se demander pourquoi il n'arrive pas...

Ayant dit, Mrs. Spicer fila vers le second étage.

Peu après, son plateau sur le bras, Alice s'arrêtait devant la porte de lady Tressilian. Elle frappa deux fois et, n'obtenant pas de réponse, prit le parti d'entrer. Presque aussitôt, il y eut dans la chambre un bruit de porcelaine cassée, puis une succession de cris perçants. Bientôt, Alice jaillissait hors de la pièce, se jetait dans l'escalier qu'elle dégringolait quatre à quatre pour venir, en bas, se heurter au placide Hurstall, qui traversait le hall.

— Mr. Hurstall, dit-elle, bouleversée, venez vite !... Il y a eu un cambriolage et Madame est morte !... Tuée !... Elle a un grand trou dans la tête et il y a du sang partout !

« UNE MAIN FINE VENUE D'ITALIE… »

I

L'inspecteur-chef Battle avait passé de bonnes vacances. Comme elles ne devaient prendre fin que dans trois jours, il était un peu chagrin de constater que le temps changeait et qu'on entrait dans une période de pluie. Mais qu'attendre d'autre en Angleterre et n'avait-il pas eu de la chance jusqu'à maintenant ?

Il était assis devant son petit déjeuner avec l'inspecteur James Leach, son neveu, quand la sonnerie du téléphone appela Jim à l'appareil.

Jim prit la communication, répondit : « Très bien, monsieur, je viens tout de suite ! » et, le visage grave, raccrocha le récepteur.

— C'est sérieux ? demanda Battle.

— Un meurtre… Lady Tressilian… Une vieille dame impotente, très connue dans la région. La grande maison sur la falaise, à Saltcreek. Le vieux m'attend…

« Le vieux », c'était le chef de la police locale.

— C'est un ami à elle, expliqua-t-il, et nous allons là-bas ensemble.

La main sur le bouton de la porte, il se retourna vers Battle.

— Dites-moi, mon oncle ?

— Oui ?

— Vous me donnerez un coup de main ?… C'est la première fois qu'il me tombe une affaire de ce genre-là !

— Aussi longtemps que je serai ici, tu peux compter sur moi ! Qu'est-ce que c'est ? Un cambriolage qui a mal tourné, sans doute ?

— Je ne sais pas encore.

II

Une demi-heure plus tard, le major Robert Mitchell, chef de la police locale, s'entretenait avec l'oncle et le neveu.

— Il est certes un peu tôt pour rien affirmer, déclarait-il, mais une chose me semble évidente : le crime n'a pas été commis par quelqu'un de l'extérieur. Rien n'a été volé, il n'y a pas de trace d'effraction et, ce matin, toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées.

Il se retourna vers Battle.

— Si je le demandais à Scotland Yard, poursuivit-il, pensez-vous qu'on vous mettrait sur l'affaire ? Vous êtes sur place, vous êtes parent avec Leach… Cela, bien entendu, si ça vous va… Je ne voudrais pas vous priver de la fin de vos vacances…

— Pour moi, répondit Battle, je suis d'accord. En ce qui concerne le Yard, il faut que vous en référiez à sir Edgar. Mais je crois que c'est un ami à vous…

Mitchell fit oui de la tête. Il était dans les meilleurs termes avec sir Edgar Cotton, commissaire principal adjoint de Scotland Yard.

— Je suis sûr, dit-il, que je m'arrangerai très facilement avec sir Edgar. C'est donc entendu ! Je lui téléphone tout de suite.

Il empoigna le récepteur et demanda qu'on lui appelle Londres.

— Vous croyez, dit Battle, qu'il s'agit d'une affaire importante ?

— C'est surtout, répondit Mitchell, une de ces affaires où nous ne pouvons pas nous permettre une erreur. Il faut que nous soyons absolument sûrs de notre homme… ou de notre femme !

Battle hocha la tête sans rien dire. Il comprenait parfaitement ce que les mots n'exprimaient pas.

« Il croit savoir qui a fait le coup, pensa-t-il, et ça l'ennuie terriblement. Il doit s'agir de quelqu'un de très connu dans la région et sans doute d'une personnalité fort honorable. Si je me trompe, je bouffe mon chapeau ! »

III

Battle et Leach étaient debout sur le seuil de la chambre à coucher, une pièce très vaste et très meublée. Devant eux, agenouillé sur le plancher, un agent de police manipulait avec soin un club de golf, un lourd « Niblick », sur lequel il relevait des empreintes. Sur le fer du club, il y avait du sang coagulé, auquel quelques cheveux adhéraient.

Près du lit, le docteur Lazenby, qui faisait office de médecin légiste dans le district, se penchait sur le corps de lady Tressilian.

— C'est clair comme de l'eau de roche, dit-il, se relevant. Elle a été frappée de face. Le premier coup a enfoncé la boîte crânienne et l'a tuée. Mais le meurtrier a donné un second coup, de sécurité, en quelque sorte. Vous désirez des termes techniques ?

— Merci, fit Leach. Depuis combien de temps est-elle morte ?

— Le crime a dû être commis entre 10 h et minuit.

— Impossible d'être plus précis ?

— Je préfère ne pas m'y risquer, toutes sortes de facteurs entrent en jeu et on ne pend plus aujourd'hui en fondant l'accusation sur la seule rigidité cadavérique. Pas avant 10 h, pas après minuit, voilà la certitude.

— Et c'est avec ce club qu'elle a été frappée ?

Le médecin regarda le « Niblick ».

— Probablement, dit-il. Mais c'est une chance que l'assassin l'ait laissé derrière lui, car l'examen de la blessure ne m'aurait

jamais donné à penser qu'elle avait été faite par un club… Vous remarquerez que ce n'est pas le bord tranchant du fer qui a porté, mais le dos…

— Le coup a dû être difficile à donner, observa Leach.

— Sans aucun doute, si l'on a fait exprès de frapper comme ça… Mais je croirais plutôt qu'il s'agit d'un hasard…

Leach levait les bras, essayant d'imaginer et de reconstituer le geste de l'assassin.

— Bizarre, conclut-il.

— Oui, dit Lazenby, d'un air songeur. Autre chose qui ne me paraît pas moins curieux. Le coup a porté à la tempe droite. Or, l'assassin ne pouvait être que de ce côté-ci du lit, c'est-à-dire à la gauche de la victime. De l'autre côté, le mur l'aurait gêné, il aurait manqué de place.

— Ce qui signifie, fit Leach, vivement intéressé, que nous aurions affaire à un gaucher ?

— C'est un point, répondit le médecin, sur lequel je ne me prononcerai pas. Il y a trop de risques d'erreur. Je dirai, si vous voulez, que, si l'on considère l'endroit où l'assassin devait nécessairement se trouver, on a tout de suite, pour expliquer la position de la blessure, la tentation de supposer que le meurtrier était un gaucher. C'est l'hypothèse la plus naturelle, mais il en est bien d'autres. La vieille dame peut avoir tourné légèrement la tête à gauche au moment où l'homme frappait. De même, on peut avoir écarté le lit, s'être mis à gauche pour donner le coup, puis avoir tout remis en place.

— Bien invraisemblable ! dit Leach.

— D'accord, mais possible. J'ai une certaine expérience de ce genre de questions et puis vous dire qu'il est extrêmement hasardeux d'affirmer qu'un coup mortel a été donné de la main gauche. Pour ma part, je me méfie !

L'agent Jones, toujours à genoux, fit remarquer que le club était d'un modèle ordinaire, non un de ceux qu'on fabrique spécialement pour les gauchers.

— Entendu, fit Leach. Mais il peut fort bien ne pas avoir appartenu à celui qui s'en est servi pour tuer. Je suppose, docteur, que nous pouvons tenir pour acquis que le crime a été commis par un homme ?

— Ce n'est pas sûr. Si c'est là l'arme du crime, une femme peut fort bien, avec ce « Niblick » qui est très lourd, avoir administré un coup terrible.

Battle dit de sa voix calme :

— Oui, mais vous ne pouvez pas, n'est-ce pas, certifier que c'est bien là l'arme du crime ?

Lazenby se tourna vers l'inspecteur-chef pour répondre.

— Certainement pas ! Je puis seulement déclarer que ce club peut avoir été utilisé par le meurtrier et qu'il est probable que c'est bien là l'arme du crime, mais je n'irai pas plus loin. Naturellement, j'analyserai le sang qui se trouve sur le fer, pour m'assurer qu'il appartient bien au même groupe que celui de la victime, et j'examinerai les cheveux au microscope.

Battle approuva.

— Vous avez raison ! Autant faire les choses consciencieusement.

Lazenby lui lança un coup d'œil surpris.

— Vous doutez que ce soit là l'arme du crime ?

Battle s'empressa de le détromper.

— Certes non !... Moi, voyez-vous, je suis un homme tout simple : je crois ce que me montrent mes yeux. La dame a été frappée avec quelque chose de lourd et ce club est très lourd. Il y a dessus du sang et des cheveux, qui proviennent vraisemblablement de la victime. Conclusion : c'est bien l'arme du crime.

— Était-elle endormie ou éveillée quand on l'a frappée ? demanda Leach.

— Éveillée, à mon avis, répondit Battle. Il y a de la surprise dans son regard. Je dirais volontiers, mais c'est une impression purement personnelle, qu'elle ne s'attendait pas à ce qui allait arriver. Il ne semble pas qu'il y ait eu lutte et son visage ne reflète ni l'horreur, ni la peur. Je croirais ou bien qu'elle venait de s'éveiller et qu'à demi endormie encore elle ne se rendait pas bien compte, ou bien qu'elle considérait que la personne qui se trouvait devant elle ne pouvait lui vouloir du mal...

Leach dit, pensif :

— Il n'y avait aucune lumière, sauf celle de la lampe de chevet.

— Oui… Mais ça ne nous apprend rien. Cette lampe, elle peut l'avoir allumée au moment où elle a été réveillée par l'entrée de quelqu'un dans la chambre, mais elle pouvait aussi être allumée auparavant.

L'agent Jones se releva. Il arborait un sourire satisfait.

— Il y a sur ce club, dit-il, une superbe collection d'empreintes. Aussi nettes qu'on peut les souhaiter.

— Ça devrait simplifier les choses ! fit Leach, avec un soupir.

— Cet assassin est un garçon obligeant, observa Lazenby. Il laisse l'arme du crime, il laisse ses empreintes dessus. Je me demande pourquoi il n'a pas aussi laissé sa carte de visite !

— Il aura perdu la tête, dit Battle. Ça arrive…

Le docteur Lazenby sourit et annonça son départ, ajoutant :

— J'ai une malade à voir dans la maison.

— Une malade ?

— Eh oui !… J'ai été appelé ici par le maître d'hôtel avant la découverte du crime. Ce matin, la vieille servante de lady Tressilian a été trouvée inanimée dans son lit.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle a été droguée. Une forte dose de gardénal. Elle est mal en point, mais elle s'en tirera.

— Cette sonnette, c'est pour elle ?

Battle désignait du regard le gland qui reposait sur le traversin, près de la tête de la morte.

— Oui, répondit Lazenby. Le premier geste qu'aurait fait lady Tressilian si elle avait cru avoir quelque raison d'avoir peur, c'eût été de tirer sur ce cordon. Mais elle aurait pu sonner jusqu'à demain, l'autre n'aurait jamais entendu.

— Il est probable, dit Battle, qu'on avait fait le nécessaire pour ça. Vous êtes sûr, docteur, que cette femme ne prend jamais de somnifère ?

— Je puis vous le garantir. Il n'y en a pas dans sa chambre et je crois savoir comment la drogue lui a été administrée : dans l'infusion de séné qu'elle boit, le soir, avant de se coucher.

L'inspecteur-chef se grattait le menton.

— Notre assassin, dit-il, m'a l'air très au courant des habitudes de la maison. Savez-vous, docteur, que cette affaire semble assez étrange ?

— Ça, dit Lazenby, avec un sourire, c'est vous que ça regarde !

Le médecin parti, l'oncle et le neveu restèrent seuls.

Battle réfléchissait.

— Crois-tu, demanda-t-il au bout d'un instant, que quelqu'un peut avoir manipulé ce club – avec des gants, bien entendu – depuis qu'ont été laissées dessus les empreintes qui s'y trouvent actuellement ?

— Je ne le crois pas, répondit Leach, et vous ne le croyez pas non plus. Empoigner ce club, le tenir assez solidement pour s'en servir, et ne pas brouiller les empreintes, c'est impossible ! Or, elles sont toujours là, nettes et distinctes…

— Ce pourquoi, conclut Battle, il ne nous reste plus qu'à être bien polis et à prier bien gentiment ces messieurs et ces dames d'avoir la bonté de nous donner leurs empreintes. Naturellement, on ne forcera personne ! Mais j'entends que tout le monde accepte… Et, la petite cérémonie terminée, de deux choses l'une : ou aucune de ces empreintes ne correspondra à celles du club, ou bien…

— Ou bien, nous tenons notre homme !

— Si c'est d'un homme qu'il s'agit…

— Les empreintes qui sont sur ce club, déclara Leach, sont celles d'un homme. Trop grandes pour une femme. D'ailleurs, ce n'est pas un crime de femme !

Battle en convint volontiers.

— C'est, en effet, dit-il, un crime d'homme, nettement caractérisé. Brutal, plutôt athlétique et un peu bête. Tu ne vois personne dans la maison, à qui ce signalement pourrait s'appliquer ?

— Je ne les connais pas encore !

— C'est juste. Allons les voir !

Battle se dirigea vers la porte. Il tourna la tête par-dessus son épaule, regarda le lit une fois encore et murmura :

— Je n'aime pas cette histoire de sonnette !

— Pourquoi ?

La porte ouverte, il s'arrêta.

— Cette brave dame, reprit-il, je me demande qui pouvait avoir envie de la tuer. Il y a des quantités de vieilles chipies,

foncièrement empoisonnantes, qui font tout ce qu'il faut pour mériter un coup de matraque sur le crâne, mais lady Tressilian ne devait pas appartenir à cette catégorie-là. Je croirais plutôt qu'on l'aimait.

Il ajouta, après une courte pause :

— Elle avait de l'argent, n'est-ce pas ? À qui va-t-il ?

Devinant la portée de la question, Leach s'écria, tout joyeux :

— Ça y est, mon oncle, vous avez mis le doigt dessus ! Quand nous saurons ça, nous saurons tout et la première chose à trouver, c'est ça !

Tout en descendant l'escalier, Battle relisait à mi-voix une liste de noms qu'il avait notés sur un morceau de papier.

— Miss Aldin, Mr. Royde, Mr. Strange, Mrs. Strange, Mrs. Audrey Strange... Bigre ! Ce ne sont pas les Strange qui manquent !

— Autant que je sache, il s'agit des deux femmes du monsieur...

Battle sourit du coin de l'œil et murmura :

— C'est l'affaire Barbe-Bleue, alors ?

Ils entrèrent dans la salle à manger, où tout le monde était réuni. Chacun avait pris sa place à table, comme à l'habitude, mais on n'avait guère fait que semblant de manger.

Les visages se tournèrent vers l'inspecteur-chef, qui les considéra, l'un après l'autre, avec attention. Battle jaugeait son monde selon sa méthode personnelle et sans doute les intéressés eussent-ils été fort surpris s'ils avaient su dans quel état d'esprit le policier examinait leurs traits. Sa position, assez peu orthodoxe, était nette. La loi a le droit de prétendre qu'on doit tenir les gens pour innocents aussi longtemps que leur culpabilité n'est pas démontrée. Pour lui, tous ceux qui se trouvaient de près ou de loin, mêlés à une affaire de meurtre, il les regardait comme des assassins possibles.

Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur chacun. Mary Aldin occupait le haut bout de la table. Elle était très digne, très droite, un peu raidie. Près d'elle, Thomas Royde bourrait tranquillement sa pipe. Audrey, sa chaise un peu repoussée en arrière, fumait, sa cigarette d'une main, sa tasse de café de

l'autre. Nevile, l'œil fixe, allumait sa cigarette. Son briquet tremblait légèrement. Kay avait posé ses deux coudes sur la table. On la devinait très pâle sous son maquillage.

Ce que Battle pensait ? Voici…

« Celle-ci, ce doit être miss Aldin. Une cliente qui ne perd pas son sang-froid, j'en jurerais. Une femme de tête, qui se tient sur ses gardes et qui ne se laissera pas démonter. Le type à côté d'elle, c'est un ours. Il a un bras en pâté de foie, une figure impénétrable et il souffre, c'est probable, d'un complexe d'infériorité. À côté, une des épouses, j'imagine. Elle est morte de peur, aucun doute là-dessus. Et elle a une drôle de façon de tenir sa tasse. L'autre, c'est Strange. Je l'ai déjà vu quelque part. Il a les nerfs en pelote et il ne se sent pas très rassuré. Quant à la rouquine, là-bas, c'est une sauvage. Un tempérament du tonnerre, je présume, mais de la cervelle également ! »

Tandis que Battle évaluait ainsi les hôtes de la Pointe-aux-Mouettes, Leach leur adressait un petit discours de ton très officiel.

Sur sa demande, Mary Aldin nomma tout le monde.

— J'ajoute, déclara-t-elle ensuite, que cette triste affaire nous a tous bouleversés, mais que nous avons tous le désir de vous aider de notre mieux.

Leach montra le club qu'il avait jusqu'alors tenu caché derrière son dos.

— Pour commencer, dit-il, quelqu'un de vous connaît-il cet objet ?

Kay poussa un petit cri.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. C'est avec ça que…

La voix lui manqua pour aller plus loin.

Cependant, Nevile s'était levé et venait vers les policiers.

— On dirait, fit-il, que c'est un de mes clubs. Puis-je le voir ?

— Sans doute, répondit Leach. Maintenant, vous pouvez même le toucher…

Le mot « maintenant », qui donnait à la phrase un sens particulier, ne provoqua aucune réaction.

— Je crois, décida Nevile, après un rapide examen, que c'est un de mes « Niblicks ». Je puis vous donner une certitude tout de suite, si vous voulez bien m'accompagner.

Il les conduisit à un grand placard, qui se trouvait dans le hall, sous l'escalier. La porte ouverte laissa apparaître un monceau de raquettes de tennis et Battle se souvint aussitôt de l'endroit où il avait vu Nevile.

— Vous avez joué à Wimbledon ? demanda-t-il.

Nevile tournant la tête, répondit :

— Oui. Vous aussi ?

Battle réprima un sourire.

Nevile, cependant, écartait les raquettes pour extraire du placard deux sacs de golf, qui s'appuyaient sur des engins de pêche.

— Nous ne sommes que deux, ici, à jouer au golf, expliqua-t-il. Ma femme et moi. Et ce club est un club d'homme.

Il passait en revue ceux que contenait son sac. Il y en avait une quinzaine.

« C'est, pensait Leach, un champion qui se prend au sérieux et je ne voudrais pas lui servir de « caddie » !

— Je le disais bien, conclut Nevile, c'est un de mes « Niblicks ». Fabriqué par Walter Hurson, à Saint-Esbert.

— Merci, monsieur Strange, dit Leach. Voilà une question réglée.

— Ce qui me surprend dans cette affaire, reprit Nevile, c'est que rien n'ait été volé et que rien ne permette plus de dire que quelqu'un s'est introduit dans la maison !

Il y avait dans sa voix une note d'étonnement, mais aussi une évidente inquiétude. Il poursuivit :

— Les domestiques sont tous des braves gens incapables…

Leach l'interrompit doucement :

— Je parlerai d'eux avec miss Aldin. Mais peut-être vous serait-il possible de nous donner le nom des notaires de Lady Tressilian ?

— Certainement, répondit Nevile. Askwith et Treslawny, à Saint-Loo.

— Je vous remercie. Nous nous mettrons en rapport avec eux pour savoir ce que deviennent les biens de la défunte.

— Ce sont ses héritiers que vous voulez connaître ?

— Ses héritiers, son testament, tout…

— De son testament, dit Nevile, je ne sais rien. Mais, à ma connaissance, elle n'avait pas grand-chose à léguer. Par contre, je puis vous renseigner sur le gros de sa fortune…

— C'est ce qui nous intéresse.

— Tous les biens me reviennent, à moi et à ma femme, en exécution des dispositions testamentaires de feu sir Matthew Tressilian. Lady Tressilian n'en avait que l'usufruit.

— Parfait ! dit Leach.

Il avait parlé très lentement, détachant les syllabes et laissant entre les deux un intervalle de plusieurs secondes. Son regard, posé sur Nevile, faisait songer à celui de l'amateur qui vient de découvrir une pièce rare à ajouter à ses collections. Nevile, agacé, cligna des yeux.

Cependant, Leach, très aimable, continuait :

— Avez-vous quelque idée, Mr. Strange, de l'importance de cet héritage ?

— Je ne saurais vous donner de but en blanc, un chiffre précis, mais je crois qu'on peut compter autour de cent mille livres…

— Pour chacun de vous ?

— Ah, non !… Pour nous deux !

— C'est une jolie somme !

Nevile sourit et dit posément :

— Je tiens à souligner que mes revenus me permettent de vivre largement sans souhaiter la mort de ceux dont je suis appelé à hériter.

L'inspecteur Leach parut choqué de l'interprétation que Nevile semblait donner à sa dernière remarque, mais il ne répliqua pas et la conversation en resta là.

Les trois hommes regagnèrent la salle à manger, où Leach prononça son deuxième discours de la journée. Il s'agissait, cette fois, de la prise des empreintes digitales. Il expliqua que c'était là simple routine policière et qu'on ne pouvait examiner utilement les empreintes relevées dans la chambre du crime que si l'on avait la possibilité de les distinguer de celles des hôtes de la maison. Personne, d'ailleurs, n'éleva d'objection et tout le monde s'achemina en troupeau docile vers la bibliothèque, où

l'agent Jones attendait, avec son rouleau encreur, son tampon et ses fiches toutes prêtes.

Battle et Leach, cependant, commençaient leurs interrogatoires.

Ils appelèrent d'abord les domestiques.

Hurstall expliqua comment, le soir, il fermait la maison. Il certifia qu'au matin il n'avait rien trouvé d'anormal. Rien n'avait été touché, personne certainement n'était entré. Il précisa que la porte de la rue était fermée à clé. Hier, par exception, il n'avait pas mis le verrou. Mr. Nevile, qui passait la soirée à Easterhead Bay, ayant annoncé qu'il rentrerait tard.

— Savez-vous à quelle heure il est revenu ?

— Oui, monsieur. Il était autour de 2 h 30. Il devait y avoir quelqu'un avec lui, car j'ai entendu qu'on parlait. Puis, il y a eu le bruit d'une auto qui s'en allait et j'ai entendu la porte se refermer et Mr. Nevile monter l'escalier.

— À quelle heure était-il parti pour se rendre à Easterhead Bay ?

— Vers 10 h 20. J'ai entendu la porte claquer…

Leach ne voyant pas pour l'instant d'autres questions à poser au maître d'hôtel, ils passèrent aux autres domestiques. Tous avaient tendance à être nerveux, voire un peu paralysés par la peur, mais pas plus qu'il n'était naturel, étant donné les circonstances.

Au total, les deux hommes n'avaient pas tiré grand-chose du personnel quand ils renvoyèrent à ses fourneaux la petite aide-cuisinière hypernerveuse qui avait clos le défilé.

Leach, perplexe, consulta son oncle du regard.

— Fais revenir la femme de chambre, dit Battle. Pas celle qui a des yeux en boules de loto… L'autre, la grande, celle qui a la voix comme un filet de vinaigre… Elle sait quelque chose…

Emma Waldes aurait préféré être ailleurs. Ce qui l'inquiétait, c'était que, cette fois, elle n'était plus interrogée par « le petit jeune », mais par l'autre policier. Il l'intimidait, celui-là, avec ses épaules carrées et son visage sévère.

Pourtant, c'est d'un air bonhomme qu'il lui parla.

— Miss Waldes, dit-il, je voudrais vous donner un conseil. Il ne sert à rien, voyez-vous, de cacher quelque chose à la police.

On se fait mal voir et c'est tout de qu'on gagne… Vous me comprenez ?

Emma Waldes protesta avec indignation, mais sans conviction.

— Je n'ai jamais…

Il éleva son énorme main dans un geste d'apaisement.

— Voyons, Miss Waldes, voyons !… Vous avez vu ou entendu quelque chose, j'en suis sûr. J'aimerais savoir quoi.

— Je n'ai pas exactement entendu… C'est-à-dire que je n'ai pas pu faire autrement que d'entendre… Mr. Hurstall, d'ailleurs, a entendu aussi… Mais, il n'y a pas de doute, ça n'a rien à voir avec le crime !

— C'est très probable !… Mais dites-nous tout de même de quoi il s'agit…

— Eh bien ! voilà !… Je montais me coucher. Il était un peu plus de 10 h et je venais d'aller mettre une boule d'eau chaude dans le lit de Miss Aldin… Il lui en faut une, été comme hiver… Alors, forcément, je passais devant la porte de Madame…

— Continuez !

— Alors, je les ai entendus, elle et Mr. Nevile… Et c'était une vraie prise de bec ! À celui qui crierait le plus haut, on aurait dit ! Une dispute, quoi !

— Vous ne vous rappelez pas ce qu'ils disaient ?

— Mon Dieu, non !… Vous comprenez, monsieur, je n'écoutais pas… Ce qui s'appelle écouter.

— Bien sûr… Mais vous pourriez tout de même avoir entendu quelques mots…

— Madame disait qu'il y avait des choses qu'elle ne tolérerait pas dans sa maison et Mr. Nevile disait : « Je vous interdis de dire du mal d'elle ! Je vous l'interdis !… » Il était très monté, c'est sûr !

Après avoir vainement essayé d'obtenir d'elle d'autres précisions, Battle libéra Emma Waldes.

— Jones, dit Leach, devrait maintenant être en mesure de nous parler de ces empreintes…

— Qui est-ce qui s'occupe des chambres ? demanda Battle…

— Williams. Un type sérieux, qui n'oubliera rien.

— Tu as interdit l'accès des chambres ?

— Oui. Jusqu'à ce que Williams en ait fini…

La porte s'ouvrit à ce moment : la tête du jeune Williams se montrait dans l'entrebâillement.

— Monsieur, annonça-t-il, il y a quelque chose que j'aimerais vous faire voir. C'est chez Mr. Nevile…

Battle et Leach le suivirent dans la chambre de Nevile. Il y avait sur le parquet un petit tas de vêtements. C'était un complet bleu marine : veston, gilet et pantalon.

— Où avez-vous trouvé ça ? demanda Leach.

— Dans un coin de la garde-robe… En tas, par terre… Et, monsieur, regardez ça !

Ayant ramassé le veston, il attirait leur attention sur l'extrémité des manches.

— Vous voyez ces taches sombres, monsieur ?… Si ce n'est pas du sang, je me fais naturaliser Hollandais !… Et là, plus haut, c'en est encore !… Ça a dû gicler !

Battle émit un petit grognement, s'écarta un peu et dit :

— Il faut convenir que les choses vont plutôt mal pour le jeune Nevile. Il y a d'autres vêtements dans cette chambre ?

— Un complet gris à rayures, monsieur… Celui qui est là, sur le dos de la chaise…

Williams ajoutait :

— Vous avez remarqué, monsieur, que c'est tout humide par terre, près du lavabo ?

— Comme s'il avait dû faire très vite pour laver le sang qu'il pouvait avoir sur lui ?… Peut-être… Mais c'est tout près de la fenêtre et il a certainement plu dans la chambre…

— Vous croyez, monsieur ?… Une mare pareille ?

Battle se taisait. Un tableau s'imposait à son esprit : celui d'un homme qui dépouillait en hâte ses vêtements tachés de sang pour les cacher au fond d'un placard, avant de laver à grande eau ses mains et ses bras nus.

Son regard se porta sur la cloison.

Williams répondit à la question muette de l'inspecteur-chef :

— C'est la chambre de Madame, monsieur. La porte est fermée.

— Fermée ? De ce côté-ci ?

— Non, monsieur. De l'autre côté.

— De son côté à elle ?

— Oui, monsieur.

Battle réfléchit un instant et dit :

— Nous allons revoir le maître d'hôtel.

Hurstall était nerveux. Leach s'adressa à lui d'une voix sèche et cassante.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, ne nous avez-vous pas dit que vous aviez, hier soir, entendu Mr Strange et lady Tressilian se disputer ?

Le vieil homme écarquilla les yeux.

— La vérité, monsieur, c'est que je n'y ai pas pensé ! D'ailleurs, ce n'était pas ce qu'on peut appeler une dispute… Tout au plus une petite discussion amicale…

Leach résista à la tentation de dire : « Tu m'as l'air d'une petite discussion amicale ! » et posa une seconde question :

— Hier soir, à table, comment Mr. Strange était-il habillé ?

Comme Hurstall se taisait, Battle dit négligemment :

— Bleu marine ou gris à rayures ? J'ai idée que quelqu'un pourra nous renseigner si vous ne vous souvenez pas.

— Je me rappelle. Il avait son veston bleu.

Et, soucieux de rétablir tout de suite le prestige de la maison, le maître d'hôtel ajouta :

— Il a été entendu, au début de la saison, qu'on ne s'habillerait pas pour le dîner. On sort souvent dans le jardin, après le repas du soir… Alors…

Hurstall venait de quitter la pièce quand Jones y entra. Il paraissait très excité.

— Alors ? fit Leach.

— L'affaire est dans le sac, monsieur ! J'ai toutes les empreintes et il y en a qui collent !… Évidemment, je n'ai pas eu le temps d'y regarder de très près, mais je suis sûr de mon coup…

— C'est-à-dire ?

— Celles qui sont sur la crosse du club, monsieur, ont été laissées par Mr. Nevile Strange.

Battle se renversa dans son fauteuil.

— Eh bien ! conclut-il, il me semble qu'il n'y a plus qu'à s'incliner !

IV

Ils tenaient conseil, tous les trois, dans le bureau du chef de la police.

Et tous trois avaient l'air grave et passablement ennuyé.

Le major Mitchell soupira et dit :

— Eh bien ! j'imagine qu'il ne nous reste plus qu'à l'arrêter !

— Je ne vois pas ce qu'on pourrait faire d'autre ! fit Leach, d'une voix calme.

Mitchell se tourna vers Battle. Il essaya de plaisanter.

— Allons, Battle, lui lança-t-il, souriez ! On croirait que vous venez d'enterrer votre meilleur ami !

L'inspecteur-chef fit la grimace.

— Ça ne me plaît pas !

— Je ne crois pas que ça plaise à aucun de nous, répliqua Mitchell. Mais nous avons, je pense, assez de preuves pour justifier un mandat !

— Justement : nous en avons trop !

— Mais, reprit Mitchell, ce mandat, si je ne le signe pas, les gens seront en droit de se demander pourquoi !

Battle approuva d'un hochement de tête. Il semblait consterné.

— Rendez-vous compte ! poursuivit le chef de la police. Le mobile, nous l'avons : la mort de la vieille dame met Strange et sa femme à la tête d'une jolie fortune. Il est la dernière personne à l'avoir vue vivante et on l'a entendu se disputer avec elle. Il y a des taches de sang sur le complet qu'il portait le soir du meurtre. Enfin, sur l'arme du crime, on ne relève que ses empreintes à lui. Il n'y en a pas d'autres !

— Et, malgré tout ça, conclut Battle, cette arrestation ne vous plaît pas !

— Je suis obligé d'en convenir.

— Et puis-je vous demander pourquoi elle ne vous plaît pas ?

Le major Mitchell se gratta le nez.

— Peut-être, répondit-il après quelques secondes de réflexion, parce qu'il m'a l'air de s'être comporté comme un parfait imbécile !

— Pourtant, ça arrive souvent aux criminels !

— Je le sais… Et c'est heureux !… Sans ça, qu'est-ce que nous deviendrions ?

Battle s'adressait maintenant à son neveu.

— Et toi, Jim, qu'est-ce qui te chiffonne dans tout ça ?

Leach remua sur sa chaise, mal à l'aise.

— J'ai toujours eu de la sympathie pour Mr. Strange. Il y a des années que je le vois ici. C'est un brave type… et un sportsman.

— Je ne vois pas, dit lentement Battle, pourquoi un bon joueur de tennis ne serait pas un assassin. L'un n'empêche pas l'autre…

Il ajouta, après un silence :

— Moi, ce qui m'embête, là-dedans, c'est le « Niblick » !

— Le « Niblick » ? répéta Mitchell, étonné.

— Ou, si vous préférez, la cloche. Le « Niblick » ou la cloche, c'est l'un ou l'autre… Mais pas les deux !

Développant sa pensée, Battle poursuivit de sa voix lente et réfléchie :

— Il faut savoir comment nous imaginons les événements. Nous admettons que Strange est entré dans la chambre de lady Tressilian, qu'il s'est querellé avec elle et que, perdant la tête, il l'a assommée à coups de club ?… Dans ce cas, il n'y a pas eu préméditation. Alors, comment se fait-il qu'il avait ce « Niblick » avec lui ? On ne se promène pas le soir avec des engins de ce genre !

— On a vu des joueurs étudier leurs coups en chambre !

— C'est entendu ! Mais personne ne nous a dit l'avoir vu s'entraîner, ni dehors, ni dedans. La dernière fois où on l'a aperçu maniant un club, c'est il y a une huitaine de jours, sur la plage, où il travaillait son attaque de la balle dans le sable. Non, à mon avis, il faut choisir : ou il y a eu dispute et il s'est mis en

colère… Et, ici, attention !… Je l'ai vu sur le court, en match de championnats… Dans ces occasions-là, les grandes vedettes du tennis sont des paquets de nerfs et on voit parfaitement le moment où elles cessent de se dominer… Or, Strange, j'ai pu le constater, ne perd jamais son sang-froid. Il a sur lui-même un empire étonnant, exceptionnel… Et nous allons supposer que cet homme-là s'est laissé emporter et qu'il a assommé dans son lit une vieille dame sans défense !

— Une alternative comporte deux branches, Battle, dit Mitchell en souriant.

— J'y arrive. Dans l'autre hypothèse, nous admettons la préméditation. Il en a à l'argent de la vieille dame. Cette fois, la cloche s'explique, on voit bien pourquoi la vieille Barrett a été droguée, mais on ne comprend plus ni le « Niblick », ni la querelle. Car, s'il avait décidé de tuer lady Tressilian, il tombe sous le sens qu'il aurait au contraire pris grand soin de ne pas se disputer avec elle. Il pouvait droguer la servante, se glisser en douce dans la chambre au milieu de la nuit, régler son compte à la vieille dame, simuler un gentil petit cambriolage, nettoyer son club et le remettre à sa place. Au lieu de ça… Non, il y a là-dedans quelque chose qui ne va pas !… Ce mélange de froide préméditation et de violence soudaine, je ne peux pas l'admettre ! Les deux ne vont pas ensemble !

— Battle, déclara Mitchell, il y a certainement quelque chose dans ce que vous dites. Mais… votre opinion ?

— Ce qui m'intéresse surtout, c'est le club.

— Il est certain que personne ne pourrait s'en être servi pour assommer lady Tressilian sans brouiller les empreintes de Nevile.

— Ce qui nous amène à penser qu'elle a été frappée avec autre chose.

Le major Mitchell poussa un long soupir.

— Hypothèse bien risquée, dit-il. Vous ne croyez pas ?

— Logique toute simple, au contraire, répondit Battle. Ou Strange a frappé lady Tressilian avec ce club, ou elle a été frappée avec autre chose. Je suis pour cette seconde hypothèse, pensant du même coup que le « Niblick » a été placé là exprès, après avoir été maquillé à notre intention avec du sang et des

cheveux. Je vous rappelle que le docteur Lazenby trouvait ce « Niblick » assez singulier et qu'il ne s'est résigné à le considérer comme l'arme du crime que parce qu'il ne pouvait pas dire qu'on ne s'en était pas servi…

Renversé dans son fauteuil, le major Mitchell écoutait, de plus en plus intéressé.

— Continuez, Battle, dit-il. Laissez aller votre imagination, je vous suis !

— Écartons le « Niblick », reprit Battle. Que nous reste-t-il ? Le mobile ? Nevile Strange avait-il vraiment une raison impérieuse de se débarrasser de la vieille dame ? Sa mort lui vaut d'entrer en possession d'une fortune coquette. Mais, cet argent, en a-t-il besoin ? C'est, pour moi, le point essentiel. Il prétend que non. Je crois qu'il serait bon de se renseigner là-dessus, de savoir où en sont exactement ses finances. S'il est aux abois, s'il est poursuivi par des créanciers, les présomptions contre lui s'aggravent. Mais, s'il nous a dit la vérité, il faut chercher ailleurs.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire voir si d'autres n'avaient pas de raisons de vouloir la mort de lady Tressilian.

— Vous penseriez donc que Strange a été victime d'une machination ?

L'inspecteur-chef fronça ses sourcils broussailleux.

— Je me rappelle, dit-il, une phrase que j'ai lue quelque part et dans laquelle il était question d'une main fine, venue d'Italie… Ce crime me la remet en mémoire. À première vue, il s'agit d'un assassinat tout simple, brutal, sauvage, indiscutable… Mais, si l'on regarde au-delà des apparences, on devine autre chose. Pour moi, je crois apercevoir dans la coulisse cette main fine, venue d'Italie, dont je vous parlais à l'instant.

Il y eut un long silence.

— Vous avez peut-être raison, dit enfin Mitchell. Une chose est sûre : il y a quelque chose de bizarre dans toute cette affaire. Avez-vous une idée sur ce que devrait être notre plan de campagne ?

Battle promena sa large main sur sa lourde mâchoire et répondit :

— Mon Dieu, monsieur, je suis toujours partisan de suivre les méthodes les plus simples. On s'est donné beaucoup de peine pour faire porter les soupçons sur Mr. Nevile Strange. Laissons-nous faire et soupçonnons-le. Nous n'irons pas jusqu'à l'arrêter, mais nous laisserons entendre que nous pourrions le faire, nous l'interrogerons, nous le tracasserons… et nous observerons les réactions des autres. Naturellement, nous vérifierons avec le plus grand soin tout ce qu'il pourra nous dire et nous verrons de très près comment il a employé sa soirée. En bref, nous nous arrangerons pour bien montrer ce que sont nos intentions…

— Tout à fait machiavélique, dit Mitchell, avec un clin d'œil. Imitation d'un détective maladroit par Mr. Battle, grande vedette !

— Voyez-vous, monsieur, j'ai toujours aimé faire ce qu'on attendait de moi. Cette fois, j'ai l'intention de ne pas me presser, de prendre mon temps et de fouiner un peu partout. Je suspecte Mr. Nevile Strange, c'est une excellente excuse pour mettre mon nez dans les affaires de tout le monde. J'ai comme une vague idée qu'il se passe des choses assez bizarres dans cette maison…

— Cherchez la femme ?

— Peut-être…

— Enfin, Battle, vous avez le champ libre et vous ferez comme vous l'entendez ! Arrangez-vous avec Leach…

Battle remercia et, se levant, demanda :

— À propos, monsieur, pas de nouvelles des notaires ?

— J'ai téléphoné à Treslawny, que je connais assez bien, répondit le chef de la police. Il m'envoie copie des testaments de sir Matthew et de lady Tressilian. Sa fortune, à elle, représente quelque cinq cents livres de revenu, en bonnes valeurs bien solides. Elle a fait un legs à la vieille Barrett, un autre, moins important, à Hurstall et le reste va à Mary Aldin.

— Trois personnages sur lesquels nous devrons avoir l'œil.

Mitchell sourit.

— Décidément, fit-il, vous êtes le monsieur qui ne fait confiance à personne !

— C'est, dit Battle, que je ne crois pas qu'il faille s'hypnotiser sur les cinquante mille livres. Bien des gens ont été assassinés pour moins de cinquante livres. Ce qui importe, ce n'est pas l'argent, c'est le besoin qu'on en a !... La vieille Barrett hérite et il est possible qu'elle se soit droguée elle-même pour égarer les soupçons !

— Mais elle a failli y rester ! Lazenby ne nous a pas encore permis de l'interroger !

Battle ricana.

— On peut avoir la main lourde quand on ne sait pas !... De même, Hurstall était peut-être obligé, pour une raison que nous ignorons, de se procurer des fonds tout de suite. Quant à Mary Aldin, laquelle, autant que je sache, n'a pas de fortune personnelle, qui nous prouve qu'elle ne s'est pas dit qu'il serait temps pour elle de vivre sur un gentil petit revenu pendant qu'elle est encore assez jeune pour profiter de l'existence ?

Le major Mitchell ne paraissait pas convaincu.

— Enfin, conclut-il, vous verrez ça !... Maintenant, tout ça, c'est vous deux que ça regarde !

V

À leur retour à la Pointe-aux-Mouettes, l'oncle et le neveu reçurent les rapports de Williams et de Jones.

Le premier n'avait rien découvert de suspect dans les chambres. Les domestiques réclamaient instamment l'autorisation d'y entrer pour assurer leur service. Pouvait-il la leur donner ?

— Je n'y vois pas d'inconvénients, décida Battle. Auparavant, pourtant, j'irai faire un tour dans les étages. Une chambre qui n'est pas faite raconte souvent des choses intéressantes sur son occupant.

Jones posa sur la table une petite boîte de carton.

— Vous avez là-dedans, annonça-t-il, ce que j'ai trouvé sur le veston bleu de Mr. Strange. Les cheveux roux étaient sur la manche, les blonds sur le col, à l'intérieur, et sur l'épaule droite.

Battle examina le butin de Jones : deux cheveux roux et une demi-douzaine de cheveux blonds.

— Parfait, dit-il avec un clin d'œil amusé. Il y a dans la maison une rousse, une blonde et une brune. Maintenant, nous savons à quoi nous en tenir ! Les roux sur la manche, les blonds sur le col, c'est bien ça ! Ce Mr. Nevile Strange m'a l'air d'un petit Barbe-Bleue ! Il enlace une de ses femmes tandis que l'autre pose sa tête sur son épaule…

Jones poursuivit :

— Le sang qu'il y avait sur la manche, monsieur, est à l'analyse. On nous téléphonera les résultats dès qu'ils seront connus.

— Bien, dit Leach. Les domestiques ?

— J'ai exécuté vos ordres, monsieur. Aucun d'eux n'avait reçu ses huit jours, aucun d'eux ne paraît avoir eu le moindre grief contre la vieille dame. D'ailleurs, c'est miss Aldin qui s'occupe du personnel et il semble qu'elle s'entende fort bien avec tout le monde.

— Dès que je l'ai vue, remarqua Battle, je me suis dit que c'était une femme qui connaissait admirablement son affaire. Si c'est elle la meurtrière, nous aurons du mal à la faire pendre !

— Mais, monsieur, les empreintes qui sont sur le « Niblick »…

— Je sais, je sais ! Ce sont celles de Mr. Nevile Strange, qui est bien le plus obligeant des hommes !… On prétend que les athlètes ne sont pas très bien pourvus en matière grise – ce qui n'est d'ailleurs pas prouvé du tout – mais j'ai peine à croire que ce Strange soit un pauvre d'esprit. Quid des feuilles de séné de Barrett ?

— Le paquet était toujours sur un rayon de la salle de bains des domestiques, au second étage. Elle faisait tremper ses feuilles dans une tasse à partir de midi et elle prenait son infusion le soir, juste avant de se coucher.

— De sorte que cette infusion restait toute la journée à la disposition de tout le monde ? J'entends « de tout le monde de la maison »…

— Ce crime, dit Leach avec conviction, n'a pas été commis par quelqu'un du dehors.

— C'est bien mon avis, déclara Battle. Non pas qu'il s'agisse d'une de ces affaires qu'on peut dire inscrites dans un cercle fermé, où les étrangers ne peuvent pas pénétrer. Ce n'est pas le cas. N'importe qui peut s'être procuré une clé de la maison et être entré très simplement par la porte de la rue. Hier soir, Nevile Strange avait emporté la clé, mais quelqu'un peut fort bien s'en être procuré un double… et un vieux cheval de retour n'a même pas besoin de ça : il ouvre toutes les portes avec un bout de fil de fer. Seulement, je ne crois pas qu'un étranger pouvait connaître l'existence de la cloche et savoir que Barrett prend tous les soirs une infusion de séné. Les gens de la maison, seuls, pouvaient être au courant… Là-dessus, mon petit Jim, grimpons ! Allons voir la salle de bains et le reste avec !

Ils montèrent d'abord au second étage. La tournée commença par une pièce servant de débarras. Elle était bourrée de vieux meubles, de malles et d'objets de toute sorte.

Williams s'excusa.

— Tout ça, dit-il, je ne l'ai pas examiné. Je ne savais pas…

Battle finit la phrase :

— … Que chercher ? Parfaitement exact ! Vous auriez perdu votre temps. À en juger par la poussière du plancher, il a y six mois que personne n'a mis les pieds ici !

Les chambres des domestiques se trouvaient toutes au second étage. Battle jeta un coup d'œil rapide dans chacune d'elles. Il nota qu'Alice, la soubrette aux yeux en boules de loto, dormait la fenêtre fermée, que la longue Emma Waldes avait des parents innombrables, dont les photos encombraient le dessus de sa commode, et que Hurstall possédait quelques porcelaines de Dresde et de la manufacture royale de Derby, très jolies malgré leurs fêlures. La chambre de la cuisinière était d'une propreté remarquable, celle de son aide d'une saleté repoussante.

Dans la salle de bains, un rayon courait au-dessus du lavabo. Il était surchargé de verres à dents, de brosses variées, de pots de crème, de flacons de sels et de bouteilles de lotion capillaire. Il y avait aussi, à côté d'une tasse, un paquet de feuilles de séné entamé.

— Pas d'empreintes sur le paquet ni sur la tasse ?

— Rien que celles de Barrett, monsieur.

— On n'avait pas besoin de toucher à la tasse, observa Leach. Il suffisait de laisser tomber la drogue dedans.

Ils descendirent l'escalier. À mi-chemin entre les deux étages, Battle, qui marchait le premier, s'arrêta, examinant avec attention une fenêtre, assez haut et curieusement placée. On l'ouvrait à l'aide d'une perche pourvue d'un crochet, qu'on apercevait, appuyée contre le mur, sur le palier du premier étage.

— On abaisse le châssis supérieur avec ça, expliqua Leach, mais il ne descend pas jusqu'en bas et il est impossible d'entrer par là…

— Ce n'est pas tout à fait à ça que je pensais, dit Battle. Continuons…

C'est par la chambre d'Audrey que commença l'inspection du premier étage. Elle donnait une impression d'ordre et de netteté. Rien ne traînait. Il y avait sur la coiffeuse, harmonieusement disposé, un magnifique jeu de brosses à garniture d'ivoire. Battle ouvrit la garde-robe. Deux tailleurs, quelques jupes, deux robes du soir, deux petits ensembles d'été. Certains de ces vêtements semblaient assez ordinaires. Les autres, de coupe soignée et de tissu cher, n'étaient plus neufs.

Battle resta un instant songeur, devant une petite table à écrire. Ses doigts jouaient avec le plumier.

— J'ai examiné le buvard, ainsi que la corbeille à papiers, dit Williams. Je n'ai rien trouvé…

— Je m'en rapporte à vous, fit Battle. Il n'y a rien pour nous ici…

Un aimable désordre régnait dans la chambre voisine, celle de Thomas Royde. Il y avait des vêtements dans tous les coins et des pipes un peu partout. Un exemplaire du Kim, de Kipling, était ouvert sur la table de chevet.

— Le client, remarqua Battle, a l'habitude des boys indigènes qui font le ménage derrière lui. Il relit ses vieux amis. Traditionnaliste et conservateur, c'est probable.

Tapissée de papier clair et meublée dans une note très moderne, la chambre de Mary Aldin était petite et douillette. Les rayons d'une bibliothèque étaient couverts de livres de voyages.

— Ici, dit Battle, nous ne sommes pas chez quelqu'un du modèle conservateur. Il n'y a pas une photo ! Celle-là ne vit pas dans le passé !

Ils passèrent rapidement dans les deux salles de bains et dans trois ou quatre chambres vides, toutes très bien tenues et prêtes à recevoir des hôtes, puis, laissant de côté la grande chambre de lady Tressilian, ils descendirent les trois marches qui menaient au petit appartement dévolu aux Strange.

Battle ne s'attarda pas dans la chambre de Nevile. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. En dessous, des rochers abrupts plongeaient droit dans la mer. Au loin, on apercevait, sauvage et nue, la falaise de Stark Head.

— La pièce a le soleil l'après-midi, dit Battle, mais la vue au réveil n'a rien de réjouissant. En plus, à marée basse, ça sent l'algue à plein nez ! Quant à cette falaise, là-bas, elle a un aspect sinistre ! Pas étonnant que les gens viennent s'y suicider.

Par la porte de communication, maintenant ouverte, ils passèrent dans la chambre voisine.

Là, tout était sens dessus dessous. Des vêtements s'entassaient dans un coin : des dessous légers, des bas, des chandails. Une petite robe de tissu imprimé avait été jetée à la diable sur le dos d'une chaise. L'armoire aux vêtements était pleine à craquer : fourrures, robes du soir, shorts, jupes de tennis…

Battle la referma avec une sorte de respect.

— La dame a des goûts dispendieux, fit-il, et son mari doit savoir ce qu'elle lui coûte !

— C'est peut-être pour ça…

Le regard ironique de son oncle dissuada le jeune Leach de continuer.

— C'est peut-être pour ça, dit Battle, reprenant la phrase, qu'il avait besoin de cent mille livres ?... Pardon, de cinquante mille livres... Possible !... Mais il serait quand même prudent de le lui demander !

Ils descendirent au rez-de-chaussée, après avoir commis Williams au soin d'informer maîtres et domestiques que l'accès aux chambres leur était rendu. Il devait, en outre, faire savoir aux hôtes de la maison que l'inspecteur Leach désirait avoir avec chacun d'eux un entretien particulier et qu'il verrait d'abord Mr. Strange.

Pendant que Williams s'acquittait de sa mission, Battle et Leach s'installaient dans la bibliothèque. Ils s'établirent derrière une table massive, de pur style victorien. Dans un coin de la pièce, le jeune agent qui s'apprêtait à faire office de secrétaire taillait ses crayons.

— C'est toi qui commenceras, dit Battle à son neveu. Et, surtout, de l'autorité, hein ?

Plissant le front et se frottant le menton de la main, il ajouta :

— J'aimerais bien savoir ce qui me fait penser à Hercule Poirot...

— Hercule Poirot ? fît Leach. Le petit vieillard belge qui joue au détective ?... Un bonhomme rigolo...

— Tu m'as l'air rigolo ! répliqua Battle. Rusé comme un singe vert et dangereux comme un léopard femelle, voilà ce qu'il est, ton petit bonhomme rigolo ! Évidemment, il n'a pas mauvaise opinion de sa personne... Mais je le verrais ici avec plaisir !... Une affaire comme celle-ci, c'est sa droite balle !

— Parce que c'est de la psychologie !

— De la vraie !

— Comment ça ?

— Pas de la psychologie à la mords-moi-le-doigt comme en font certaines gens qui ne comprennent pas la moitié de ce qu'ils lisent...

Il s'interrompit une seconde, songeant à la prétentieuse Miss Amphrey et à sa fille Sylvia.

— Non, reprit-il, de la vraie psychologie. Celle qui signifie quelque chose. Il a un truc, Poirot : il fait parler le meurtrier. Il

estime que nécessairement, tout de suite ou plus tard, celui-ci est obligé de dire la vérité. Parce qu'à la longue, c'est plus facile que de mentir. Alors, c'est le faux pas, la petite erreur de rien du tout, que le coupable croit sans importance et qui permet tout de même de le coincer.

— Pour Nevile Strange, demanda Leach, si j'ai bien compris ? Je lui laisse de la corde ?

Tout en pensant à autre chose, Battle fit de la tête un signe d'assentiment.

— Ça me tracasse, reprit-il, et j'aimerais tout de même bien savoir ce qui m'a mis Hercule Poirot en tête ! C'est quelque chose que j'ai vu là-haut... Mais quoi ?... Pourquoi, diable, me suis-je mis à penser à lui ?

L'arrivée de Nevile Strange mit fin à la conversation.

Nevile, très pâle, paraissait préoccupé, mais sa nervosité excessive de la matinée avait disparu. Battle l'examina de son regard aigu. C'était positivement incroyable ! À moins qu'il ne fût incapable de tout raisonnement, cet homme savait qu'il avait laissé ses empreintes sur l'arme du crime et que la police les avait maintenant identifiées. Pourtant, il restait calme. Il n'y avait dans son allure aucune effronterie, aucune arrogance. Il était ennuyé, peut-être un peu vexé, mais parfaitement maître de lui.

— Mr. Strange, dit Leach, nous voudrions vous poser quelques questions sur l'emploi de votre temps dans la soirée d'hier et sur quelques points particuliers. J'ai le devoir de vous aviser que vous avez le droit de ne répondre à ces questions que si vous le jugez bon et que, si vous préférez qu'il en soit ainsi, vous pouvez ne parler qu'en présence du conseil par vous choisi.

Il se rejeta sur le dossier de son fauteuil pour juger de l'effet de son petit discours.

Nevile avait l'air de tomber des nues.

« Ou il ne devine pas où nous voulons en venir, se dit Leach, ou c'est un comédien rudement fort ! »

Le silence se prolongeant, il reprit :

— Alors, Mr. Strange ?

— Mais, répondit Nevile, la chose va de soi ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez !

Leach insista :

— Vous vous rendez compte que tout ce que vous direz sera consigné par écrit et pourra, par la suite, être utilisé en justice ?

Le visage de Strange parut s'animer.

— Est-ce là une menace ? fit-il avec humeur.

— Du tout, monsieur Strange. Un simple avertissement.

Nevile haussa les épaules.

— J'imagine, dit-il, que tout cela fait partie de la routine policière. Messieurs, je suis à vous !

— Vous êtes prêt à faire une déposition ?

— Si vous appelez ça comme ça…

— Alors, voudriez-vous nous dire exactement ce que vous avez fait hier soir ? À partir, mettons, du dîner…

— Volontiers. En sortant de table, nous sommes passés au salon, où nous avons pris le café en écoutant la radio : journal parlé, etc. Puis, j'ai décidé d'aller à l'hôtel d'Easterhead Bay, pour voir un de mes amis en résidence là-bas…

— Le nom de cet ami ?

— Latimer. Edward Latimer.

— Un intime ?

— Pas tout à fait. Nous l'avons beaucoup vu depuis notre arrivée ici. Nous l'avons eu à déjeuner et à dîner, nous lui avons rendu visite là-bas…

Battle intervint.

— N'était-il pas bien tard pour aller à Easterhead Bay ?

— Vous savez, c'est un endroit très gai, qui reste ouvert jusqu'au petit jour…

— D'accord. Mais, ici, la maison est plutôt une maison de couche-tôt.

— Dans l'ensemble, c'est exact. Mais j'avais pris la clé de l'entrée et personne n'avait à veiller pour m'attendre.

— Votre femme n'a pas eu l'idée de vous accompagner ?

Il y eut dans l'attitude de Nevile un changement à peine perceptible, une sorte de raidissement, et c'est d'une voix un peu sèche qu'il répondit :

— Non. Elle avait la migraine et était déjà couchée.

Battle remercia et invita Nevile à poursuivre.

— Je montais donc à ma chambre pour me changer quand…

— Je vous demande pardon, dit Leach. Alliez-vous vous mettre en habit ou, au contraire, le retirer ?

— Ni l'un, ni l'autre. Je portais un veston bleu, qui se trouve être mon meilleur complet. Comme il pleuvait et comme je me proposais d'aller là-bas par le bac et de faire la route à pied – il y a un peu moins d'un kilomètre – je préférais mettre un veston usagé. Un gris à rayures, si le détail peut vous intéresser.

— Nous tenons à ce que les choses soient clairement précisées, dit Leach avec une feinte humilité. Continuez, monsieur Strange, je vous en prie !

— J'étais donc en train de monter l'escalier, comme je viens de vous le dire, lorsque Hurstall m'arrêta pour me dire que lady Tressilian désirait me voir. J'allai donc à sa chambre, où nous eûmes une… une petite conversation.

— Je crois, fit remarquer Battle de sa voix la plus douce, que vous êtes la dernière personne qui l'ait vue vivante ?

Nevile rougit brusquement.

— Je le pense, répondit-il avec effort. À ce moment-là, elle était très bien.

— Combien de temps êtes-vous resté avec elle ?

— Entre vingt minutes et une demi-heure, j'imagine. Ensuite, j'allai à ma chambre, je me changeai et je filai rapidement. J'emportai la clé de l'entrée.

— Quelle heure pouvait-il être ?

— Vraisemblablement, autour de 10 h 30. Je descendis la colline jusqu'au bac, où j'arrivai juste comme le bachot allait partir, je traversai et je gagnai l'hôtel d'Easterhead Bay, où je retrouvai Latimer. Nous avons bu quelques verres, puis nous avons joué au billard. Le temps passa si vite que je m'aperçus que j'avais laissé passer l'heure du dernier bachot, celui qui revient à une heure et demie. Très gentiment, Latimer s'offrit à me ramener en voiture, ce qui représente un trajet d'une bonne vingtaine de kilomètres, puisqu'il faut faire le tour par Saltington. J'acceptai. Nous avons quitté l'hôtel à 2 h et nous sommes arrivés ici vers, je pense, 2 h 30. J'invitai Ted Latimer à prendre quelque chose, mais il préféra repartir immédiatement. Je rentrai et je montai tout droit à mon lit. Je ne vis ni n'entendis rien de suspect. Dans la maison, tout dormait. Et

c'est seulement ce matin, quand cette fille s'est mise à hurler, que…

Leach l'interrompit.

— Parfait ! dit-il. J'aimerais maintenant, Mr. Strange, que vous reveniez un peu en arrière. À votre conversation avec lady Tressilian. À ce moment-là, elle vous a paru très normale ?

— Oh, absolument !

— De quoi avez-vous parlé ?

— Mon Dieu, de choses et d'autres…

— Amicalement ?

— Bien sûr !

Nevile avait rougi légèrement. Leach poursuivait, de la même voix tranquille :

— Vous ne vous seriez pas par hasard disputé avec lady Tressilian ?

Comme Nevile gardait le silence, il ajouta :

— Je crois que vous feriez mieux de nous dire la vérité, car je ne vous cacherai pas qu'une partie de votre conversation a été entendue.

Nevile répondit d'un ton sec :

— Nous avons eu… comment dire ?… une petite pique… Une discussion sans importance…

— À quel propos, cette… petite pique ?

Nevile fit un effort pour rester calme et c'est avec un sourire un peu forcé qu'il donna les explications demandées.

— Eh bien ! dit-il, je vous avouerai qu'elle m'a fait de la morale ! Ça lui arrivait de temps en temps. Quand elle n'était pas contente de quelqu'un, elle le lui disait bien en face ! Que voulez-vous, c'était une vieille dame et on ne pouvait pas lui en vouloir de ne pas admettre certaines façons de voir les choses ou de comprendre la vie. Elle était contre le divorce, contre ce qu'elle appelait les idées modernes… Nous avons donc discuté… Je me suis peut-être échauffé un peu, mais nous nous sommes séparés en excellents termes, tout en convenant que nos points de vue demeuraient inconciliables !

Il ajouta, s'animant soudain :

— En tout cas, je n'ai certainement pas perdu mon sang-froid et mis fin à la discussion en assommant Camilla ! C'est ça, je suppose, que vous voulez que je vous dise ?

Leach regarda Battle. Les deux coudes lourdement appuyés sur la table, l'inspecteur-chef restait impassible.

— Ce « Niblick », reprit Leach, vous l'avez reconnu, ce matin, comme vous appartenant. Pouvez-vous expliquer le fait qu'on ait relevé sur la crosse vos empreintes digitales ?

Strange considéra le policier avec une sorte de stupeur.

— Mais, fit-il, c'est tout naturel !... C'est un club à moi, je l'ai souvent manié...

— Nous ne nous comprenons pas, dit Leach. Ces empreintes, les vôtres, prouvent que vous avez été la dernière personne à toucher à ce club. C'est cela que je vous demande de nous expliquer.

Nevile avait pâli.

— Comment voulez-vous que je fasse ? Ce que vous prétendez là est impossible, c'est tout ce que je puis dire ! Quelqu'un a dû manier ce « Niblick » après moi... Quelqu'un qui portait des gants...

— Non, Mr. Strange... Personne n'aurait pu manier ce « Niblick » dans l'intention à laquelle vous pensez, personne n'aurait pu le lever pour frapper, sans brouiller vos propres empreintes.

Il y eut un silence. Un long, très long silence.

Puis Nevile s'écria : « Mon Dieu ! » et se passa les poings sur les yeux. Un tremblement l'agitait. Les policiers le regardaient avec attention.

Au bout d'un instant, il soupira profondément. Il écarta les mains de son visage et redressa la tête. Il semblait s'être ressaisi.

— C'est impossible, dit-il, d'une voix plus calme. Ce ne peut pas être. Vous croyez que je l'ai tuée, mais vous vous trompez ! Je le jure !... Il y a là je ne sais quelle erreur tragique...

— Vous n'avez, au sujet de ces empreintes, aucune explication à nous fournir ?

— Comment en aurais-je ?... Je n'en reviens pas, c'est tout !

— Et pouvez-vous nous dire pourquoi les manches de votre complet bleu marine portent des taches de sang ?

— Des taches de sang ?

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

Il ajouta :

— Impossible !

— Vous ne vous seriez pas coupé ?

— Non… Certainement pas !

Ils attendirent.

Nevile, le front moite, semblait réfléchir. Il était comme désemparé et ses yeux égarés allaient d'un policier à l'autre.

— C'est fantastique ! dit-il, comme se parlant à lui-même. Simplement fantastique ! Rien de tout cela ne peut être !

— Des faits sont des faits, objecta Battle.

— Mais pourquoi l'aurais-je tuée ? s'écria Nevile. C'est inimaginable !… Inconcevable !… Je connaissais Camilla depuis mon enfance…

Leach s'éclaircit la gorge et dit :

— Je crois me souvenir, Mr. Strange, que vous nous avez vous-même déclaré que la mort de lady Tressilian vous fait entrer en possession d'une jolie fortune…

— Vous n'allez pas croire que ce serait pour ça que… Mais, de l'argent, je n'en veux pas ! Je n'en ai pas besoin !

— Vous le dites, Mr. Strange !

Nevile se leva d'un bond.

— Mais je peux le prouver ! Je n'ai pas besoin d'argent ! Laissez-moi appeler le directeur de ma banque, vous lui parlerez vous-même…

On demanda Londres au téléphone. Les lignes n'étaient pas encombrées et, quelques minutes plus tard, Nevile prenait la communication.

— C'est vous, Ronaldson ? dit-il, quand on l'eut mis en relation avec le directeur de la banque. Ici, Nevile Strange ! Vous reconnaissez ma voix ?… Bon !… Voudriez-vous donner à la police… Oui… Elle est chez moi en ce moment… Voudriez-vous lui donner tous les renseignements qu'elle vous demandera sur l'état de mes affaires ?… Oui, tout de suite… Je vous en prie… Merci…

Leach prit l'appareil. Questions et réponses se succédèrent.

— Alors ? dit Nevile, quand l'inspecteur posa le récepteur.

— Vous avez, répondit Leach, un compte créditeur très substantiel et la banque, qui se charge de toutes vos opérations, considère que votre situation financière est excellente.

— Donc, je vous ai dit la vérité…

— Peut-être… Je dis « peut-être », car, Mr. Strange, vous pouvez avoir pris des engagements, avoir des dettes, être victime d'un chantage… Il y a vingt raisons, dont nous ne savons rien, qui peuvent faire que vous ayez un pressant besoin d'argent !

— Mais il n'en est rien ! Je vous assure qu'il n'en est rien ! Renseignez-vous, vous verrez bien que je ne mens pas !

L'inspecteur-chef haussa ses lourdes épaules. D'un ton bonhomme, avec des accents quasi paternels, il dit :

— Nous avons assez de présomptions, je suis sûr, Mr. Strange, que vous en conviendrez, pour demander contre vous un mandat d'arrêt. Pourtant, nous n'en ferons rien pour le moment. Nous vous accorderons le bénéfice du doute.

— Vous voulez dire, fit Nevile avec un pauvre sourire, que vous êtes convaincus de ma culpabilité, mais que, désireux de m'inculper à coup sûr, vous attendrez avant de rien faire d'être fixés sur le mobile qui m'a fait agir ?

Battle ne répondit pas. Leach contemplait les moulures du plafond.

— C'est comme un mauvais rêve, poursuivit Nevile avec désespoir. Je ne puis rien dire, je ne puis rien faire !… C'est comme si je me trouvais enfermé dans un piège dont je ne pourrais sortir !

Battle fit un mouvement. Une lueur s'alluma derrière ses paupières mi-closes.

— C'est une image excellente, dit-il. Vraiment excellente… Et vous me donnez une idée…

VI

Par une manœuvre savante, l'agent Jones réussit à reconduire Nevile jusqu'au hall et à introduire Kay dans la bibliothèque, sans que mari et femme se fussent rencontrés.

— Il verra les autres, remarqua Leach à mi-voix.

— Tant mieux ! répondit Battle. La seule dont je voulais m'occuper pendant qu'elle est encore dans le noir, c'est celle qui nous arrive en ce moment !

Un vent violent avait refroidi la température et Kay portait une jupe de tweed avec un chandail de laine rouge. Elle avait l'air tout ensemble effrayée et agitée. Sous le casque de ses magnifiques cheveux roux, sa beauté rayonnait, étonnamment mise en valeur par le cadre sévère de la bibliothèque.

Leach la fit asseoir dans un vaste fauteuil de cuir et c'est sans difficulté qu'il obtint d'elle une relation de la soirée de la veille. Pour sa part, ayant eu la migraine, elle s'était couchée tôt, vers 9 h 15 sans doute. Elle avait dormi profondément et n'avait rien entendu durant la nuit. Elle avait été réveillée le matin par les cris de la femme de chambre.

Battle à ce point de l'interrogatoire, se substitua à son neveu.

— Avant de s'en aller à Easterhead Bay, demanda-t-il, votre mari n'est pas venu prendre de vos nouvelles ?

— Non.

— De sorte que vous ne l'avez pas vu entre le moment où vous avez quitté le salon et le lendemain matin ? C'est bien ça ?

— Exactement.

Battle se caressa le menton de la main, méditant la question suivante.

— Ce matin, Mrs. Strange, la porte de communication entre votre chambre et celle de votre mari était fermée. Qui l'avait fermée ?

— Moi.

Il y eut un silence. Battle se taisait. Il attendait. Il épiait l'adversaire, comme un vieux chat d'apparence débonnaire guette le trou par lequel la souris est obligée de sortir.

Son mutisme prolongé devait provoquer ce que des questions n'auraient peut-être pas amené : Kay, tout à coup se mit à parler d'abondance. Elle explosait.

— Après tout, je suppose que vous êtes déjà au courant de tout ! Et, d'ailleurs, ce vieux serin de Hurstall qui a entendu notre dispute à l'heure du thé, vous racontera tout si je ne le fais pas ! Il l'a peut-être déjà fait… Nevile et moi, nous avions eu une discussion… Une discussion sanglante !… J'étais furieuse contre lui et c'est pour ça qu'hier soir je suis montée tout de suite après le dîner et que je me suis enfermée dans ma chambre !

Battle exprima sa sympathie par de petits grognements encourageants et dit, de son ton le plus aimable :

— Et pourquoi cette discussion… sanglante ?

— Ça vous intéresse ? Ça m'est égal de le dire ! C'est tout bonnement parce que Nevile s'était conduit comme un parfait imbécile ! Uniquement, d'ailleurs, par la faute de cette femme !

— Quelle femme ?

— Sa première femme. C'est elle, pour commencer, qui a eu l'idée de le faire venir ici.

— Le faire venir ici ?… Pour la rencontrer ?

— Oui. Nevile s'imagine que, cette idée, c'est lui qui l'a eue. Le pauvre innocent ! Il se fait des illusions ! Il n'y avait jamais pensé avant le jour où ils se sont retrouvés par hasard dans Hyde Park ! Elle lui a mis cette idée dans la tête en lui faisant croire qu'elle était de lui. Il est sincère, il est persuadé que c'est bien une idée à lui, mais moi, j'ai tout de suite reconnu là la patte d'Audrey. « Une main fine venue d'Italie », comme a dit je ne sais plus qui…

— Mais, cette rencontre, pourquoi la voulait-elle ?

— Parce qu'elle veut lui remettre le grappin dessus, tiens !

Elle parlait bas et très vite.

— Elle ne lui a jamais pardonné d'être parti avec moi, poursuivit-elle. Elle cherche sa revanche. Elle s'est arrangée pour que nous soyons ici ensemble et, dès le premier jour, elle a commencé ses manigances. Elle est forte, vous pouvez me croire !… Elle sait prendre des airs pathétiques, elle sait se dérober… et aussi exciter la jalousie. Ici, elle a joué d'un brave type qui lui porte un dévouement de caniche et qui l'adore

depuis sa jeunesse. Elle l'a fait venir, lui aussi… et elle a rendu Nevile complètement fou en lui faisant croire qu'elle va épouser le fidèle Thomas !

Elle se tut pour reprendre haleine.

— J'aurais pensé, insinua Battle qu'il aurait été heureux de voir qu'elle allait… refaire sa vie avec un vieil ami à elle.

— Heureux ? Ça a déchaîné sa jalousie, voilà tout !

— C'est donc qu'il l'aime encore ?

— Ça ne fait malheureusement pas de doute ! constata-t-elle avec amertume. Elle a fait ce qu'il fallait pour ça !

Battle réfléchissait, le menton dans la main.

— Vous auriez pu, dit-il, vous opposer au projet de votre mari de venir ici en même temps que son ancienne femme…

— J'aurais pu, c'est facile à dire !… J'aurais eu l'air d'être jalouse !

— Mais, répliqua Battle, est-ce que vous ne l'êtes pas ?

Elle répondit, rougissant un peu :

— Si !… J'ai toujours été jalouse d'Audrey… Depuis les premiers temps de mon mariage, ou presque… J'ai toujours eu l'impression qu'elle était encore dans la maison… C'était comme si cette maison était restée la sienne ! J'ai changé les papiers, j'ai modifié un tas de choses, tout ça sans résultat !… C'était comme si un fantôme grisâtre, le sien, se glissait dans les pièces. Nevile, je le savais, vivait avec le remords de s'être mal conduit envers elle… Il ne pouvait pas l'oublier, elle était toujours là… Il y a des gens comme ça, vous savez, des gens qui n'ont pas l'air de compter, qu'on croit peu intéressants… et qui s'imposent à vous, même quand ils ne sont pas là !

Battle semblait songeur.

— Mrs. Strange, dit-il au bout d'un instant, il me reste à vous remercier. Je ne vois rien d'autre à vous demander pour le moment. J'aurai, plus tard, d'autres questions à vous poser, assez nombreuses, je le crains… Particulièrement à propos de l'héritage que vous allez faire… Cinquante mille livres, si je suis bien informé…

— Tant que ça ?… Cet argent nous revient, vous le savez, en vertu des dispositions prises par sir Matthew.

— Vous les connaissez ?

— En gros… Il a stipulé que ses biens seraient à la mort de lady Tressilian, partagés entre Nevile et sa femme. Notez que je ne me réjouis pas de la mort de la vieille dame. Je ne l'aimais pas beaucoup, sans doute parce qu'elle ne m'aimait guère, mais je trouve horrible de penser qu'elle est morte comme ça, le crâne fracassé par un cambrioleur !

Kay sortie, Battle se tourna vers son neveu.

— Alors, demanda-t-il, qu'en dis-tu ?… Cette petite n'est pas mal du tout et j'imagine assez bien un homme perdant la tête à cause d'elle !

Leach était d'accord, mais avec des réserves.

— Elle n'a pas l'air, dit-il, d'être tout à fait une dame !

— On les fait comme ça maintenant, répliqua Battle.

Après quelques secondes, il ajouta :

— Et maintenant, qui faisons-nous comparaître ?… Le numéro un ?… Non, je crois qu'il vaudrait mieux voir d'abord miss Aldin… Nous aurons ainsi une vue extérieure du problème matrimonial !

Mary Aldin entra et prit place dans le fauteuil. Elle paraissait calme, mais on la devinait soucieuse.

Elle répondit aux questions de Leach avec une clarté suffisante.

— À quelle heure vous êtes-vous couchée ?

— Vers 10 h.

— À ce moment, Mr Strange était chez lady Tressilian ?

— Oui. Je les ai entendus parler.

— Parler ou se quereller ?

Les joues de miss Aldin se teintèrent de rose, mais elle répondit sans embarras :

— Lady Tressilian adorait la discussion et elle avait souvent l'air fâché alors qu'il n'en était rien. En outre, elle avait tendance à se montrer autoritaire, à vouloir imposer aux gens sa manière de voir… Ce sont de ces choses qu'un homme accepte moins aisément qu'une femme…

« Moins aisément sans doute, que vous ne le faisiez-vous ! » songea Battle, qui scrutait avec attention le visage intelligent de miss Aldin.

Elle reprit :

— Je ne voudrais pas dire de bêtises, mais il me semble incroyable, absolument incroyable que vos soupçons puissent porter sur quelqu'un de la maison. Pourquoi le crime n'aurait-il pas été commis par un étranger ?

— Pour plusieurs raisons, Miss Aldin, répondit Battle. Et d'abord parce que rien n'a été volé et qu'aucune porte n'a été forcée. Vous connaissez mieux que moi la topographie de la propriété, mais permettez-moi pourtant de vous la rappeler. À l'ouest, vous avez une falaise qui tombe droit dans la mer ; au sud, des terrasses et un jardin, clos par un petit mur qui domine la mer ; à l'est, un jardin qui descend en pente douce presque jusqu'à la côte et qui est entouré par un mur de belle taille. Il n'y a en tout et pour tout, que deux voies d'accès : la grande porte, qui donne sur la route également et qui, ce matin, était fermée et verrouillée de l'intérieur, comme elle l'est toujours. On aurait pu, je veux bien, escalader le mur ou ouvrir la porte d'entrée avec une fausse clé ou un passe-partout, mais autant qu'il me semble, on ne l'a pas fait. Et il y a encore autre chose : l'assassin savait que la vieille Barrett prenait tous les soirs une infusion de séné et, cette infusion, il l'a droguée. Ce qui implique qu'il était dans la maison. Même conclusion si nous considérons que le « Niblick » a été pris dans le placard qui se trouve sous l'escalier. Non, miss Aldin, l'assassin n'est pas venu du dehors.

— Ce n'est pas Nevile ! Je suis sûre que ce n'est pas lui !

— Pourquoi en êtes-vous si sûre ?

Elle eut un geste découragé.

— Ça ne lui ressemble pas, voilà tout ! Tuer dans son lit une pauvre vieille sans défense, ce n'est pas Nevile !

— Je vous accorde, admit Battle, que ça paraît peu vraisemblable, mais vous seriez surprise d'apprendre ce que les gens peuvent faire quand ils ont pour ça quelque bonne raison ! Mr. Strange pouvait avoir terriblement besoin d'argent…

— Je suis persuadée que non. Il n'a jamais eu de goûts dispendieux.

— Lui, non… Mais sa femme ?

— Kay ?… Peut-être, mais… Non, ça ne tient pas debout ! Je suis convaincue que ces temps-ci, Nevile pensait à autre chose qu'à des questions d'argent !

— Ce qui laisserait entendre qu'il avait d'autres soucis ?

— J'imagine que Kay vous a mis au courant ?... Oui, la situation était assez pénible pour lui, surtout... Mais c'est sans aucun rapport avec cette horrible affaire !

— C'est probable, miss Aldin. Pourtant, j'aimerais que vous nous parliez de cette situation... pénible.

Mary se recueillit quelques secondes.

— Comme je viens de vous le dire, fit-elle ensuite, la situation était difficile. Qui l'avait voulue ? De qui venait l'idée ?...

— J'ai cru comprendre qu'elle était de Mr. Nevile Strange...

— C'est ce qu'il a dit.

— Mais vous paraissez en douter ?

— C'est-à-dire que... Oui... C'est là encore une chose qui ne lui ressemble pas et c'est pourquoi j'ai toujours pensé que, cette idée, quelqu'un la lui avait soufflée...

— Mrs. Audrey Strange, peut-être ?

— J'ai peine à le croire.

— Alors qui ?

Mary haussa les épaules.

— Je ne sais pas... C'est curieux, c'est tout ce que je puis dire !

— Curieux ! répéta Battle. C'est toute cette affaire qui est curieuse !

— C'est bien mon avis !... Nous avons tous eu l'impression... Je ne sais comment vous expliquer ça... C'était comme une menace qui flottait dans l'air...

— Je vois ça... Tout le monde crispé, tout le monde sur les nerfs...

— Exactement... Tout le monde, même Mr. Latimer.

Elle s'interrompit brusquement.

— J'allais justement en venir à Mr. Latimer, fit Battle. Que pouvez-vous me dire de lui, Miss Aldin ? Et d'abord, qui est-il ?

— Mon Dieu, je le connais assez peu. C'est un ami de Kay.

— Un ami de Mrs. Strange. Il la connaît depuis longtemps ?

— Oui. Elle le connaissait avant son mariage.

— Mr. Strange a... de la sympathie pour lui ?

— Je le crois.

— Pas de… difficultés de ce côté ?

La question avait été timide, la réponse fut catégorique.

— Certainement pas !

— Lady Tressilian voyait-elle Mr. Latimer d'un bon œil ?

— Elle ne l'aimait guère…

Le ton réservé de la réponse incita Battle à passer à un autre sujet.

— Parlons de Jane Barrett, dit-il. Elle était au service de lady Tressilian depuis longtemps. Vous la tenez pour une personne de confiance ?

— Absolument. Elle était très dévouée à Lady Tressilian.

Battle se renversa dans son fauteuil.

— Vous ne croyez pas possible que Barrett ait commis le crime et qu'elle se soit droguée ensuite pour égarer les soupçons.

— Non. Pourquoi aurait-elle tué lady Tressilian ?

— Elle est couchée sur son testament.

— Mais… moi aussi !

Elle dévisageait le policier avec une sereine franchise.

— Oui, fit-il, vous aussi !… Connaissez-vous l'importance du legs dont vous bénéficiez ?

— Mr. Treslawny, qui est arrivé tout à l'heure, m'en a informée.

— Vous l'ignoriez auparavant ?

— Oui. D'après ce que lady Tressilian m'avait donné à entendre, j'avais le droit de penser qu'elle me laisserait quelque chose. J'ai de tout petits revenus, insuffisants pour que je puisse vivre sans travailler. Je savais bien que lady Tressilian me constituerait au moins cent livres de rente… Mais elle avait des cousins… Quoi qu'il en soit, je ne savais rien de la façon dont elle se proposait de disposer de sa fortune. Naturellement, je savais que les biens de sir Matthew allaient à Nevile et à Audrey…

Mary Aldin se retira peu après.

— Ainsi, dit Leach, elle ne savait pas ce que lady Tressilian lui laisserait. Du moins, c'est ce qu'elle prétend.

— C'est ce qu'elle prétend, répéta Battle. Et maintenant, envoyez-nous la première femme de Barbe-Bleue !

VII

Audrey portait un ensemble de flanelle gris. Elle était très pâle et son entrée remit en mémoire à Battle les paroles de Kay : « C'était comme un fantôme grisâtre qui se glissait dans la maison ! »

Avec simplicité et sans émotion apparente, elle répondit aux questions de Leach. Elle était montée à sa chambre vers 10 h, en même temps que miss Aldin, et elle n'avait rien entendu durant la nuit.

— Vous me pardonnerez, dit Battle, de me mêler de vos affaires privées, mais j'aimerais savoir comment il se fait que vous vous trouviez ici ?

— Je viens toujours à la Pointe-aux-Mouettes en septembre. Cette année, mon… ex-mari m'a demandé si je voyais un inconvénient à ce qu'il fût ici en même temps que moi…

— L'idée venait de lui ?

— Certainement.

— Elle ne venait pas de vous ?

— Pas le moins du monde.

— Mais vous l'avez approuvée ?

— Oui… J'ai eu le sentiment que je ne pouvais pas faire autrement.

— Et pourquoi donc ?

Elle répondit, esquivant la question :

— Je n'aime pas me montrer désagréable.

Battle, sans transition, aborda un autre sujet.

— Les torts ont bien été pour votre mari ?

— Je vous demande pardon ?

— Je parle de votre divorce. C'est vous qui l'avez demandé.

— Oui.

— Est-ce que… Je m'excuse de poser la question… Est-ce que vous gardez à votre mari quelque rancune ?

— Non. Pas la moindre.

— Vous êtes une âme généreuse, Mrs. Strange.

Elle ne répondit pas. Il essaya du silence, mais Audrey n'était pas Kay, pour être par ce moyen incitée à parler. Elle pouvait se taire sans se trouver mal à l'aise et Battle dut bientôt reconnaître sa défaite.

— Vous êtes sûre, reprit-il, que, cette rencontre, ce n'est pas vous qui l'avez voulue ?

— Absolument.

— Vous êtes en bons termes avec la seconde Mrs. Strange ?

— Je crois qu'elle m'aime bien.

— Et vous, vous l'aimez ?

— Oui. Je la trouve très jolie.

— Je vous remercie, Mrs. Strange. Je crois que c'est tout ce que j'avais à vous demander.

Elle se leva, se dirigea vers la porte, puis revint sur ses pas.

— Je voudrais vous dire…

Elle s'interrompit et reprit, parlant très vite et avec une certaine nervosité :

— Vous croyez que Nevile l'a tuée pour entrer en possession de son héritage ! Je suis sûre que ce n'est pas vrai ! Nevile n'aime pas l'argent, il ne l'a jamais aimé ! Je suis placée pour le savoir, ayant été sa femme pendant huit ans. Je ne le vois pas tuant quelqu'un pour de l'argent !… Ça ne lui ressemble pas !… Je sais que des affirmations ne sont pas des preuves… Mais je vous supplie de me croire !

Ayant dit, elle pivota sur ses talons et sortit rapidement.

— Et qu'est-ce que vous pensez de celle-là ? demanda Leach, se tournant vers son oncle. Pour moi, je ne crois pas avoir jamais rencontré une personne moins émotive.

— Tu te trompes, mon garçon, répondit Battle. Elle est émue. Ça ne se voit pas, mais elle l'est… Et même terriblement ! Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi !

VIII

Thomas Royde fut entendu le dernier. Il s'assit, solennel et compassé, et se mit à cligner des yeux, un peu comme un hibou en plein soleil.

Il arrivait de Malaisie. C'était la première fois qu'il rentrait en Angleterre depuis huit ans. Il avait l'habitude de prendre ses vacances à la Pointe-aux-Mouettes depuis très longtemps. Il y venait étant enfant. Mrs. Audrey Strange était une lointaine cousine à lui, qui avait été élevée dans sa famille à partir de sa neuvième année. La nuit dernière, il s'était couché un peu avant 11 h. Vers 10 h 20, peut-être un peu plus tard, il entendit Mr. Nevile Strange sortir, mais sans le voir. Il n'entendit plus rien de la nuit. Se levant toujours tôt, il se promenait dans le jardin quand on découvrit le cadavre de lady Tressilian.

— Miss Aldin nous a déclaré, dit Leach, que l'atmosphère de la maison semblait assez lourde en ces derniers jours, que tout le monde paraissait nerveux. Avez-vous compris cela, vous aussi ?

— Je n'ai rien remarqué, mais je ne suis pas très observateur.

« Tu mens, pensa Battle. Au contraire, tu vois beaucoup plus de choses que la plupart des gens. »

Royde assura ensuite que, bien qu'étant peu au courant des affaires de Nevile Strange, rien ne permettait de supposer que celui-ci eût des ennuis d'argent.

— Connaissez-vous bien la seconde Mrs. Strange ? demanda Battle.

— Je l'ai rencontrée ici pour la première fois.

Battle joua sa dernière carte.

— Vous savez sans doute, Mr. Royde, que sur l'arme du crime nous avons relevé les empreintes digitales de Mr. Strange et que, sur le veston qu'il portait hier soir, nous avons trouvé des taches de sang ?

— Nevile nous a dit ça tout à l'heure.

— Eh bien ! je vous le demande sans détour, croyez-vous qu'il soit l'assassin ?

Thomas Royde n'aimait pas être bousculé. Il attendit une bonne minute avant de répondre.

— Je ne vois pas, dit-il enfin, pourquoi c'est à moi que vous posez cette question. C'est votre affaire et non la mienne ! Mais, puisque mon opinion vous intéresse, je vous dirai que ça me paraît peu probable.

— Et voyez-vous quelqu'un qui pourrait être un assassin possible ?

Thomas fit non de la tête et dit :

— La seule personne qui, à mon sens, serait un assassin possible n'a pu commettre le crime.

— Et quelle est cette personne ?

La réponse fut donnée d'une voix ferme.

— Je ne puis la nommer. Ce n'est qu'une impression personnelle.

— Il est de votre devoir de venir en aide à la police.

— S'il s'agissait de faits, je n'hésiterais pas. Mais ce n'est qu'une opinion. Et, encore une fois, il y a une impossibilité.

Royde parti, Leach fit remarquer à son oncle qu'ils n'avaient pu tirer grand-chose de lui.

Battle en convint.

— Mais, ajouta-t-il, il a une idée dans le crâne, une idée très nette et que j'aimerais bien connaître… Décidément, Jim, je commence à croire qu'on nous a fait cadeau là d'une affaire bien étrange…

La sonnerie du téléphone ne laissa pas à Leach le temps de répondre. Il prit le récepteur, écouta, dit « oui » et « bon » à différentes reprises, puis raccrocha.

— Le sang qu'il y avait sur les manches, dit-il, est du sang humain, appartenant au même groupe que celui de lady Tressilian. Mr. Nevile Strange aura du mal à s'en tirer.

Battle s'était approché de la fenêtre, par laquelle il était en train de regarder avec un intérêt visible.

— Je vois venir par ici, déclara-t-il, un bien beau jeune homme. Un jeune homme superbe, mais qui marque assez mal. Il est bien dommage que Mr. Latimer – car quelque chose me dit que c'est là Mr. Latimer – ait passé la soirée d'hier à Easterhead Bay, car ce bonhomme-là est exactement le type qui

réduirait en bouillie sa propre grand-mère s'il était assuré que ce crime lui rapporterait quelque chose et resterait impuni.

— Oui, fit remarquer Leach, mais il ne gagne rien à la mort de lady Tressilian…

Le téléphone sonna de nouveau.

— Saleté de truc ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il prit la communication.

— C'est vous, docteur ? Quoi ? Elle est revenue à elle ? Vous dites ? Comment ? Comment ?

Il tourna la tête vers Battle.

— Mon oncle, empoignez l'autre récepteur et écoutez ça ! Répétez, docteur, je vous prie !

Battle, l'oreille collée à l'appareil, conservait un visage impassible, comme toujours. Mais, au bout d'un instant, il dit :

— Jim, va me chercher Nevile Strange.

Quand Leach revint, accompagné de Strange, Battle posait le récepteur.

Nevile, très pâle, semblait extrêmement las. Il regardait avec une curiosité mêlée d'angoisse l'homme de Scotland Yard, essayant de deviner ce qu'il se passait derrière ce masque indéchiffrable.

— Mr. Strange, dit Battle, connaissez-vous quelqu'un qui vous déteste ?

Nevile ouvrit de grands yeux et répondit non d'un signe de tête.

— Vous en êtes sûr ? Réfléchissez encore ! Je parle de quelqu'un qui fait plus que vous détester… Disons le mot, de quelqu'un qui vous hait !

Nevile, très raide, ne bougeait pas.

— Non… Vraiment, non… Je ne vois personne…

— Réfléchissez, Mr. Strange ! Il n'y a personne que vous ayez blessé ?

Nevile rougit.

— Il n'y a qu'une personne qui pourrait dire que je l'ai blessée, mais elle n'est pas de celles qui éprouvent des sentiments bas. C'est ma première femme. Je l'ai quittée pour une autre. Mais Audrey est un être admirable et je puis vous assurer qu'elle ne me hait pas.

L'inspecteur-chef mit ses coudes sur la table et, penché en avant vers Nevile qui l'écoutait avec surprise, déclara :

— Permettez-moi de vous dire, Mr. Strange, que vous avez de la chance. Je ne prétendrai pas que les charges que nous pouvions réunir contre vous me plaisaient beaucoup, ce n'est pas vrai ! Mais, enfin, l'accusation tenait debout et, à moins de tomber sur un jury dont vous auriez fait la conquête, elle vous aurait bel et bien fait pendre !

— Mais, fit Nevile, d'une voix hésitante, vous parlez comme si c'était lit du passé ?

— C'est du passé, répondit Battle. Vous êtes sauvé, Mr. Strange ! C'est un coup de chance, mais vous êtes sauvé !

Nevile, muet, l'interrogeait des yeux.

— Hier soir, reprit Battle, après votre départ, lady Tressilian a sonné sa servante.

Il attendit, laissant à Nevile le temps de comprendre.

— Après mon départ, dit-il enfin. Alors, Barrett l'a vue…

— Oui, elle l'a vue, vivante et bien portante. De plus, avant d'entrer dans la chambre de sa maîtresse, Barrett vous a vu sortir…

— Mais… le « Niblick » ? Mes empreintes ?

Battle se leva.

— Lady Tressilian n'a pas été frappée avec ce club. Le docteur Lazenby était très sceptique là-dessus, je l'ai vu tout de suite. Elle a été tuée avec autre chose et ce « Niblick » n'a été mis dans la chambre du crime que pour diriger les soupçons sur vous. Par quelqu'un, peut-être, qui vous avait entendu vous disputer avec lady Tressilian et qui voulait tirer profit d'une circonstance accidentelle… Ou bien par quelqu'un qui…

Il s'interrompit et reprit sa question première :

— Mr. Strange, il y a dans cette maison quelqu'un qui vous hait. Qui est-ce ?

IX

— Docteur, dit Battle, j'ai une question pour vous ! L'oncle et le neveu s'étaient arrêtés chez Lazenby, au sortir de la clinique où ils avaient eu quelques minutes d'entretien avec Jane Barrett.

La vieille servante de lady Tressilian était encore très faible, mais ses déclarations n'en avaient pas moins eu toute la clarté souhaitable.

Elle avait expliqué aux policiers qu'elle venait de se coucher, après avoir pris sa quotidienne tasse de séné, quand la cloche de lady Tressilian s'était mise à tinter. Machinalement elle jeta un coup d'œil sur son réveil, qui marquait 10 h 25, puis, passant un peignoir, elle descendit. Entendant du bruit dans le hall, elle s'était penchée sur la rampe pour regarder.

— C'était, avait-elle dit, Mr. Nevile qui se préparait à sortir. Il mettait son imperméable…

— Comment était-il habillé ?

— Il avait son complet gris. Il paraissait soucieux. Il enfilait ses manches n'importe comment, comme quelqu'un qui s'en fiche ! Il est sorti en claquant la porte. Moi, je suis allée chez Madame… Elle était à moitié endormie, la pauvre chère femme, et elle ne se rappelait plus pourquoi elle m'avait sonnée ! Ça lui arrivait quelquefois… J'ai arrangé ses oreillers, je l'ai installée confortablement et je lui ai donné un verre d'eau fraîche…

— Elle n'avait pas l'air bouleversé ? Elle ne paraissait pas redouter quelque chose ?

— Non. Elle était fatiguée… comme je l'étais moi-même. Je bâillais tout ce que je savais ! Quand j'ai eu fini, je suis remontée à ma chambre et je me suis endormie tout de suite.

Ces déclarations, Barrett les avait faites avec un accent qui ne laissait aucun doute sur leur sincérité. Son chagrin, au surplus, était évident.

Battle avait longuement médité sur tout cela quand il annonça au docteur Lazenby qu'il avait une question à lui poser.

— Voyons cette question ! dit le médecin.

— Voici : à quelle heure pensez-vous qu'est morte lady Tressilian ?

— Je l'ai écrit dans mon rapport entre 10 h et minuit.

— Je sais, mais vous répondez à côté. Ce que je voudrais, c'est votre impression personnelle. J'ai dit : « À quelle heure pensez-vous qu'elle soit morte ? »

— Avis purement officieux, alors ?

— Naturellement.

— Eh bien ! pour moi, elle a été tuée vers 11 h.

— C'est bien ce que j'espérais vous entendre dire !

— Heureux d'avoir pu vous faire plaisir…

— Voyez-vous, expliqua Battle, l'idée que le crime ait pu se placer avant 10 h 20 ne m'a jamais plu. À cette heure-là, la drogue absorbée par Barrett n'avait pas encore eu le temps d'agir. Ce somnifère prouve que le meurtrier voulait frapper plus tard dans la nuit. Je dirais volontiers autour de minuit…

— C'est très possible, vous savez. Je dis 11 h, mais ce n'est qu'une opinion…

— En tout cas, ce ne pourrait pas être au-delà de minuit ?

— Non.

— Certainement pas après 2 h 30 ?

— Grands dieux, non !

— Alors, il me semble bien que Strange soit hors de cause. Je vérifierai ce qu'il prétend avoir fait après son départ de la maison. S'il a dit la vérité, il ne peut pas être coupable et nous nous occuperons de nos autres suspects.

— C'est-à-dire les autres héritiers ?

— Oui… Mais ce n'est pas tellement à eux que j'en ai ! Je chercherais plutôt quelqu'un qui a une fêlure…

— Une fêlure ?

— Oui, fit Battle, pensif, une dangereuse fêlure…

Quittant le docteur Lazenby, les deux policiers s'en furent au bac, lequel ramenait deux vigoureux gaillards, les frères Barnes.

Will et George connaissaient de vue tout le monde à Saltcreek et la plupart des gens qui y venaient d'Easterhead Bay. George se rappela tout de suite que Mr. Strange, de la Pointe-aux-Mouettes, avait traversé la veille au soir à 10 h 30. Il n'était

pas revenu par le bac. Le dernier voyage, dans le sens Easterhead Bay-Saltcreek, avait eu lieu à 1 h 30 et Mr. Strange n'en était pas.

Battle lui demanda s'il connaissait Latimer.

— Latimer ? Un grand jeune homme, tout ce qu'il y a de chic ? Il vient de l'hôtel d'Easterhead Bay pour aller à la Pointe-aux-Mouettes ? Je sais qui c'est, mais on ne l'a pas passé hier soir. Il est venu ce matin à la Pointe-aux-Mouettes et il est rentré à Easterhead Bay au dernier voyage…

L'oncle et le neveu firent la courte traversée et se rendirent à l'hôtel d'Easterhead Bay, où ils trouvèrent un Ted Latimer qui ne demandait qu'à leur être agréable.

— Oui, dit-il, cet excellent Nevile est venu hier passer la soirée avec moi. Il y avait quelque chose qui l'empoisonnait, c'était visible. Il m'a raconté qu'il s'était chamaillé avec la douairière. Il m'est revenu aussi que, dans la journée, avec Kay, ça n'avait pas tourné rond, mais ça, bien sûr, ce n'est pas lui qui me l'a dit. En tout cas, hier soir, il était plutôt « groggy »… et, pour une fois, ma compagnie paraissait lui faire plaisir !

— D'après ce que j'ai compris, fit Battle, il ne vous a pas trouvé tout de suite ?

— C'est exact. Mais du diable si je sais pourquoi ! J'étais assis dans le hall. Strange m'a dit qu'il est entré et qu'il ne m'a pas vu… Ce qui s'explique, car il a dû regarder en pensant à autre chose… À moins qu'il ne soit arrivé au moment où j'étais allé faire quelques pas dans les jardins. Cet hôtel est parfait, mais il y a des minutes où ça sent terriblement mauvais ! Je l'ai remarqué hier, tandis que nous étions au bar… C'est sans doute quelque tuyau plus ou moins engorgé… Strange l'a remarqué lui aussi… À ce moment-là, c'était une infection… Au point que je me suis même demandé s'il ne s'agissait pas d'un rat crevé, pourrissant sous le plancher de la salle de billard !

— Avec Mr. Strange, vous avez joué au billard. Et ensuite ?

— Nous avons bavardé, nous avons pris quelques verres… et Nevile s'est aperçu brusquement qu'il avait raté le dernier bachot ! Alors, j'ai pris ma voiture et je l'ai reconduit. Je l'ai déposé il sa porte à deux heures et demie.

— Donc, Mr. Strange a passé toute la soirée avec vous ?

— Toute la soirée. Vous pouvez vous renseigner…

— Je vous remercie, Mr. Latimer, et je m'excuse… Nous devons nous entourer de tant de précautions !

Latimer se retira, souriant et content de lui, comme à son habitude.

— Je me demande, dit Leach après son départ, pourquoi vous apportez à vérifier l'emploi du temps de Strange tant de minutie puisque…

Le regard ironique de son oncle l'empêcha d'achever sa phrase. Deux secondes plus tard, il avait compris.

— Je suis bête ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas Nevile qui vous intéresse, c'est l'autre !… Alors, vous croyez que…

Battle, cette fois, lui coupa la parole.

— Il est trop tôt encore, dit-il, pour faire des hypothèses. Pour l'instant, je ne désire qu'une chose : découvrir ce que Mr. Ted Latimer a fait hier soir. Nous savons que de 11 h 15 à… disons passé minuit, il était avec Nevile Strange. Mais où était-il avant ça ? Notamment à l'arrivée de Strange, qui ne l'a pas trouvé ?

Obstinés et patients, ils poursuivirent leur enquête, interrogeant les garçons, les barmen, les grooms. On avait vu Latimer dans le hall entre 9 et 10 h. Il était entré au bar vers 10 h 15. Mais à partir de ce moment-là et jusqu'à 11 h, on ne savait ce qu'il était devenu. Enfin, une petite bonne se souvint qu'elle avait aperçu Mr. Latimer « dans un des petits salons de correspondance, avec la dame norvégienne, la grosse Mme Beddoes ».

Battle insista pour obtenir une précision d'heure.

La fille dit qu'elle pensait que « c'était un peu avant 11 h ». Battle la renvoya là-dessus.

— Comme ça, c'est gagné ! conclut-il, la mine funèbre. Il était bien ici. Seulement, il ne tient pas trop à attirer l'attention sur ses relations avec la grosse dame, dont je ne m'avance pas en disant qu'elle est certainement fort riche. Nous n'avons plus qu'à nous rabattre sur les autres : les domestiques, Kay Strange, Audrey Strange, Mary Aldin et Thomas Royde. L'assassin est nécessairement parmi eux. Mais qui est-ce ? Si seulement je savais avec quoi elle a été tuée !

Il s'interrompit, puis, s'administrant une joyeuse claque sur la cuisse, s'écria :

— Ça y est, Jim ! J'y suis ! Je sais maintenant ce qui m'a fait penser à Hercule Poirot ! Nous allons vivement casser la croûte, et nous rentrerons à la Pointe-aux-Mouettes. Et, là, je te montrerai quelque chose !

X

Mary Aldin ne tenait pas en place. Elle entrait dans la maison, elle en sortait, cueillait la tête morte d'un dahlia et retournait au salon où elle se mettait sans raison à changer de place vases et bibelots.

De la bibliothèque venait un murmure de voix indistinct. Mr. Treslawny était là avec Nevile. Audrey et Kay restaient invisibles.

Mary repartit vers le jardin. Tout au fond, près du petit mur, Thomas Royde fumait tranquillement sa pipe en regardant la mer. Elle alla le rejoindre et s'assit auprès de lui, en poussant un profond soupir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Thomas entre deux bouffées.

Elle eut un petit rire nerveux.

— Il n'y a vraiment que vous, Thomas, pour poser des questions pareilles ! On assassine dans la maison, et, le plus simplement du monde, vous dites : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Un peu surpris, Thomas précisa sa pensée :

— Je voulais vous dire : « Qu'est-ce qui ne va pas encore ? »

— Oh ! J'avais bien compris… Et je reconnais qu'il est vraiment réconfortant, dans des circonstances comme celles-ci, de rencontrer quelqu'un qui, comme vous, demeure exactement le même que les autres jours !

— À quoi bon s'agiter ? Ça ne changera rien à rien !

— Bien sûr !… Vous êtes sage et raisonnable. Ce qui m'étonne, c'est comment vous arrivez à ce degré de philosophie !

— C'est sans doute parce que je suis un étranger…

— C'est juste ! On ne peut pas vous demander d'éprouver le même soulagement que nous à voir reconnue l'innocence de Nevile !

— C'est cependant quelque chose qui me fait plaisir.

— Vous savez qu'il l'a échappé belle ! Si Camilla n'avait pas eu l'heureuse idée de sonner sa cloche pour appeler Barrett après le départ de Nevile…

Elle était trop émue pour achever sa phrase. Il la termina pour elle.

— Notre bon vieux Nevile eût été bon pour la corde !

Il avait parlé avec une sorte de sombre satisfaction. Il hocha la tête en souriant quand ses yeux rencontrèrent le regard réprobateur de Mary.

— Je ne suis pas tout à fait dépourvu de cœur, expliqua-t-il. Mais, maintenant que Nevile est rassuré sur son destin, je ne peux pas m'empêcher de ne pas être mécontent qu'il ait eu chaud. Il est toujours si satisfait de lui-même !

— Ne croyez pas ça !

— Mettons qu'il n'en ait que l'air… En tout cas, ce matin, il a eu une jolie frousse !

— Que vous êtes méchant !

— Quoi qu'il en soit, tout est bien qui finit bien ! Remarquez, Mary, que cette fois encore Nevile a eu une chance du tonnerre ! Avec toutes les présomptions qui s'accumulaient contre lui, un autre, moins « verni », ne s'en serait pas tiré !

Mary eut un petit frisson.

— Ne dites pas ça !… J'aime à penser que l'innocent est… protégé.

— Vraiment ?

Le ton avait changé. La voix de Thomas Royde s'était faite douce. Mary n'en pouvait plus.

— Thomas, dit-elle, très bas, je suis inquiète…

— Et pourquoi donc ?

— À cause de Mr. Treves.

Thomas laissa tomber sa pipe. Se baissant pour la ramasser, il demanda :

— Qu'est-ce que Mr. Treves vient faire là-dedans ?

— Rappelez-vous, Thomas !... Le jour où il a dîné ici... Il nous a parlé d'un enfant assassin... Je me demande si c'était simplement une histoire qu'il racontait parce qu'elle en valait la peine ou s'il n'a pas fait exprès de...

Elle n'osait poursuivre. Royde, qui était pour les choses nettement exprimées, termina à sa place :

— S'il n'a pas fait exprès de rappeler ce souvenir à l'intention de quelqu'un qui se trouvait dans la pièce ?

— C'est ça, fit-elle très bas.

— Je me suis posé la même question, reprit Thomas. De fait, c'est à ça que je pensais quand vous êtes arrivée...

Mary fermait les yeux à demi.

— J'ai essayé de me souvenir, dit-elle. Cette histoire, il tenait vraiment à ce que nous l'entendions ! Il l'a littéralement forcée dans la conversation. Il a ajouté qu'il reconnaîtrait son petit meurtrier n'importe où... et il l'a dit d'un ton tel qu'on pouvait penser qu'il l'avait effectivement reconnu.

— J'ai songé à tout ça, fit Thomas.

— Mais où voulait-il en venir ?

— J'imagine que c'était une sorte d'avertissement. Une façon de dire à la personne pour qui il parlait : « N'essayez pas de faire un sale coup ! Sinon... »

— Vous pensez donc que Mr. Treves savait qu'on voulait tuer Camilla ?

— Euh... Non ! Ce serait invraisemblable... C'était sans doute un avertissement de sens plus général.

— Est-ce que nous ne devrions pas parler de ça à la police ?

Thomas réfléchit longuement avant de répondre.

— Non, fit-il enfin. Car nous ne savons pas si cela a le moindre rapport avec l'affaire. Si Treves vivait encore, ce serait différent. Il pourrait donner des explications. Mais il est mort...

— Et mort de façon bien étrange !

Il la regarda.

— Étrange, une crise cardiaque chez quelqu'un qui a une maladie de cœur ?

— C'est à l'ascenseur que je pense, Thomas !... Cette histoire de panne ne me plaît pas !

— Je crois bien, Mary, dit Thomas, que là-dessus je suis complètement de votre avis !

XI

L'inspecteur-chef Battle promenait son regard autour de la chambre. Le lit avait été fait, mais pour le reste rien n'était changé. Tout était propre et net.

D'un mouvement du menton, Battle désigna à son neveu un pare-feu qui se trouvait devant la cheminée.

— Regarde ça, fit-il, et vois si tu remarques quelque chose de curieux !

Leach s'approcha du pare-feu. C'était un objet massif, de modèle ancien, en acier ouvré.

— C'est un morceau à nettoyer ! dit Leach. Bien entretenu, d'ailleurs... Je ne lui vois rien de particulier. Sauf, peut-être... Oui, la boule de gauche est mieux astiquée que celle de droite...

Battle approuva.

— C'est exact et c'est ce qui m'a fait penser à Hercule Poirot. Tu connais sa marotte : il aime que les choses soient parfaitement symétriques. Quand elles ne le sont pas, il éprouve comme un malaise physique. Je crois qu'inconsciemment je me suis dit : « Tiens ! Voilà qui agacerait ce bon vieux Poirot ! » et qu'à ce moment-là, sans savoir pourquoi, je me suis mis à parler de lui...

Il se tourna vers l'agent qui les avait accompagnés.

— Ouvrez votre trousse, Joncs !... Nous allons voir s'il y a des empreintes sur ces boules !

Jones, après un rapide examen, déclara :

— Il y a des empreintes sur la boule de droite, monsieur. Rien sur celle de gauche.

— Alors, fit Battle, c'est celle de gauche qui nous intéresse. Les empreintes ont vraisemblablement été laissées par la

femme de chambre, la dernière fois qu'elle a briqué ce pare-feu. La boule de gauche a été nettoyée depuis…

— Monsieur, dit Joncs, je m'en souviens maintenant, il y avait dans la corbeille à papiers un morceau de papier émeri. Je ne pensais pas qu'il pouvait avoir un intérêt…

— Dame ! Vous ne saviez pas ce que vous cherchiez ! Maintenant, allez-y doucement ! Je parie que cette boule se dévisse… Qu'est-ce que je disais ?

L'agent Jones soupesait le lourd morceau d'acier dans sa large paume.

— Ça pèse son poids, remarqua-t-il.

— Et, fit Leach, j'aperçois sur la vis quelque chose de noirâtre…

— Du sang, selon toutes probabilités, déclara Battle. On a nettoyé la boule, on l'a bien essuyée, mais cette petite tache de sang sur la vis est restée inaperçue. Je parie ce qu'on voudra que c'est avec ça qu'on a défoncé le crâne de la vieille dame ! Jones, il ne vous reste plus qu'à fouiller la maison de nouveau. Seulement, cette fois, vous savez ce que vous cherchez.

Il lui donna quelques brèves instructions, puis, allant à la fenêtre, passa sa tête au-dehors.

Revenant vers Leach, il dit :

— Il y a là, à moitié enfoui dans le lierre, quelque chose de jaune. Il faudra voir ce que c'est, car j'ai bien l'impression que c'est une autre pièce de notre puzzle…

XII

Mary Aldin arrêta Battle, comme il traversait le hall, pour lui demander une minute d'entretien, qu'il lui accorda de bonne grâce.

Ils entrèrent dans la salle à manger. Hurstall, qui venait de desservir la table, se retira discrètement.

— Monsieur l'inspecteur-chef, dit Mary, je voudrais vous poser une question. Est-ce que vous continuez à croire que… cet

horrible crime a été commis par l'un de nous ? Non, n'est-ce pas ? L'assassin est venu du dehors et c'est sans doute quelque maniaque…

— Vous pourriez bien, Miss, répondit Battle, ne pas être loin de la vérité. « Maniaque » est le mot qui, si je vois juste, qualifie assez bien notre meurtrier. Seulement, ce maniaque n'est pas venu de l'extérieur…

Elle le regarda, effarée.

— Voudriez-vous dire qu'il y a dans cette maison… un fou ?

— Vous pensez à un fou aux lèvres écumantes et aux yeux hagards. Mais les maniaques ne sont pas comme ça et, pour être terriblement dangereux, certains individus atteints de folie homicide n'en paraissent pas moins aussi sains, aussi normaux que vous et moi. La plupart du temps, ce sont des obsédés, en proie à une idée fixe qui peu à peu dégrade leurs facultés. Ce sont souvent des raisonneurs, qui viennent à vous pour vous expliquer comment on les persécute, comment on les espionne. Il leur arrive d'être émouvants et parfois, pour un peu, on les croirait…

— Mais personne, ici, ne se croit persécuté !

— Je ne vous donnais là qu'un exemple. La folie prend bien d'autres aspects. Je suis convaincu que l'assassin, quel qu'il soit, était dominé par une idée fixe, une idée qui s'est emparée de lui au point que, pour lui, à côté de cette idée, rien ne compte, rien n'a d'importance !

Mary, après un silence dit :

— Il y a quelque chose qu'il faut que vous sachiez.

En peu de mots, elle lui fit un récit très clair de la soirée passée à la Pointe-aux-Mouettes par Mr. Treves et de l'histoire qu'il avait contée. Battle l'écoutait avec un intérêt non dissimulé.

— Il a dit, demanda-t-il lorsqu'elle eut terminé, que, cette personne, il pourrait la reconnaître ? A-t-il précisé s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme ?

— J'ai cru comprendre que l'histoire était celle d'un petit garçon… Je me souviens même qu'il avait, en commençant, déclaré qu'il ne donnerait aucune indication d'âge, ni de sexe…

— Voilà qui me paraît assez significatif. Et il a parlé d'une particularité physique très marquée qui lui donnait la certitude de reconnaître le jeune meurtrier n'importe où ?

— Oui.

— Une cicatrice, sans doute… Quelqu'un, ici, a-t-il une cicatrice ?

Il nota chez Mary une légère hésitation.

— Pas que je sache, dit-elle.

— Voyons, Miss Aldin, fit-il avec un bon sourire. Vous me cachez quelque chose ! Ce quelque chose, si vous l'avez remarqué, croyez-vous qu'il pourra m'échapper longtemps ?

Elle s'entêta, répétant qu'il se trompait, mais son embarras était manifeste. Son étonnement ne l'était pas moins. La question de Battle avait éveillé en son esprit des pensées pénibles. Il eût aimé savoir lesquelles, mais sa longue expérience le dissuadait d'insister. Les sollicitations les plus pressantes n'auraient en cet instant servi de rien. Il ramena la conversation sur Mr. Treves.

Mary lui parla de la mort du vieillard et répondit longuement à toutes ses questions.

— Eh bien ! conclut-il, voilà qui est nouveau. Je n'ai jamais vu ça !

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'ai jamais vu tuer quelqu'un de façon aussi originale : simplement en accrochant un écriteau sur une porte d'ascenseur !

Elle le regardait, stupéfaite.

— Vous croyez que…

— Que ce fut un meurtre ?… Ça ne fait pas l'ombre d'un doute ! Un meurtre rapide et ingénieux… L'assassin, bien sûr, pouvait en être pour ses frais… Mais, en fait, il n'a pas raté son coup !

— Et ce serait parce que Mr. Treves savait…

— Certainement. Il aurait pu, en effet, orienter nos recherches, attirer particulièrement notre attention sur un des hôtes de la maison… Quoi qu'il en soit, alors qu'au départ nous étions complètement dans le noir, nous commençons à y voir clair. Je puis vous assurer, Miss Aldin, que ce crime a été étudié

longtemps à l'avance et préparé avec soin dans tous ses détails. Et je voudrais que vous soyez bien convaincue qu'il est de la plus haute importance de ne parler à personne de la conversation que nous venons d'avoir. Je dis « à personne » !

Mary ayant promis, l'inspecteur la quitta pour revenir à ce qu'il allait faire lorsqu'elle l'avait interrompu. Homme de méthode, il pouvait découvrir un nouveau champ d'investigations sans se laisser distraire de ses devoirs ordinaires et des tâches qu'il s'était assignées.

Il frappa à la porte de la bibliothèque et entra, sur l'invitation de Nevile Strange, qui le présenta à un homme d'un certain âge, grand et distingué, Mr. Treslawny.

— Je m'excuse de vous importuner, dit Battle, mais il y a un point sur lequel j'aimerais avoir une précision qui me manque. Vous héritez, Mr. Strange, la moitié des biens de sir Matthew. À qui va l'autre moitié ?

— Mais, répondit Nevile, un peu surpris, je vous l'ai dit : à ma femme.

Battle toussota.

— J'entends bien, fit-il. Mais… je connais deux « Mrs. Strange »…

— C'est juste, dit Nevile. Je me suis mal fait comprendre. L'héritage va à Audrey, qui était ma femme alors que le testament a été rédigé. C'est bien cela, Mr. Treslawny ?

Le notaire acquiesça.

— Les volontés de sir Matthew sont clairement exprimées. Ses biens doivent être partagés entre son pupille, Nevile Henry Strange, et la femme de ce dernier, Audrey Elisabeth Strange, née Standish. Le divorce intervenu par la suite ne change rien aux dispositions du testament.

— J'imagine, fit Battle, que Mrs. Audrey Strange est au courant ?

— Certainement, répondit Treslawny.

— Et l'actuelle Mrs. Strange ?

Nevile regarda Battle avec étonnement.

— Kay ? C'est possible. En tout cas, c'est une chose dont nous avons peu parlé…

— Je crois, dit le policier, que Mrs. Kay Strange n'a pas très bien compris et qu'elle pense que cet héritage vous revient, à vous, Mr. Strange, et à votre présente épouse. C'est du moins ce qu'elle m'a donné à entendre ce matin et c'est pourquoi j'ai tenu à savoir exactement ce qu'il en était.

— Voilà qui me semble très extraordinaire, fit Nevile. Cependant, je crois voir d'où vient la méprise. Plusieurs fois, j'y songe maintenant, Kay a parlé devant moi de ce qui nous reviendrait à la mort de Camilia. Mais je pensais qu'elle faisait allusion à la part qui me concernait et qu'elle considérait – justement – comme nôtre.

— On imagine mal, remarqua Battle, les malentendus qui peuvent séparer deux personnes à propos d'une chose dont elles ont souvent discuté, mais sans avoir pris la précaution de se mettre d'accord sur les données essentielles du problème. L'un croit ceci, l'autre cela et personne ne s'aperçoit que la discussion est mal engagée.

— C'est possible, admit Nevile, pour qui ces considérations paraissaient de peu d'intérêt. Mais, dans le cas présent, cela n'a pas grande importance. Ce n'est pas comme si nous manquions d'argent… et je suis très content pour Audrey. Elle a connu des jours difficiles et cet héritage change sa situation du tout au tout…

— Mais, dit Battle avec une brutalité voulue, est-ce que, depuis votre divorce, vous ne versiez pas à Mrs. Strange une pension alimentaire ?

— Monsieur l'inspecteur-chef, dit-il, il y a une chose qui s'appelle la fierté. Audrey a toujours obstinément refusé la rente que je souhaitais lui faire.

— Une rente très importante, ajouta Mr. Treslawny. Mrs. Audrey Strange nous a toujours retourné nos chèques…

— Très intéressant, fit Battle.

Il avait quitté la pièce quand Nevile songea à lui demander ce qu'il voulait dire par là…

À ce moment-là, Battle, qui avait retrouvé son neveu, lui faisait part de ses dernières conclusions.

— Autant qu'il semble, lui disait-il, ce ne sont pas dans cette affaire les mobiles financiers qui manquent. La mort de lady

Tressilian rapporte cinquante mille livres à Nevile Strange, et autant à sa première femme. Kay Strange s'imagine qu'elle va hériter de la même somme. Mary Aldin bénéficie d'un legs qui la libère du souci de gagner sa vie. Thomas Royde, je suis obligé de le reconnaître, ne gagne rien dans l'aventure. Mais on n'en peut dire autant de Hurstall, ni même de Barrett, si l'on admet que, pour égarer les soupçons, elle a couru le risque de se tuer pour de bon. Et pourtant, si je ne me trompe pas, il ne s'agit pas d'un crime commis par intérêt. C'est la haine, et elle seule, qui a armé le bras du meurtrier.

Il se tut quelques secondes et ajouta :

— Et si personne ne vient bousculer mes plans, je ne serai plus long maintenant à mettre la main sur le coupable !

XIII

Assis sur la terrasse de l'hôtel d'Easterhead Bay, Andrew Mac Whirter contemplait la mer.

Son regard s'attardait sur la falaise de Stark Head, dont il apercevait, juste en face, la massive et rébarbative silhouette.

Il se demandait pourquoi c'était Easterhead Bay qu'il avait choisi pour y passer ses derniers jours de loisir. Une force inconnue l'avait amené là, presque malgré lui. À moins qu'il n'eût voulu s'éprouver. Voir s'il restait en son cœur quelque trace de ses désespoirs d'hier.

Mona ? Comme elle lui était indifférente maintenant ! Elle s'était remariée. Avec l'autre. Un jour, il l'avait rencontrée dans la rue, sans éprouver la moindre émotion.

Il évoquait le désespoir dans lequel il sombra lorsqu'elle partit… Mais il sentait bien que tout cela appartenait au passé, un passé déjà lointain qu'il pourrait presque oublier.

L'arrivée brutale d'un chien mouillé qui vint se jeter dans ses jambes l'arracha à sa rêverie. L'animal était suivi à courte distance par Miss Diana Brinton, une jeune personne de treize ans avec qui MacWhirter avait fait amitié.

— Fiche le camp, Don ! criait-elle. Fiche le camp !

Et, prenant MacWhirter à témoin, elle expliquait :

— Croyez-vous ? Il est allé se rouler sur la plage dans je ne sais quel poisson et on le sent à dix mètres ! Il faut dire que ce poisson était aussi mort qu'on peut l'être !

L'odorat de MacWhirter lui confirmait que sa jeune amie disait vrai.

— Ça s'est passé en bas, sur les rochers, dans une sorte de crevasse, ajouta-t-elle. Je l'ai emmené dans l'eau pour le laver, mais ça n'a pas l'air d'y avoir fait grand-chose !

Don, un fox blanc de naturel aimable, semblait très vexé de l'insistance que l'on mettait à le tenir à l'écart.

— L'eau de mer ne suffit pas dans un cas comme celui-là, dit MacWhirter. Il lui faut un bain chaud et un bon savonnage !

— Je sais bien ! Mais, à l'hôtel, ce n'est pas si facile ! Nous n'avons pas de salle de bains !

En fin de compte, MacWhirter et Diana, tenant Don en laisse, rentrèrent discrètement à l'hôtel par une petite porte, gagnèrent la salle de bains de MacWhirter et, là, administrèrent à l'animal le vigoureux traitement nécessaire. Don sortit de la baignoire assez triste. Il sentait le savon et on l'avait débarrassé du délicieux parfum dont il était imprégné auparavant. Les humains, décidément, avaient des goûts bizarres…

MacWhirter, que l'incident avait égayé – il se tirait de l'aventure les vêtements trempés – prit un car et se rendit à Saltington, pour y chercher un costume qu'il avait donné à nettoyer.

À la teinturerie – « spécialité de nettoyage en 24 heures » – l'employée, une jolie blonde, le considéra d'un air benêt.

— Vous dites MacWhirter ? J'ai bien peur que ça ne soit pas encore prêt…

— Ce devrait l'être…

Une femme aurait ajouté que ce devrait même l'être la veille et que la maison avait déjà vingt-quatre heures de retard, mais MacWhirter se contenta de froncer le sourcil.

— On n'a pas eu le temps, reprit l'employée avec un sourire indifférent.

— Mauvaise excuse !

Elle cessa de sourire.

— En tout cas, jeta-t-elle d'un ton rogue, il n'est pas fait !

— Eh bien ! donnez-le-moi comme il est !

— Je vous préviens qu'on n'y a pas touché !

— Ça m'est égal !

— Mais, monsieur, nous pourrions vous le faire pour demain, par faveur spéciale…

— Je n'ai pas l'habitude de demander des faveurs spéciales. Donnez-moi mon complet, je vous prie…

Furieuse, la jeune femme disparut dans l'arrière-boutique, d'où elle revint bientôt, portant un paquet assez mal fait qu'elle posa sur le comptoir avec mauvaise humeur. MacWhirter le prit et s'en fut, heureux comme s'il avait remporté une victoire. En fait, il en était quitte pour retrouver un autre teinturier…

Rentré à l'hôtel, il jeta le paquet sur son lit. Après tout, ce veston, il pourrait peut-être le faire presser à l'hôtel… Avait-il tellement besoin d'être nettoyé ?

Il défit le paquet et, tout de suite, son visage prit une expression ennuyée. Décidément, cette teinturerie de Saltington était au-dessous de tout ! Ce complet n'était pas le sien ! Il n'était même pas bleu marine comme celui qu'il avait confié à cette stupide maison d'imbéciles !

Il examina l'étiquette du paquet. Elle portait bien le nom de MacWhirter ! Un autre MacWhirter ? C'était peu probable. L'erreur d'un employé distrait, plutôt…

Il regardait avec colère ce veston qui ne lui appartenait pas quand une curieuse odeur frappa ses narines…

C'était une odeur désagréable, qu'il reconnaissait et qu'il identifia aussitôt : c'était cette odeur pestilentielle de poisson mort que traînait tout à l'heure le chien de Diana.

Se baissant, il examina le complet : le veston portait à l'épaule une large tache, qui avait légèrement décoloré le tissu.

À l'épaule…

MacWhirter trouva la chose bizarre.

Et de toute façon, il se promettait de dire deux mots à l'employée de la teinturerie. Quand on est trop bête pour faire un métier, on en prend un autre !

XIV

Après le dîner, MacWhirter quitta l'hôtel et descendit en se promenant jusqu'au bac, La nuit était claire, mais froide, ayant un petit avant-goût d'hiver. L'été était bien fini.

Le bac le déposa sur la rive de Saltcreek. Pour la seconde fois, il retournait vers cette falaise de Stark Head, qui exerçait sur lui une curieuse attirance. Il monta lentement la colline et passa devant le Balmoral, puis devant une grande villa, dont il lut le nom sur une plaque : la Pointe-aux-Mouettes. C'était là, il s'en souvint aussitôt, qu'une vieille dame venait d'être assassinée. Un crime dont, à l'hôtel, on avait beaucoup parlé. Sa femme de chambre avait insisté pour lui en conter tous les détails et les journaux locaux accordaient à l'affaire une importance qu'il déplorait, les faits divers l'intéressant moins que les grands événements internationaux.

La route descendait, côtoyait une petite plage et quelques maisonnettes de pêcheurs, très anciennes et maladroitement modernisées, puis remontait pour disparaître brusquement et n'être plus qu'un sentier menant à la falaise.

L'endroit était lugubre. Il s'arrêta, debout au bord de la falaise, et regarda la mer. Comme il avait fait en cette nuit où il avait voulu se tuer. Il essayait de retrouver quelques-uns des sentiments qui l'agitaient alors : le désespoir, la colère, la lassitude de tout, le désir d'en finir une bonne fois ! C'était en vain. Tout cela était parti. Seule subsistait une sorte d'amère rancœur. Pourquoi avait-il fallu qu'il fût retenu par cet arbre, sauvé par des garde-côtes, conduit à l'hôpital et traité comme un collégien à qui l'on fait des remontrances et de la morale ? Pourquoi ne l'avait-on pas laissé s'en aller, puisque telle était sa volonté ? Il eût préféré mille fois être « de l'autre côté ». Cela, il le pensait aujourd'hui encore. Seulement, maintenant, le courage lui manquait…

À ce moment-là, il avait songé à Mona. Que cela lui avait donc fait mal ! Aujourd'hui, son souvenir n'éveillait plus en lui la moindre émotion. Elle n'avait jamais eu beaucoup de cervelle. Toujours dupe de ceux qui savaient la flatter. Jolie, bien sûr.

Très jolie, mais sans tête. Pas du tout la femme qu'il croyait trouver en elle…

Seulement, elle avait la beauté.

La Beauté…

Il imaginait, flottant dans l'air nocturne, une admirable figure féminine, derrière laquelle frémissaient des voiles… Une sorte de figure de proue… Mais moins solide, moins rude… Immatérielle, irréelle…

Et soudain, l'incroyable, l'impossible se réalisa. Cette silhouette qu'il voyait avec des yeux du rêve, il la vit surgir de la nuit. D'un seul coup. Une minute plus tôt, elle n'existait qu'en lui. Et, maintenant, elle était là, à quelques pas… C'était une forme toute blanche qui courait vers le bord de la falaise. Le visage, magnifique et désespéré tout ensemble, semblait celui d'un être que les Furies pourchassent et précipitent à sa perte. Cette course… Ce désespoir… Il connaissait ça, il savait ce que ça voulait dire.

Brusquement, il jaillit de l'ombre. Il saisit la femme à bras-le-corps au moment où elle allait se jeter dans le vide.

— Vous ne ferez pas ça !

Il avait lancé ces mots d'une voix sauvage, qu'il ne se connaissait pas.

Elle était contre lui.

C'était comme s'il tenait entre ses mains puissantes, un petit oiseau. Elle luttait. Silencieusement. Avec une muette énergie. Et puis, tout à coup, comme un oiseau toujours, elle ne bougea plus. Elle était comme morte.

D'une voix douce et ferme, il parla.

— Il ne faut pas ! dit-il. Rien ne vaut qu'on se tue. Rien ! Seriez-vous terriblement malheureuse que…

Elle fit avec sa gorge un petit bruit. Un fantôme de rire.

— Vous êtes malheureuse ? reprit-il. Pourquoi ?

Elle répondit dans un souffle :

— J'ai peur !

— Peur ?

Surpris, il recula d'un pas pour mieux la regarder.

Immédiatement, il vit qu'elle disait la vérité. C'est la peur qui l'avait lancée dans cette course folle, la peur qui donnait à

son visage intelligent cet air égaré et stupide, la peur qui lui dilatait les pupilles.

— De quoi avez-vous peur ? demanda-t-il.

— J'ai peur d'être pendue…

Il la regardait, stupéfait.

— C'est vraiment pour ça ?

— Oui. Je préfère une mort rapide à…

Elle ferma les yeux et frissonna.

MacWhirter réfléchissait, faisait des rapprochements, pensait à cette vieille dame qu'on avait assassinée, lady Tressilian.

— Ne seriez-vous pas Mrs. Strange ? fit-il ensuite. La première Mrs. Strange ?

Elle répondit oui, d'un signe de tête.

MacWhirter essayait de se rappeler ce qu'on lui avait dit, les rumeurs, les racontars et les faits.

Il reprit :

— La police a été sur le point d'arrêter votre mari, n'est-ce pas ? Elle avait rassemblé contre lui tout un faisceau de preuves… Et puis elle s'est aperçue que toutes ces preuves avaient été truquées par quelqu'un.

Il la regarda avec l'impression d'avoir devant lui une enfant. Il la sentait si faible, si épuisée…

Une immense pitié montait en lui.

— Je vois si bien ce qui s'est passé ! poursuivit-il. Il vous a quittée pour une autre… Vous l'aimiez… Alors… Je sais ce que c'est ! Ma femme est partie avec un autre homme…

Elle l'interrompit d'un cri.

— Non ! Ce n'est pas ça ! Pas ça du tout !

L'émotion la faisait bégayer.

Il lui prit la main et, d'une voix ferme, il dit :

— Vous allez rentrer chez vous. À partir de maintenant, vous n'avez plus de raisons d'avoir peur ! Vous avez compris ? On ne vous pendra pas, j'en fais mon affaire ! Rappelez-vous seulement que vous n'avez plus de raisons d'avoir peur !

XV

Mary Aldin, étendue sur le canapé du salon, avait la migraine et se sentait très lasse…

L'enquête avait eu lieu la veille. Audience de pure forme, pour l'identification du corps, immédiatement suivie d'un ajournement à huitaine.

Les obsèques devaient être célébrées le lendemain. Audrey et Kay étaient allées en auto à Saltington pour se procurer des vêtements de deuil. Ted Latimer les accompagnait. Nevile et Thomas étaient en promenade. De sorte que, les domestiques exceptés, Mary se trouvait seule à la maison.

Les policiers n'étaient pas là, eux non plus, ce qui la soulageait. Ils s'étaient montrés polis, corrects, agréables même. Mais leurs questions incessantes et leur façon tranquille de vérifier tout ce qu'on leur disait avaient à la longue quelque chose d'exaspérant ! Ce Battle, avec son visage de bois, devait savoir tout ce qui s'était passé dans la maison depuis dix jours, tout ce qui s'y était dit et même tout ce qui s'y était fait. Avec Battle et Leach, une ombre s'était éloignée de la Pointe-aux-Mouettes. Le calme était revenu. Mary voulait se détendre, ne plus penser, oublier…

— Pardon, Miss…

Hurstall apparaissait dans l'encadrement de la porte. Tout dans son attitude indiquait qu'il était navré de déranger.

— Qu'y a-t-il, Hurstall ?

— C'est un monsieur qui désire vous voir. Je l'ai fait entrer dans le bureau…

— Qui est-ce ?

— Il dit qu'il s'appelle MacWhirter, Miss.

— Jamais entendu parler de lui…

— Moi non plus, Miss Aldin.

— Ce doit être un journaliste. Vous n'auriez pas dû le laisser entrer, Hurstall.

— Je ne crois pas que ce soit un journaliste, Miss. Ce serait plutôt, je crois, un ami de Mrs. Audrey.

— Alors, c'est différent…

Lissant sa chevelure de la main, Mary traversa le hall pour gagner le petit bureau où MacWhirter attendait. L'homme, quand elle entra, regardait par la fenêtre. Il se retourna et salua. Il ne lui parut pas ressembler à un ami d'Audrey. Malgré cela, elle fut aimable.

— Monsieur, dit-elle, je suis désolée, Mrs. Strange est sortie. C'est elle que vous vouliez voir ?

Il la dévisagea longuement avant de répondre.

— Vous êtes sans doute Miss Aldin ?

— Vous avez deviné.

— Alors, vous êtes, je suis sûr, parfaitement à même de me venir en aide. Je cherche de la corde.

— De la corde.

Elle était étonnée, mais amusée.

— Oui. S'il y a ici un rouleau de corde, où peut-il se trouver ?

Mary, plus tard, considérait que ce diable d'homme l'avait hypnotisée. S'il avait entrepris de justifier sa demande elle aurait très probablement résisté. Mais, incapable de trouver un prétexte plausible, Angus MacWhirter avait très sagement décidé de s'en passer. Il disait ce qu'il voulait, simplement. Et Mary, comme envoûtée par lui, se mettait à chercher de la corde avec lui.

— Quelle sorte de corde ? demanda-t-elle.

— N'importe laquelle…

— Alors, peut-être dans la serre…

— Allons-y ! Voulez-vous ?…

Elle montra le chemin. Ils trouvèrent là de la ficelle et un morceau de cordelette. MacWhirter hocha la tête. Ce qu'il cherchait, c'était une corde de bonne dimension, une corde qui ressemblât à un câble…

— Alors, dit Mary après une courte hésitation, nous devrions voir dans la chambre de débarras…

— Ce serait l'endroit, en effet…

Ils rentrèrent dans la maison et montèrent au second étage. La porte ouverte, MacWhirter examina la pièce d'un coup d'œil et tout de suite son visage prit un air de satisfaction.

— Voilà ! dit-il.

Posé sur un coffre, à côté d'engins de pêche hors d'usage et de quelques coussins que les mites avaient en partie dévorés, un gros rouleau de corde bien solide attirait le regard. MacWhirter prit dans sa paume droite le coude gauche de Mary et la conduisit près du coffre.

— Miss Aldin, lui dit-il, je voudrais que vous gardiez bien ceci en mémoire. Tout ceci est couvert de poussière. Tout, sauf cette corde ! Il n'y a pas de poussière sur cette corde. Passez votre doigt dessus…

— Mais, fit-elle, elle est humide…

— C'est exact.

Il se retourna pour sortir.

— Mais, la corde ? Je croyais que vous en aviez besoin…

Il sourit.

— J'avais besoin de savoir qu'elle était là, c'est tout. Peut-être ne verrez-vous pas d'inconvénient, Miss Aldin, à fermer cette porte à clé et à emporter la clé avec vous. Je vous serais obligé, en outre, de la remettre, cette clé, soit à l'inspecteur-chef Battle, soit à l'inspecteur Leach. Elle serait mieux entre leurs mains…

Tandis qu'ils descendaient l'escalier, Mary essayait de se ressaisir. Elle y parvint assez bien, ce qui lui permit de dire, comme ils arrivaient dans le hall :

— Mais je ne comprends pas ! Que signifie tout ceci ?

— Il n'est pas besoin que vous compreniez répondit-il, mais je vous remercie énormément de l'aide que vous m'avez apportée !

Il lui prit la main et la secoua cordialement. Il était déjà dehors quand elle revint de sa surprise. Elle se demandait si clic avait rêvé.

Nevile et Thomas rentrèrent bientôt, précédant la voiture de fort peu. Kay et Ted riaient et plaisantaient tout joyeux. Mary se prit à les envier. Après tout, n'avaient-ils pas raison ? Camilla n'était rien pour Kay et ce drame horrible était, pour une jeune femme pleine de vie et de gaieté, une bien pénible épreuve. On pouvait l'excuser de réagir.

Le déjeuner s'achevait quand les policiers arrivèrent à la Pointe-aux-Mouettes. Hurstall annonça d'une voix qui tremblait un peu, qu'il les avait introduits au salon.

Battle adressa à tout le monde un sourire bienveillant.

— J'espère, dit-il, que nous ne vous dérangerons pas. Mais il y a une ou deux petites choses sur lesquelles j'aimerais avoir quelques renseignements. Ce gant, par exemple, à qui appartient-il ?

Il montrait un gant de cuir jaune qu'il venait de tirer de sa poche.

Il s'adressa d'abord à Audrey.

— Est-ce à vous, Mrs. Strange ?

Elle secoua la tête.

— Non, ce n'est pas à moi.

— À vous, Miss Aldin ?

— Je ne crois pas, je n'ai pas de gants de cette couleur.

Kay tendit la main.

— Puis-je voir ?

Elle ajoutait tout aussitôt :

— Non, ce n'est pas à moi.

Voudriez-vous le mettre ? dit Battle.

Elle essaya. Le gant était trop petit.

Mary Aldin ne put, elle non plus, glisser sa main à l'intérieur.

— Je crois, Mrs. Strange, dit Battle, se tournant de nouveau vers Audrey, que ce gant vous ira parfaitement. Vous avez la main plus petite que ces dames…

Audrey prit le gant et l'enfila facilement.

— Elle vous a dit, Battle, que ce gant ne lui appartenait pas !

Nevile avait lancé la phrase d'un ton sec et presque courroucé.

Battle répondit très doucement :

— Mrs. Strange a pu se tromper… Ou oublier.

Audrey, rendant le gant au policier, dit :

— Il est peut-être à moi… Des gants, ça se ressemble tellement !

— En tout cas, fit Battle, celui-ci a été trouvé tout près de la fenêtre de votre chambre… Enfoncé dans le lierre… Ainsi que l'autre, le gant gauche…

Il y eut un silence. Audrey ouvrit la bouche pour parler et la referma sans avoir rien dit. Le regard calme de l'inspecteur lui fit baisser les yeux.

Nevile s'avança.

— Inspecteur, dit-il, il me semble…

Battle l'arrêta du geste.

— Mr. Strange, j'aimerais vous dire deux mots en particulier…

— À votre disposition. Allons dans la bibliothèque.

Dès que la porte se fut refermée sur les trois hommes – Leach, naturellement, avait emboîté le pas à son oncle – Nevile attaqua, d'un ton acerbe.

— Qu'est-ce que cette histoire ridicule de gants trouvés dans le lierre, près de la fenêtre de ma femme ?

— Mr. Strange, répondit Battle, nous avons découvert dans cette maison différentes choses assez curieuses.

— Curieuses ? Qu'entendez-vous par là ?

— Vous allez le savoir…

Sur un signe de son oncle, Leach quittait la pièce, pour y revenir presque aussitôt, porteur d'un singulier instrument.

Battle prit l'objet en main.

— Cet étrange appareil, expliqua-t-il, consiste en une lourde boule d'acier, provenant d'un pare-feu ancien, adaptée sur le manche d'une raquette de tennis. On a scié la tête de la raquette afin de pouvoir visser la boule d'acier dans le manche…

Il ajouta, après une courte pause :

— C'est avec cela qu'on a tué lady Tressilian.

— Mais c'est horrible ! s'écria Nevile, pâlissant. Et où avez-vous trouvé cet objet de cauchemar ?

— La boule d'acier avait repris sa place sur le pare-feu. Le meurtrier l'avait au préalable nettoyée, négligeant toutefois la vis, sur laquelle nous avons trouvé une tache de sang. La tête et le manche de la raquette avaient été rassemblés le plus simplement du monde avec une bande de chatterton et la raquette, ainsi reconstituée, avait été jetée avec les autres dans

le placard, sous l'escalier. Elle y serait restée longtemps, perdue parmi ses sœurs, si nous n'avions justement cherché quelque chose de ce genre…

— Joli travail, inspecteur !

— Non. Simple routine policière…

— Pas d'empreintes, j'imagine ?

— Cette raquette – qui, si j'en juge par son poids, appartient à Mrs. Kay Strange – a été maniée par elle et par vous-même. Nous avons relevé sur le manche vos empreintes à tous les deux. Mais l'examen prouve aussi de façon indiscutable que quelqu'un portant des gants a manipulé cette raquette après vous. Il y a, en outre, sur le chatterton une autre empreinte, celle d'un doigt. Je ne vous dirai pas pour le moment qui l'a laissée, par inadvertance, je crois. Je voudrais auparavant attirer votre attention sur d'autres points.

Après une courte pause, il reprit :

— Il faut, Mr. Strange, vous attendre à un choc. Et, avant de poursuivre, je voudrais vous demander quelque chose. Cette idée de venir ici à la même époque que Mrs. Audrey Strange, êtes-vous bien sûr que c'est vous qui l'avez eue et qu'elle ne vous l'a point, elle, suggérée ?

— J'en suis absolument convaincu. Audrey…

Il s'interrompit : la porte s'ouvrait devant Thomas Royde.

— Je m'excuse dit-il, de forcer les consignes, mais je crois que j'aimerais être de l'entretien…

Nevile tourna vers lui un visage ennuyé.

— Désolé, mon cher vieux ! Mais la conversation est plutôt d'ordre privé…

— Je crois bien, répondit Thomas, que ça m'est égal. J'étais de l'autre côté de la porte quand j'ai entendu prononcer un nom, celui d'Audrey…

— Et alors ? coupa Nevile, dont l'agacement devenait visible. En quoi diable les affaires d'Audrey vous concernent-elles ?

— Si nous allons par-là, répliqua Thomas de son ton tranquille, je puis vous demander en quoi elles vous regardent. Je n'ai pas encore parlé nettement à Audrey, mais je suis revenu

en Angleterre pour lui offrir de m'épouser et je crois qu'elle s'en doute. Qui plus est, j'entends que ce mariage se fasse…

L'inspecteur Battle toussota.

Nevile se tourna vers lui.

— Je suis navré, inspecteur. Cette intrusion…

— Elle ne me gêne pas, dit Battle. J'en viens, monsieur Strange, à ma seconde question. Vous portiez le soir du crime, un veston bleu marine. À l'intérieur du col de ce vêtement et sur les épaules, nous avons trouvé des cheveux blonds. Savez-vous comment ils sont là ?

— J'imagine que ce sont des cheveux à moi…

— Certainement pas !… Ce sont des cheveux de femme… Et il y avait un autre cheveu de femme sur la manche… Un roux, celui-là !

— Un cheveu de ma femme, de Kay, sans doute… Quant aux autres, si je vous comprends bien, ils seraient d'Audrey ?… C'est possible… Un soir, sur la terrasse, mon bouton de manchette, je m'en souviens, s'est pris dans sa chevelure…

— Si c'était ça, murmura Leach, c'est sur la manche que seraient les cheveux blonds !

— Enfin, s'écria Neville, qu'est-ce que vous insinuez ?

— À l'intérieur du col de votre veston, poursuivit Battle sans répondre directement, il y avait des traces de poudre… « Primavera naturelle, n°1 », c'est la poudre de Mrs. Audrey Strange.

— Mais enfin, où voulez-vous en venir ?

— À ceci : en une certaine occasion, Mrs. Audrey Strange a porté votre veston. Je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer la présence de cheveux à elle et de sa poudre aux endroits que j'ai dits… D'autre part, vous avez vu le gant que je vous ai montré tout à l'heure. Il est à elle, ça ne fait pas de doute. C'était un gant droit. Voici l'autre…

Il tira de sa poche pour le poser devant lui sur la table un gant froissé, sur lequel se voyaient quelques taches couleur de rouille.

— Qu'est-ce que ces taches ? demanda Nevile d'une voix blanche.

— Du sang, répondit Battle avec assurance. Et vous remarquerez que c'est un gant gauche. Mrs. Audrey Strange, je vous le rappelle, est gauchère. Je m'en suis douté la première fois que je l'ai vue. Assise à table, elle tenait sa tasse de café dans sa main droite et sa cigarette dans la main gauche. Sur son bureau, le plumier est placé à gauche. Tout concorde. La boule provient du pare-feu qui est dans sa chambre, c'est de sa fenêtre que les gants ont été enfoncés dans le lierre et, ces cheveux sur votre veston ce sont les siens. C'est aussi sa poudre. Enfin, lady Tressilian a été frappée à la tempe droite et la position du lit montre qu'il était pratiquement impossible de donner le coup en se plaçant à la droite de la victime. D'où il suit qu'elle n'a pas été frappée de la main droite. Mais la blessure à la tempe droite s'explique fort bien si le meurtrier était gaucher…

Nevile ricana.

— Alors, vous prétendez qu'Audrey… Audrey !… Vous prétendez qu'Audrey aurait pris toutes les dispositions compliquées dont vous avez parlé et que, finalement, elle aurait commis ce crime sauvage, assommé une vieille dame qu'elle connaissait depuis des années ! Tout ça pour entrer en possession d'un héritage !

Battle secoua la tête.

— Je ne prétends rien de tel. Je le regrette, Mr. Strange, mais il faut vous résigner à voir les choses comme elles sont. Ce crime, depuis A jusqu'à Z, est dirigé contre vous. Depuis que vous l'avez quittée, Audrey Strange a ruminé des projets de vengeance qui peu à peu ont détruit un équilibre mental, qui n'a peut-être jamais été très assuré. Elle a dû songer, d'abord, à vous tuer, vous. Mais la solution ne la satisfaisait pas. Elle voulait mieux et c'est ainsi qu'elle en vint à se dire qu'il lui serait bien agréable de vous faire pendre. Elle choisit le jour où elle savait que vous vous étiez disputé avec lady Tressilian, elle prit votre veston dans votre chambre et, quand elle frappa, elle le portait afin qu'il fût taché de sang. Après en avoir maquillé le fer avec des cheveux et du sang, elle laissait dans la chambre un « Niblick » vous appartenant, sachant que nous relèverions dessus vos empreintes. J'ajoute que c'est elle qui vous a mis dans la tête l'idée de venir ici en même temps qu'elle. Ce qui

vous a sauvé, Mr. Strange, c'est quelque chose qu'elle ne pouvait prévoir : le fait que lady Tressilian sonna Barrett après votre départ, de sorte que Barrett vous vit sortir de la maison…

Nevile cachait son visage dans ses mains.

— Ce n'est pas vrai ! Ce ne peut pas être vrai ! Audrey ne m'en voulait pas et vous vous trompez du tout au tout !… C'est la créature la plus noble qui soit, la plus droite… Jamais une mauvaise pensée n'est entrée dans son cœur…

Battle semblait sincèrement désolé.

— Ce sont malheureusement, dit-il, choses dont il ne m'appartient pas de discuter avec vous. Je tenais à vous préparer. Je vais maintenant m'adresser à Mrs. Strange dans les formes légales et la prier de me suivre. J'ai le mandat. Peut-être pourriez-vous dès à présent vous préoccuper de lui procurer un avocat…

— Mais c'est absurde !

— L'amour, Mr. Strange, se transforme en haine plus facilement qu'on ne suppose…

— Je vous répète que tout cela est faux, que tout cela ne tient pas debout !

Thomas Royde, cependant, intervenait.

— Nevile, dit-il d'une voix calme et posée, à quoi bon répéter que tout cela est grotesque ?… Ressaisissez-vous !… Ne voyez-vous pas que le seul moyen maintenant d'aider Audrey, c'est de renoncer à votre attitude chevaleresque et de dire la vérité ?

— La vérité ?… Quelle vérité ?

— La vérité à propos d'Audrey et d'Adrian.

Tourné vers Battle, il ajouta :

— Il se trouve en effet, inspecteur, que vous connaissez mal les faits. Nevile n'a pas abandonné Audrey. C'est elle qui l'a quitté. Elle s'est enfuie avec mon frère, Adrian. Celui-ci a été tué dans un accident d'auto. Nevile s'est conduit de la façon la plus généreuse. Non seulement il a consenti au divorce, mais il a voulu que ce divorce fût prononcé contre lui…

— Il ne fallait pas, dit Nevile comme à regret que le nom d'Audrey soit traîné dans la boue… J'ignorais que quelqu'un fût dans le secret…

— Adrian m'avait écrit peu auparavant, expliqua Thomas.

Revenant à Battle, il poursuivit :

— Vous rendez-vous compte, inspecteur, après ce que je viens de vous révéler, que le mobile tombe ? Audrey n'avait aucun motif de haïr Nevile, mais au contraire, toutes les raisons de lui être reconnaissante ! Il a fait tout ce qu'il a pu pour lui faire accepter une pension, dont elle n'a jamais voulu, et c'est parce qu'elle avait conscience de lui devoir beaucoup qu'elle n'a pas cru pouvoir refuser quand il lui a demandé de venir ici pour y rencontrer Kay !

— Tout cela est juste ! fit Nevile. Le mobile disparaît. Thomas a raison !

Le visage de Battle restait impassible.

— Le mobile n'est pas tout, dit-il. Sur ce point-là, je me trompe peut-être. Mais les faits demeurent, qui tous prouvent qu'elle est coupable…

Nevile répliqua, logique :

— Il y a quarante-huit heures, ces mêmes faits prouvaient ma culpabilité !

Un peu ébranlé, Battle se reprit vite.

— C'est assez vrai, Mr. Strange. Mais réfléchissez à ce que vous me demandez d'admettre ! Vous me demandez de croire qu'il y a quelqu'un qui vous hait tous les deux, quelqu'un qui s'est arrangé pour que les soupçons se portent sur Audrey Strange dans le cas où échouerait ce qu'il avait machiné contre vous ! Voyez-vous quelqu'un, monsieur Strange, qui vous haïsse tous les deux, vous et votre première épouse ?

La tête dans ses mains, Nevile haussa les épaules.

— Évidemment, présenté comme ça, ça parait fantastique !

— Parce que c'est fantastique, Mr. Strange ! Je suis obligé de m'en tenir aux faits. Si Mrs. Strange n'a aucune explication à m'offrir…

— Mais en avais-je, moi, des explications ?

— N'insistez pas, Mr. Strange. Il faut que je fasse mon devoir.

Battle se leva et, suivi de Leach, sortit de la pièce le premier. Nevile et Thomas venaient à courte distance et c'est dans cet ordre qu'ils traversèrent le hall pour regagner le salon.

Dès qu'elle l'aperçut, Audrey vint à la rencontre de Battle. Elle le regardait bien en face et ses lèvres s'entrouvraient en un sourire.

Elle dit très doucement :

— C'est moi que vous venez chercher, n'est-ce pas ?

L'inspecteur prit son ton le plus officiel pour répondre :

— Mrs. Strange, j'ai reçu mandat de vous arrêter sous l'inculpation d'avoir, lundi dernier 12 septembre, assassiné Camilla Tressilian. Je dois vous avertir que tout ce que vous direz désormais sera consigné par écrit et pourra être utilisé devant le tribunal.

Audrey poussa un soupir. Ses traits, purs et fins, apparaissaient soudain détendus. Elle semblait apaisée et comme heureuse.

— Si vous saviez, dit-elle, comme je me sens soulagée !... Je suis tellement contente que ce soit fini !

Nevile avait bondit.

— Audrey ! Tais-toi ! Ne dis rien !... Rien du tout !

Elle lui sourit.

— Mais pourquoi, Nevile ?... Tout cela est vrai... Et je suis si fatiguée !

Leach était très satisfait de la tournure prise par les événements. L'affaire était réglée. La femme était complètement « cinglée », mais son arrestation écartait toute possibilité d'embêtements ultérieurs. Il regarda son oncle, à qui il devait en l'occurrence « une fière chandelle ». Et il se demanda ce qu'il lui arrivait. Le brave homme considérait la pauvre folle avec des yeux ronds. On eût dit un type qui vient de voir un fantôme et qui s'en remet difficilement. Leach sourit. Fantôme ou pas, la cause était entendue...

L'arrivée de Hurstall dans le salon apporta une diversion. Le maître d'hôtel annonçait Mr. MacWhirter.

MacWhirter entra sans hâte et alla droit à Battle.

— Vous êtes bien, demanda-t-il, l'officier de police chargé de l'affaire ?

— Oui.

— Alors, je vous prierai de bien vouloir m'entendre. Je regrette de ne pas m'être présenté plus tôt, mais c'est

aujourd'hui seulement que je me suis rendu compte de l'importance de quelque chose que j'ai vu dans la nuit du lundi.

Il jeta un coup d'œil autour de la pièce.

— Puis-je vous parler quelque part ?

— Battle se tourna vers Leach.

— Tu veux rester ici avec Mrs. Strange ?

Leach, très « service » répondit : « Oui, monsieur ! » puis alla dire à l'oreille de son oncle quelques mots que les autres n'entendirent pas.

Battle conduisit le visiteur dans la bibliothèque.

— Alors, demanda-t-il, de quoi s'agit-il ?... Mon collègue me dit qu'il vous connaît, qu'il vous a vu l'hiver dernier...

— C'est exact, fit MacWhirter. Un suicide manqué. Ça fait partie de l'histoire que j'ai à vous raconter...

— Je vous écoute.

— En janvier dernier, commença MacWhirter, j'essayai de me tuer en me jetant du haut de la falaise de Stark Head. Dernièrement, il me prit fantaisie de revoir l'endroit. Je m'y rendis dans la soirée de lundi et je demeurai là à rêver un certain temps. Je regardais la mer, la baie... Puis mes yeux se portèrent vers la gauche, c'est-à-dire vers la maison où nous sommes. Sous la lune, je la distinguais très nettement...

— Alors ?

— Jusqu'à aujourd'hui, je ne m'étais pas avisé que cette nuit était celle où un meurtre avait été commis dans cette maison. Or, voici ce que je vis...

XVI

Dans le salon, cependant, on attendait. Le temps paraissait long.

Kay perdant soudain son sang-froid se tourna vers Audrey et s'écria :

— Je le savais que c'était vous ! Je l'ai toujours su ! Je voyais bien que vous manigancez quelque chose !

Mary Aldin intervint pour la calmer, tandis que Nevile lui intimait rudement l'ordre de se taire. Elle fondit en larmes.

Ted Latimer s'en prenait à Nevile.

— Vous n'avez pas l'air, Strange, de vous rendre compte que les nerfs de Kay sont soumis à une épreuve terrible ! Pourquoi ne vous occupez-vous pas un peu d'elle ?

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi ! lança Kay.

Latimer la regarda et dit :

— Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je vous emmène d'ici !

L'inspecteur Leach se racla la gorge bruyamment. Il savait que, dans des circonstances comme celles-là, on disait des quantités de sottises. Le fâcheux était que souvent on s'en souvenait plus tard…

Les minutes se traînaient. Pourtant, il ne s'en était pas écoulé plus de cinq quand, le visage impénétrable comme toujours, Battle reparut.

— Madame, dit-il, s'adressant à Audrey, voudriez-vous préparer vos affaires ? L'inspecteur Leach vous accompagnera à votre chambre…

— Moi aussi ! fit Mary Aldin.

Battle acquiesça et les deux femmes sortirent avec le policier.

Nevile, cependant, s'approchait de Battle.

— Alors, inspecteur, ce type, que voulait-il ?

— Mr MacWhirter, répondit Battle, m'a raconté une histoire extrêmement curieuse…

— Innocente-t-elle Audrey ou bien restez-vous décidé à l'arrêter ?

— Je vous l'ai dit, Mr. Strange, il faut que je fasse mon devoir !

Nevile s'éloigna et dit :

— Dans ces conditions, peut-être ferais-je bien de téléphoner à Treslawny…

Battle, se dirigeant vers le hall, lui répondit que rien ne pressait.

— Comme suite à la déposition de Mr. MacWhirter, ajouta-t-il, je veux bien faire une petite expérience. Mais, auparavant, je voudrais que Mrs. Strange fût mise en route…

Audrey descendait l'escalier, l'inspecteur Leach à côté d'elle. Il y avait sur son beau visage une expression de sérénité.

Nevile, les deux mains tendues, se précipita à sa rencontre…

— Audrey…

Elle posa sur lui un regard glacé.

— Laisse, Nevile… Ça m'est égal…

Thomas Royde était devant la porte, comme s'il eût voulu lui barrer le chemin.

— Thomas-le-Fidèle ! murmura-t-elle.

Il dit, très vite :

— Si je puis faire quoi que ce soit, Audrey…

Elle eut un pauvre sourire.

— Personne ne peut rien faire !

Elle passa, la tête haute. Une voiture de police était devant la porte. Elle y monta, avec l'inspecteur Leach.

— Brillante sortie ! fit Latimer à mi-voix.

Nevile se tourna vers lui, furieux. Battle s'interposa et dit posément :

— Ainsi que je vous l'ai annoncé, j'ai maintenant une expérience à faire. Mr. MacWhirter nous attend au bac. Nous le rejoindrons d'ici dix minutes. Nous allons faire un petit tour en mer dans un canot automobile. Les dames feront donc bien de se couvrir chaudement.

On eût dit un metteur en scène dirigeant une répétition sur le « plateau ».

Tous semblaient stupéfaits.

Mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir.

L'HEURE H

I

Sur l'eau, il faisait frisquet et Kay se serrait frileusement dans son manteau de fourrure.

Au halètement régulier de son moteur, le petit yacht descendit la rivière, passa sous la Pointe-aux-Mouettes, puis s'engagea dans la baie qui la séparait de la morne falaise de Stark Head.

À plusieurs reprises, certains des passagers avaient amorcé le commencement d'une question, mais chaque fois l'inspecteur-chef avait fait comprendre que le moment n'était pas encore venu. Pour cela, il levait simplement en l'air une main énorme, qui faisait songer aux jambons de carton dont on se sert au théâtre. Kay et Ted se tenaient à côté l'un de l'autre. Assis lui aussi, Nevile ne bougeait pas, non plus que Mary Aldin et Thomas Royde. Les uns et les autres regardaient de temps en temps la haute silhouette de MacWhirter, debout à l'arrière, le dos tourné à l'avant du bateau.

Battle attendit que l'embarcation fût dans l'ombre de la falaise de Stark Head pour faire baisser le régime du moteur. Après quoi, il parla. Sans hâte, réfléchissant et pesant ses mots.

— De toutes celles auxquelles j'ai été mêlé, commença-t-il, cette affaire aura été l'une des plus bizarres, la plus bizarre peut-être, et, avant d'en venir à elle, j'aimerais dire deux mots d'un sujet très général : le meurtre. Ce que je vais rappeler n'est pas très original, et en fait, je crois l'avoir entendu dire par Mr. Daniels, le jeune avocat, qui est très capable, tel que je le connais, de l'avoir emprunté à un autre.

« Voici ce dont il s'agit. Quand vous lisez le récit d'un crime ou, si vous préférez, un roman où il est question d'assassinat,

généralement, c'est par la relation du meurtre que s'ouvre l'histoire. C'est là une faute. Le meurtre commence beaucoup plus tôt. Le meurtre est une conclusion, un aboutissement. Il résulte d'un ensemble de circonstances qui amènent les acteurs du drame en un point donné à un certain moment. Les gens viennent de partout et on ne sait pas pourquoi Mr. Royde arrive de Malaisie. Mr. MacWhirter n'est ici que parce qu'il a tenu à revoir un endroit où naguère il a voulu se tuer. Le coup qui donne la mort n'est que la fin de l'histoire. Ce qui se passe à l'heure H.

Après un court silence, il ajouta :

— Et l'heure H, c'est maintenant.

Cinq visages se tournèrent vers lui. Cinq visages étonnés, mais cinq seulement. MacWhirter n'avait pas bougé la tête.

— Voulez-vous dire par là, demanda Mary Aldin, que la mort de lady Tressilian est due à un long enchaînement de circonstances ?

— Non, Miss Aldin, pas la mort de lady Tressilian. Celle-là est seulement… une étape. Pour le meurtrier, elle n'est qu'un incident accessoire. Le meurtre dont je parle, c'est le meurtre d'Audrey Strange.

Ce disant, Battle guettait les réactions de ceux qui l'écoutaient, cherchant à discerner sur le visage de l'un ou de l'autre les symptômes de la peur.

— Le plan de ce crime, reprit-il, fut arrêté il y a longtemps. Probablement, l'hiver dernier. Parfaitement conçu, étudié avec minutie, il était combiné en vue d'un seul sujet : obtenir qu'Audrey Strange fût pendue jusqu'à ce que mort s'ensuivît…

« Les détails furent mis au point par quelqu'un qui se croyait extrêmement fort. Les criminels ont souvent bonne opinion d'eux-mêmes. Le nôtre avait préparé un certain nombre d'indices jouant contre Nevile Strange, dont il espérait – justement – que nous ne les retiendrions pas. Il considérait qu'ayant eu une première fois à repousser tout un lot de preuves truquées, la police serait peu disposée à en rejeter un second lot. Car, si vous y réfléchissez, vous conviendrez que toutes les preuves tendant à démontrer la culpabilité d'Audrey Strange ont pu être truquées. Passez-les en revue ! La boule provenant

de son pare-feu, ses gants – le gauche taché de sang – cachés dans le lierre, près de sa fenêtre, sa poudre de riz à l'intérieur d'un col de veston, avec quelques cheveux à elle, ses empreintes, qui tout naturellement se trouvaient sur la bande de chatterton prise dans sa chambre… Enfin… la nature même du coup, apparemment porté par une personne gauchère !

« Et il y eut aussi, à la fin, plus accablante que toutes ces preuves, la conduite même de Mrs. Strange. Je ne crois pas que l'un d'entre vous – sauf, bien entendu, celui qui sait – puisse croire à son innocence, après l'attitude qui a été la sienne au moment où nous l'avons emmenée en prison. Pratiquement, elle a avoué. Et peut-être n'aurais-je moi-même jamais cru à son innocence si une expérience personnelle ne m'était revenue en mémoire… Ce fut pour moi, au moment où je l'ai vue, comme un coup de poing entre les deux yeux… Parce que, voyez-vous, j'ai connu une jeune fille qui avait fait la même chose, qui admettait, elle aussi, qu'elle était coupable, alors qu'elle ne l'était pas… Et Audrey Strange me regardait avec les yeux de cette jeune fille…

« Évidemment, je devais faire mon devoir. Pour nous, policiers, seuls comptent les faits, quoi que nous puissions sentir ou penser. Mais je puis vous dire qu'à ce moment-là j'ai souhaité un miracle… Parce que seul un miracle pouvait sauver la pauvre femme… Et, mon miracle, je l'ai eu !… Presque tout de suite… Mr. MacWhirter est arrivé avec son histoire…

Il prit un temps et dit :

— Mr. MacWhirter, voudriez-vous répéter ce que vous m'avez raconté ?

MacWhirter se tourna vers l'avant du bateau.

En petites phrases courtes et concises, il fit le récit de son suicide manqué, au mois de janvier précédent, expliquant ensuite comment il avait eu le désir de revoir l'endroit où il avait tenté de se donner la mort.

— Lundi soir, poursuivit-il, j'allai donc sur la falaise. J'y restai longtemps, perdu dans mes pensées. Vers 11 h, j'étais en train de regarder la grande villa qui se trouve sur ce que j'ai su depuis être la Pointe-aux-Mouettes quand je remarquai que, d'une des fenêtres de la maison, pendait une corde, qui

descendait jusqu'à la mer. Peu après, un homme grimpait à cette corde…

Il se tut pour laisser à ses auditeurs le temps de bien comprendre. Miss Aldin réagit la première.

— Alors, fit-elle, tout compte fait, c'était bien quelqu'un de l'extérieur. Je me doutais bien que c'était un cambrioleur !

— Pas si vite ! dit Battle. C'était quelqu'un qui venait de l'autre côté de l'eau, car il avait traversé à la nage. Mais quelqu'un de la maison lui avait préparé la corde ! Donc quelqu'un de la maison est au moins complice…

Lentement, il poursuivit :

— Nous connaissons quelqu'un qui, cette nuit-là, se trouvait de l'autre côté de l'eau, quelqu'un que personne n'a vu entre 10 h 30 et 11 h 15 et qui pourrait avoir fait à la nage la traversée aller et retour ! Quelqu'un qui avait une amie à la Pointe-aux-Mouettes… N'est-ce pas, monsieur Latimer ?

Ted s'était levé.

— Mais je ne sais pas nager ! s'écria-t-il. Je ne sais pas nager, c'est bien connu !… Kay, dites-lui que je ne sais pas nager !

— Bien sûr ! Ted ne sait pas nager !

— Vraiment ? fit Battle avec un sourire.

Il allait vers Ted, qui venait à sa rencontre. Il y eut quelques faux mouvements, puis le bruit d'un plongeon.

— Mon Dieu ! fit Battle, jouant la contrition, Mr. Latimer est passé par-dessus bord !

Sa main emprisonnait le bras de Nevile, qui se disposait à sauter à l'eau.

— Non, non, Mr. Strange, inutile de vous mouiller ! Il y a deux de mes hommes qui pêchent dans la barque que vous voyez là-bas… et qui ne sont là que pour repêcher Mr. Latimer…

Il se pencha pour regarder.

— C'est vrai, d'ailleurs, qu'il ne sait pas nager… Ils l'ont, c'est l'essentiel… Je m'excuserai auprès de lui de ma brutalité, mais il n'y a vraiment qu'un moyen de savoir de science certaine si une personne sait nager ou non : c'est de la jeter à l'eau et de voir ce qu'elle devient…

Il se tourna vers Nevile.

— Vous comprenez, Mr. Strange, moi, j'aime le travail bien fait. Il me fallait, d'abord, éliminer Mr. Latimer. Pour Mr. Royde, son bras estropié ne lui permettait pas de grimper à la corde… De sorte que cela nous amène à vous !… Un athlète de classe, un alpiniste réputé, un bon nageur, un sportif… Vous avez traversé avec le bac à 10 h 30, c'est entendu, mais personne ne peut certifier vous avoir vu à l'hôtel d'Easterhead Bay avant 11 h 15, bien que vous nous racontiez y avoir vainement cherché Mr. Latimer…

Nevile dégagea son bras d'un geste sec et, rejetant la tête en arrière, se mit à rire.

— Vous prétendez que j'ai traversé à la nage, que je suis monté le long d'une corde…

— Que vous aviez laissé pendre de votre fenêtre…

— Que j'ai tué lady Tressilian et, qu'à la nage toujours, j'ai regagné l'hôtel d'Easterhead Bay ?… Mais c'est de la pure fantasmagorie ! Et tous ces indices qui me désignaient comme le coupable ? C'est moi qui les aurais disposés à votre intention ?

— Exactement, fit Battle. Et l'idée n'était pas si mauvaise…

— Mais pourquoi aurais-je voulu tuer lady Tressilian ?

— À la vérité, répondit Battle, vous ne teniez pas particulièrement à sa mort. Ce que vous vouliez, mais cela vous le vouliez absolument, c'était faire pendre cette femme qui vous avait quitté pour un autre. Vous n'êtes pas d'un équilibre mental remarquable. Au passage, je vous signale que je me suis renseigné sur cette vieille affaire d'un gamin qui tua son petit camarade d'une flèche… Quiconque vous a manqué de quelque façon doit être puni et la mort ne vous paraît pas châtiment trop sévère. Elle ne suffisait même pas pour Audrey, que vous aimiez… Car vous l'aimiez avant que votre amour ne se transformât en haine !… Pour elle, vous vouliez une mort raffinée, calculée longtemps à l'avance et terrible. Vous avez cherché et, ayant trouvé, peu vous importait que votre plan impliquât la fin tragique d'une femme qui avait été pour vous un peu comme une mère !

Nevile se contenait. Il dit, très calme :

— Vous mentez ! Vous mentez ! Et je ne suis pas fou ! Je ne suis pas fou !

Battle haussa les épaules et poursuivit, d'un ton plein de mépris :

— Vous avez été furieusement mortifié de la voir partir avec un autre, hein ?... Une rude blessure d'amour-propre !... Penser qu'une femme vous laissait tomber, vous !... Vous avez sauvé la face en proclamant que c'était vous qui la quittiez et, pour qu'on n'en pût douter, vous avez épousé tout de suite une autre femme qui vous aimait. Mais au fond de vous-même, vous ne pensiez qu'à Audrey !... C'est à elle que vous songiez, à ce que vous lui feriez. La faire pendre, vous ne pouviez trouver mieux. Une bonne idée, d'accord !... Le malheur, c'est que vous n'étiez pas assez intelligent pour réaliser ce que vous aviez rêvé !

Nevile fit un mouvement. Battle continuait :

— Car toutes vos malices étaient cousues de fil blanc... Votre histoire de « Niblick », par exemple...Ridicule !... Comme tous ces indices grossiers qui vous désignaient comme étant le coupable ! Audrey, j'en suis sûr, a très bien vu où vous vouliez en venir et je suis convaincu qu'en son for intérieur elle se moquait de vous. Dire que vous avez cru que je n'avais rien deviné de vos manigances ! Les assassins sont décidément de pauvres types ! Gonflés de leur importance, ils s'imaginent être forts, ils se croient plus malins que tout le monde et, au total, ils se conduisent comme des enfants !

Nevile s'était dressé d'un bond. D'une voix étrange, il s'écriait :

— C'est faux ! L'idée était magnifique, je le maintiens ! Vous n'avez jamais rien soupçonné jamais ! Et, sans ce solennel imbécile, sans ce stupide Écossais, vous ne sauriez rien encore ! J'avais pensé à tout, vous m'entendez, à tout ! Si ça n'a pas réussi, ce n'est pas ma faute ! Pouvais-je savoir que quelqu'un connaissait la vérité sur la fuite d'Audrey ?... Elle sera pendue tout de même, cette saleté ! Vous ne pouvez pas faire autrement !... Elle sera pendue !... Pendue !... Pendue !... Il faut qu'on la pende... Je la hais !... Je veux la voir pendue !

Il se laissa tomber sur la banquette et se mit à pleurer.

— Mon Dieu ! murmura Mary Aldin.

Elle était livide, les lèvres blanches.

Battle s'approcha d'elle.

— Je m'excuse, dit-il à mi-voix, mais il fallait que je le pousse à bout !... Nous avions si peu de preuves !

Nevile, la tête dans ses mains, pleurait toujours, répétant avec une obstination enfantine les mêmes mots, prononcés d'une voix aigrelette :

— Il faut qu'on la pende ! Il faut qu'on la pende !

Mary Aldin, avec un frisson, se tourna vers Thomas Royde, qui prit ses mains dans les siennes.

II

— J'ai toujours eu peur de lui, dit Audrey.

Elle était assise sur la terrasse avec l'inspecteur-chef qui, ayant repris ses vacances interrompues, était venu en ami à la Pointe-aux-Mouettes.

— Oui, reprit-elle, j'ai toujours eu peur de lui, tout le temps...

— Je me suis douté que vous mouriez de peur, fit Battle, la première fois que je vous ai vue. Vous vous teniez sur cette réserve qui permet de dire des gens qu'ils essaient de dissimuler quelque violent sentiment qui les agite. Ce pourrait être l'amour ou la haine. En fait, c'était la peur. C'était bien ça ?

— Oui. J'ai commencé à avoir peur de Nevile presque immédiatement après notre mariage. Le terrible, c'est que je ne savais pas pourquoi. Ce qui fait que je me demandais si je n'étais pas folle...

— Ce n'était pas vous !

— Nevile avait l'air si normal, si parfaitement équilibré ! Toujours de bonne humeur, toujours gentil...

— Le point est à souligner, dit Battle. Il composait un personnage : celui du beau joueur. C'est pourquoi sur les courts de tennis, il était toujours d'une absolue maîtrise de soi. Il tenait moins à gagner des matches qu'à affirmer aux yeux de tous son bel esprit sportif. Seulement, jouer un rôle demande un effort de

tous les instants. D'où une redoutable tension nerveuse. En dessous, le mal progressait…

— En dessous… Toujours en dessous… Jamais je n'ai eu une certitude !… Je remarquais quelquefois un regard, une intonation, mais c'était si peu de chose que je croyais toujours être le jouet de mon imagination. J'en arrivais à penser que c'était moi qui ne devais pas être comme les autres. Et, plus le temps passait, plus je sentais la peur monter en moi !… Une de ces peurs irraisonnées qui vous rendent physiquement malades… Je me disais que je devenais folle et j'aurais donné n'importe quoi pour m'enfuir. C'est alors qu'est arrivé Adrian, qui m'a dit qu'il m'aimait. J'ai pensé qu'il serait merveilleux de m'en aller avec lui, très loin. Nous avons décidé…

Elle se tut et reprit après un court silence :

— Vous savez ce qu'il s'est passé ?… J'étais partie pour le retrouver. Il n'est jamais arrivé au rendez-vous. Il s'était tué en auto… et j'ai toujours pensé que Nevile était pour quelque chose dans l'accident.

— Ce n'est pas impossible, dit Battle.

— Vous croyez ?

— On ne le saura jamais, mais il est certain qu'on peut provoquer un accident d'auto. Mieux vaut n'y pas penser ! Il est tout aussi vraisemblable que ce soit un véritable accident…

Audrey poursuivit :

— Très abattue, je me réfugiai chez Adrian. Nous devions écrire à sa mère, mais, comme elle n'était pas au courant, je préférai n'en rien faire, pour ne pas ajouter à son chagrin. Nevile vint me retrouver peu après. Il se montra très aimable, très gentil. Moi, je tremblais de peur. Il m'expliqua qu'il était inutile de parler à personne de mon aventure avec Adrian, que nous divorcerions, qu'il prendrait les torts de son côté et qu'au surplus il avait l'intention de se remarier. Je le remerciai. Je savais que Kay avait fait sur lui une très vive impression, j'espérais que les choses s'arrangeraient heureusement et que le moment viendrait où je me sentirais délivrée de cette peur qui m'angoissait. Car je continuais à me croire sur le chemin de la folie. Des mois passèrent et, un jour, dans Hyde Park, je rencontrai Nevile. Il me dit qu'il aimerait que nous fussions des

amies, Kay et moi, et que nous pourrions nous retrouver ici en septembre. Après tout ce qu'il avait fait pour moi, je ne pouvais pas refuser…

Battle sourit.

— « Voulez-vous entrer dans mon antichambre ? » dit l'araignée à la mouche…

— C'est exactement cela !

— Sur ce point particulier, remarqua Battle, il a été très fort. Il a tellement proclamé que c'était lui qui avait eu l'idée de cette rencontre que tout le monde était persuadé du contraire !

— Alors, continua Audrey, je suis venue ici… et ce fut comme une sorte de cauchemar. Je savais qu'il allait arriver quelque chose, je savais que Nevile le voulait et que je serais la victime de ce qui allait se passer. Mais j'ignorais ce que ce serait. J'ai cru pour de bon que j'allais devenir folle ! La peur me paralysait. Je vivais comme dans un de ces rêves où une catastrophe vous menace alors que vous ne pouvez pas bouger…

— J'ai toujours pensé, dit Battle, que j'aimerais voir un serpent fasciner un oiseau pour l'empêcher de s'envoler. Maintenant, il me semble que ça m'intéresserait moins…

— Je ne compris pas tout de suite, reprit Audrey, ce que signifiait pour moi l'assassinat de lady Tressilian. Je ne soupçonnais même pas Nevile. Je le savais indifférent aux questions d'argent et l'idée qu'il aurait pu commettre un crime pour hériter de cinquante mille livres m'aurait semblé absurde si elle m'était venue à l'esprit. Quand le pauvre Mr. Treves nous raconta l'histoire de cet enfant qui avait tué un de ses camarades, j'y pensai longuement, mais encore sans songer à Nevile. Treves avait parlé d'une particularité physique qui lui permettrait de reconnaître le petit meurtrier d'autrefois. J'ai une cicatrice à l'oreille, mais les autres n'avaient pas de signes particuliers…

— Croyez-vous ? dit Battle. Miss Aldin a une mèche blanche, Thomas Royde un bras estropié, qui pourrait fort bien ne pas être un souvenir de tremblement de terre, et le crâne de Ted Latimer est d'une forme très curieuse. Quant à Nevile Strange…

— Il n'a pas de signe particulier, j'en suis sûre !

— Allons donc ! Le petit doigt de sa main gauche est sensiblement plus court que celui de sa main droite. C'est très rare, ça, Mrs. Strange, très rare !

— Alors, c'était ça ?

— C'était ça !

— Et c'est Nevile qui aurait accroché l'écriteau à la porte de l'ascenseur ?

— Sans aucun doute. Il a fait un saut au Balmoral pendant que Royde et Latimer buvaient ici avec Treves. Simple et pratique !... Et j'ai idée qu'il nous serait impossible de prouver qu'il y eut crime !

Audrey frissonna.

— Voyons ! fit Battle d'une voix douce. C'est passé maintenant... Continuez !

— Il y a des années que je n'ai tant parlé !

— En quoi vous avez peut-être eu tort... À quel moment avez-vous commencé à deviner le jeu de Nevile ?

— Je ne le sais pas exactement, mais cela m'est venu tout d'un coup. Son innocence à lui était reconnue. Les soupçons ne pouvaient plus porter que sur nous. Et je l'ai vu qui me regardait... Il y avait dans ses yeux comme une joie mauvaise et j'ai compris !... C'est alors que...

Elle s'interrompit brusquement.

— C'est alors que ?

— C'est alors, dit-elle lentement, que j'ai pensé qu'il valait mieux en finir tout de suite...

L'inspecteur hocha la tête.

— N'abandonnez jamais la partie ! C'est ma devise !

— Vous avez raison, je n'en disconviens pas !... Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir eu peur pendant des jours et des jours ! On n'ose plus faire un geste, on ne pense plus, on ne réfléchit plus ! On sait qu'une catastrophe va s'abattre sur vous... et on l'attend !... Et quand elle survient...

Elle sourit.

— Quand elle survient, poursuivit-elle, on se sent soulagé ! Il n'y a plus à attendre, il n'y a plus à avoir peur ! C'est arrivé ! Vous allez dire que je suis folle, mais j'ai été heureuse que vous m'arrêtiez ! Nevile avait ce qu'il voulait. Je n'avais plus rien à

redouter de lui. Quand j'ai suivi l'inspecteur Leach, je me sentais en sécurité…

— C'est un peu pourquoi nous vous avons arrêtée, dit Battle. L'homme était fou. Je tenais à ne pas vous laisser à sa portée. D'autre part, comme je voulais provoquer son effondrement et ses aveux, il me fallait lui donner confiance. Son plan réussissait, il en avait l'impression. Plus il tomberait de haut, plus la réaction serait vive !

— Mais s'il n'avait pas avoué ?

— Il est certain que nous n'avions pas beaucoup de preuves contre lui. Nous possédions le témoignage de MacWhirter, qui, au clair de lune, avait vu un homme grimper à la corde. Il y avait la corde elle-même, rangée au grenier et encore légèrement humide… Car il pleuvait, cette nuit-là, vous savez…

Il la regarda longuement, comme s'il attendait qu'elle dît quelque chose.

Comme elle se taisait, il poursuivit :

— Enfin, il y avait le complet gris. Nevile Strange s'est déshabillé dans l'obscurité sur la plage d'Easterhead Bay, cachant ses vêtements au creux d'un rocher. Le sort a voulu qu'il jetât son veston sur un poisson mort, à moitié putréfié, amené là par le flot. D'où, sur l'épaule, une tache… qui sentait très mauvais. C'est cette odeur qu'avait perçue Ted Latimer, en jouant au billard avec Nevile, qui avait gardé son imperméable. Latimer nous a dit que cette odeur provenait peut-être de la tuyauterie défectueuse de l'hôtel, mais cette hypothèse, c'est Nevile qui l'avait émise d'abord. Par la suite, il réfléchit que cette tache pouvait constituer un danger et, sans attendre, il porta son veston chez le teinturier. Bêtement, il n'y a pas d'autre mot, il ne donna pas son nom, mais le premier qui lui vint à l'esprit, un nom qu'il avait vu sur le registre de l'hôtel, celui de MacWhirter. De sorte que c'est à notre ami que le complet fut remis par la suite. Comme il a la tête sur les épaules MacWhirter fit un rapprochement entre ce veston taché et l'homme qui grimpait à la corde. On marche par inadvertance sur un poisson mort, on ne se couche pas dessus. Cette tache ne s'expliquait que si quelqu'un s'était déshabillé la nuit sur la plage pour se baigner. Or, on ne s'amuse pas à prendre un bain

par une nuit pluvieuse de septembre. MacWhirter tira ses conclusions et… Il est très intelligent, MacWhirter, vous savez…

— Il n'est pas seulement intelligent, dit-elle d'un ton pénétré.

— Eh… peut-être ! Il vous intéresse ?… Alors, écoutez !

Et Battle, qui jamais sans doute n'avait trouvé auditoire plus attentif, raconta l'histoire de MacWhirter.

— Je lui dois beaucoup, dit Audrey, quand il eut fini. À lui et à vous aussi !

— À moi, pas tellement ! répliqua Battle. Si j'avais été malin, j'aurais tout de suite vu clair. Il y avait la cloche…

— La cloche ? Quelle cloche ?

— Celle qui sonnait dans la chambre de Barrett. J'ai toujours pensé qu'il y avait sous cette histoire de cloche quelque chose de pas catholique. J'ai failli trouver lorsqu'en visitant la maison j'ai vu une grande perche dont on se sert pour ouvrir les fenêtres, mais ce n'est que plus tard que j'ai compris.

Il se recueillit quelques secondes et reprit :

— Cette cloche, son rôle dans l'affaire fut de donner un alibi à Nevile Strange. Lady Tressilian ne se souvenait pas d'avoir appelé Barrett. Elle ne s'en souvenait pas pour la bonne raison qu'elle ne l'avait point appelée ! C'est Nevile qui, dans le couloir, avait à l'aide de cette longue perche actionné la cloche en tirant sur les fils qui courent juste en dessous du plafond. Il sonne. Barrett descend et voit Nevile dans le hall, sur le point de sortir. Elle trouvera lady Tressilian bien vivante. Nevile Strange a son alibi. Mais alors, direz-vous, pourquoi avoir administré un somnifère à Barrett, puisque le crime devait être commis avant minuit, c'est-à-dire avant que la drogue eût le temps d'agir ? Simplement parce qu'il fallait qu'on fût bien persuadé que le crime avait été commis par quelqu'un de la maison. Les premiers soupçons portent sur Nevile, comme il l'escomptait. Barrett parle. L'innocence de Nevile éclate, si évidente que nul ne songera à se demander à quelle heure exactement il est arrivé à l'hôtel. Ses mouvements, après son départ, sont faciles à reconstituer. Nous savons qu'il n'est pas revenu par le bac et qu'il n'a pas pris ce bateau. Il a donc traversé à la nage. C'est un bon nageur, mais il lui a néanmoins fallu ne pas perdre de

temps. Il franchit la baie, grimpe à la corde qui pend à la fenêtre de sa chambre – nous avons, au cours de l'enquête, remarqué sur le parquet de grandes taches humides, mais sans en tirer de conclusions, j'ai le regret de l'avouer – enfile son veston bleu, entre chez lady Tressilian – passons ! – tout ça ne lui prend pas plus de deux ou trois minutes. L'arme du crime était prête, bien entendu. Il revient à sa chambre, se déshabille, descend par la corde et retourne à la nage à Easterhead Bay.

— Mais si Kay était entrée pendant qu'il était là ?

— Je parierais qu'elle avait été légèrement droguée. On m'a dit qu'elle avait bâillé toute la soirée. De plus il avait pris soin de se disputer avec elle dans la journée, ce qui l'avait décidée à fermer la porte de sa chambre…

— Je ne me souviens pas d'avoir remarqué l'absence de la boule sur le pare-feu. Quand l'a-t-il remise en place ?

— Au matin, quand toute la maison était en révolution. À son retour, il avait eu toute la nuit pour faire disparaître tous les indices, reconstituer la raquette de tennis, prendre les dispositions nécessaires. Au passage, je vous signale que le coup qui tua lady Tressilian fut donné à revers. C'est ce qui nous fit croire que le criminel était gaucher. Strange, souvenez-vous, est un joueur réputé pour son revers…

Audrey éleva les deux mains dans un geste de défense.

— Je vous en prie ! fit-elle. Je n'en puis plus !

Battle sourit.

— Je vous comprends, mais, croyez-moi, cette petite conversation vous a fait du bien. Et voulez-vous, Mrs. Strange me permettre de vous donner un conseil ?

— Bien volontiers.

— Eh bien ! vous avez vécu pendant huit ans avec un fou, atteint de manie homicide. C'est assez pour détraquer le système nerveux de n'importe qui, mais maintenant vous devez prendre le dessus ! Vous n'avez plus rien à craindre et il faut que vous vous en persuadiez une fois pour toutes !

Elle lui sourit. Elle n'avait plus son regard glacé d'autrefois. Ses yeux disaient son émotion et sa reconnaissance.

Elle eut une très légère hésitation, puis elle demanda :

— Vous avez dit aux autres que vous aviez connu une jeune fille… qui s'était comportée comme je l'ai fait ?

Il fit oui de la tête et répondit :

— C'était ma propre fille. Ce qui vous prouve, ma chère, que le miracle ne pouvait pas ne pas avoir lieu !… Ce sont des choses qui nous sont envoyées pour nous enseigner !

III

Angus MacWhirter faisait ses préparatifs de départ.

Il venait de coucher dans sa valise trois chemises qu'il avait délicatement posées sur son complet bleu, rentré de la teinturerie – où il avait causé bien du souci à la blonde employée, un peu « perdue » avec ces « deux vestons MacWhirter » – quand on frappa à la porte.

Il répondit : « Entrez ! »

C'était Audrey Strange.

— Je viens vous remercier, dit-elle. Vous faites vos bagages ?

— Vous voyez !… Je pars ce soir et je m'embarque après-demain.

— Pour l'Amérique du Sud ?

— Exactement, pour le Chili.

— Laissez-moi vous aider !

Il protesta, mais elle fut la plus forte. Il dut se contenter de la regarder faire, tout en admirant la grâce et l'adresse de ses mouvements.

— Voilà ! dit-elle, la valise bouclée.

Il la remercia, ajoutant :

— Vous vous en êtes admirablement tirée !

Ils se turent un instant, Audrey rompit le silence.

— Vous m'avez sauvé la vie. Si vous n'aviez pas vu ce que vous avez vu…

Elle se reprit :

— Cette nuit-là, sur la falaise, lorsque vous m'avez dit : « Rentrez chez vous ! On ne vous pendra pas, j'en fais mon affaire ! » vous êtes-vous rendu compte tout de suite que vous alliez apporter à l'enquête un témoignage d'une importance capitale ?

— Je ne pourrais pas l'affirmer. Je n'avais pas réfléchi encore…

MacWhirter était toujours embarrassé lorsqu'il lui fallait expliquer le mécanisme extrêmement simple de ses opérations mentales.

— En fait, poursuivit-il, je ne voulais pas dire autre chose que ce que je disais. Je ne savais pas encore comment je m'y prendrais, mais j'étais résolu à vous empêcher d'être pendue…

Audrey rougit légèrement.

— Mais si j'avais été coupable ?

— Ça ne changeait rien !

— Vous me croyiez coupable ?

— Je ne me l'étais pas trop demandé. J'avais tendance à croire à votre innocence, mais vous auriez pu être coupable, j'aurais agi exactement comme je l'ai fait !

— Et c'est plus tard que vous vous êtes souvenu de l'homme qui grimpait à la corde ?

MacWhirter ne répondit pas tout de suite. Après un long moment d'hésitation, il dit.

— Après tout, autant que vous le sachiez !… En réalité, je n'ai pas vu un homme grimper le long de cette corde… Et pour une bonne raison ! C'est que je suis allé sur la falaise, non pas lundi, comme je l'ai déclaré, mais dimanche. C'est le complet qu'on m'avait remis à la teinturerie qui m'a conduit à faire des déductions et à construire une hypothèse, dont j'ai été sûr qu'elle était bonne lorsque j'eus découvert la corde dans le grenier.

Audrey, de rose, était devenue toute pâle.

— Alors, vous avez menti ? demanda-t-elle, incrédule encore.

— Un raisonnement n'aurait eu aucune valeur aux yeux de la police. Il fallait que je dise ce que j'avais effectivement vu.

— Mais vous pouviez être appelé à en témoigner en justice sous la foi du serment.

— Je le sais.

— Vous auriez juré ?

— Sans hésiter.

Audrey n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est vous qui dites ça ! s'écria-t-elle. Vous, l'homme qui a perdu sa place, l'homme qui a essayé de se tuer, parce qu'il ne voulait pas composer avec la vérité !

— J'ai le plus grand respect pour la vérité, dit MacWhirter d'une voix grave, mais je me suis aperçu qu'il y avait des choses plus précieuses qu'elle encore.

— Comme ?

— Vous, par exemple.

Audrey baissa les yeux. MacWhirter, gêné, s'éclaircit la gorge et poursuivit :

— Il ne faut surtout pas vous imaginer que vous me devez quelque chose. Vous n'entendrez plus parler de moi désormais. La police a les aveux de Strange, elle n'a plus besoin de mon témoignage. D'ailleurs, l'état mental de Strange est tel qu'il ne sera probablement jamais jugé…

— J'en suis heureuse, dit Audrey simplement.

— Vous l'avez aimé ?

— L'homme que je voyais en lui, oui.

MacWhirter lit de la tête un signe d'approbation.

Il y eut un silence, puis il dit :

— L'essentiel est que tout ait bien marché. L'inspecteur Battle a accepté mon histoire et, parti là-dessus, il a obtenu des aveux, une confession complète…

Audrey lui coupa la parole.

— Votre histoire lui a permis de manœuvrer, mais je ne crois pas que vous l'ayez trompé. C'est exprès qu'il a fermé les yeux…

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— C'est qu'il m'a fait remarquer, dans la conversation, que vous aviez eu la chance de voir ce que vous avez vu… avant de me rappeler, peu après, que la nuit de lundi avait été pluvieuse.

MacWhirter ne cachait pas sa surprise.

— C'est juste, admit-il. Dans la nuit de lundi, je n'aurais sans doute rien pu voir…

— Battle le savait fort bien, reprit Audrey, mais c'était pour lui sans importance : il savait que ce que vous disiez avoir vu était ce qu'il s'était réellement passé. Mais le fait qu'il savait que vous n'aviez rien vu explique pourquoi il a tout mis en œuvre pour contraindre Nevile à avouer. Il le soupçonnait depuis que Thomas Royde lui parla de mon aventure avec Adrian. Depuis cet instant, il comprit que, s'il avait bien reconnu la nature exacte du crime, un crime de fou, il s'était trompé sur le criminel. Ce qu'il cherchait, c'était la preuve qui lui permettrait de confondre Nevile. Comme il me l'a dit, il espérait un miracle. Vous avez été ce miracle…

— Étrange !

— Ainsi, vous voyez, conclut Audrey, vous êtes mon miracle. Mon miracle à moi…

Il sourit.

— Soit ! fit-il. Mais je ne veux pas, je le répète, que vous vous croyiez pour cela mon obligée. Je vais sortir de votre vie…

— Le faut-il vraiment ?

La question le laissa stupéfait. Il regarda Audrey. Elle était cramoisie.

Sans lever les yeux, elle dit :

— Vous ne voulez pas m'emmener ?

Brusquement, il répondit :

— Vous ne savez pas ce que vous dites !

— Si, je le sais ! répliqua-t-elle. Je fais quelque chose de très difficile, mais qui m'importe plus que la vie même ! Et le temps presse !… J'ajoute que je suis très bourgeoise et que, si nous partons ensemble, je veux que le mariage ait lieu auparavant.

— Naturellement, fit MacWhirter, profondément choqué. Vous n'imaginez pas que j'ai pensé à autre chose.

— Évidemment, non !

Il reprit :

— Je ne suis pas l'homme qu'il vous faut. Je pense que vous épouserez ce brave garçon qui vous attend depuis si longtemps…

— Thomas ? Le cher et fidèle Thomas ?… Non. Il est resté fidèle à l'image d'une jeune fille qu'il a aimée vraiment, c'est Mary Aldin, bien qu'il ne le sache pas encore lui-même.

MacWhirter alla vers elle. Son visage était grave.

— Ce que vous dites, demanda-t-il, le pensez-vous sérieusement ?

— Oui, répondit-elle, sincère. C'est avec vous que je veux vivre. Si vous partez sans moi, je resterai seule jusqu'à la fin de mes jours…

MacWhirter soupira. Il tira de sa poche un portefeuille, dont il se mit à examiner le contenu.

— Une licence spéciale coûte cher, dit-il à mi-voix. Il faudra que je passe à la banque demain matin, de bonne heure…

— Je puis vous prêter de l'argent…

Il la foudroya du regard.

— Jamais de la vie ! Si je me marie, c'est moi qui paie la licence ! Vous m'avez compris ?

Elle protesta doucement :

— Il ne faut pas vous fâcher pour dire ça !

Elle était tout contre lui.

— La dernière fois que je vous ai tenue contre moi, fit-il, vous étiez comme un petit oiseau qui cherchait à s'échapper… Vous ne vous échapperez plus, maintenant !

Elle leva les yeux vers lui et dit :

— Je suis sûre que je n'aurai jamais envie de m'échapper…

FIN

4ème de couverture

Quelle drôle d'idée ! Rassembler pour des vacances à *La Pointe aux Mouettes* l'ex Mrs Strange – Mrs Audrey depuis son divorce – et Kay, la nouvelle tenante du titre, sous le prétexte d'en faire des amies… C'est de l'inconscience, pour ne pas dire plus. Car enfin, l'époux de ces dames n'a quand même pas la naïveté de croire qu'elles vont tomber dans les bras l'une de l'autre. D'ailleurs, si ces tigresses ne se sont pas encore écharpées, c'est qu'elles se retiennent. Pour l'instant. Les vertus calmantes de l'air marin, sans doute… Mais les choses n'en resteront pas là.

Deux Mrs Strange sous le même toit, c'est une de trop…